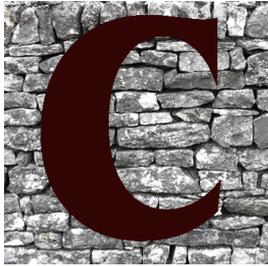


PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION



LES MÉMOIRES DE PRISON ont été écrites alors que je me remettai d'une grave crise morale. J'ai compris ce que peut un homme sur lui-même, durant les quarante jours d'une laborieuse épreuve, le temps qu'il m'a fallu pour mettre en place les tableaux qui ont formé la matière des deux premiers volumes de la première édition. Je m'y suis employé à montrer une sérénité stoïque, tout à fait contraire à mon caractère, que je suis parvenu à simuler. Même ainsi, il y avait des passages dans ce livre où le propos n'était pas arrivé à brider mon esprit. Ces passages me déplaisent à présent, et je les supprimerai de moi-même. Heureusement que cela ne me gêne vraiment pas de me repentir. Si l'on me dit qu'un autre homme aurait pu donner un exemple plus louable de bon sens et de retenue, je répondrai qu'on ne pouvait en donner un exemple plus louable qu'en se taisant, dans des circonstances analogues. Si je l'avais fait, je serais à présent fondé à en concevoir beaucoup d'orgueil — de cet orgueil qui s'élève au-dessus des douleurs et des offenses.

Ce livre était en train de faire naufrage, alors que je croyais qu'il voguait sur une mer d'huile ? Le titre avait suscité des espoirs que le texte avait démentis. Mon vénérable public s'était fait à l'idée que les *Mémoires de Prison* étaient une diatribe hérissée d'insultes, de sarcasmes et de commentaires sur un scandale qui malheureusement n'en exigeait pas, tellement il avait été exposé sur les places et dans les tribunaux. Ce livre est sorti, trompant les espoirs de beaucoup de gens qui attendaient qu'il répondît à leurs souhaits pour avoir le plaisir de me condamner. Le résultat, ce fut que l'on me condamna, parce que ces pages ne s'embourbèrent que rarement dans l'affaire qui les avait inspirées.

Pour contrebalancer le discrédit que d'aucuns jetèrent sur ce livre, d'autres en conçurent une opinion plus favorable, en manifestant le désir de voir cette oeuvre expurgée de quelques taches qui gâtent la grave réserve de mon discours qui se tient presque toujours à l'écart de tout ce qui pourrait me toucher personnellement, et se rend par là même particulièrement odieux.

Des chagrins plus graves se sont ajoutés aux autres. Des ennemis plus stupides que méchants ont voulu voir dans la façon dont j'ai parlé de José Cardoso Vieira de Castro, un ami obligeant et serviable, un manque d'égards délibéré et à peine déguisé. Cela m'a vraiment affecté, d'autant plus que Vieira de Castro a voulu en effet s'estimer discrédité par ces passages qui ont été reproduits intégralement et sont à présent diffusés. Les calomnies d'une foule qui fait des pieds et des mains pour rompre les liens qu'une grande estime et des services mutuels ont noués entre nous, m'écoeurent ; mais la complaisance de ce jeune homme cultivé à l'égard de la perfidie des imbéciles m'a blessé au plus profond de mon âme. Si je retranchais maintenant les phrases où il est question de mon ami, ce serait moi qui présenterais le meilleur témoignage de sa misère. Les crétins applaudiraient, et Vieira de Castro serait surpris.

Les périodiques ont été indulgents avec ce livre. Aucune critique, au moins parmi celles que j'ai lues, ne m'a reproché d'avoir commis un livre scandaleux. Un grand nombre de censeurs ont relevé et loué la trame anodine de ces historiettes qui ne visent, en général, qu'à égayer le lecteur. Si j'y suis parvenu, il faudra tenir compte de la suprême violence que j'ai infligée à mon esprit, elle n'est pas l'effet de mon habileté, mais de la très grande force de mon âme.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE



UI VERRA UNE OEUVRE aussi modeste précédée d'un prétentieux *Discours Préliminaire* sourira aussitôt de la prétention d'un romancier qui se présente avec son oeuvre harnachée de considérations qui ne conviennent vraiment qu'à des ouvrages scientifiques, philoso-phiques, historiques, et parfois à des répertoires.

Je réponds tout de suite, comme me le dictent ma modestie et mon bon sens, en faisant valoir que l'expression *discours préliminaire* indique qu'avant de feuilleter ses notes de prison, l'auteur va s'attarder sur des souvenirs ni plus nostalgiques, ni plus charmants que ceux que m'ont laissés des chaînes plus douces à mon esprit et dignes d'une reconnaissance qui les a réservés pour cette heure. D'une reconnaissance dis-je, dont je préciserai plus tard la raison.

Par une riante soirée du mois de mai 1860, les oiseaux gazouillaient leur hymne crépusculaire d'adieu au beau soleil de ce jour-là. Les kiosques de ces chanteurs, c'étaient les mûriers et les acacias fleuris de la place Dom Pedro, qui vaporisaient, de leurs urnes de blanc et de rose des arômes d'une extrême suavité. Ils peuplaient les bosquets pour transporter les amants de la nature, laquelle, courtisée par de tel amants, semblait leur garder pour la nuit ses plus merveilleux atours, comme une délicate amante qui prend des tons poétiques et dorés, et se fait plus émouvante à la pâle lueur des étoiles.

J'étais perdu en contemplation et absorbé dans mes rêves, quand la lettre d'un ami m'informa d'une sentence qui me privait de la contemplation des acacias, ainsi que du plaisir de respirer les arômes, et d'écouter les hymnes extatiques des oiseaux. Cet avis était assorti d'un conseil : celui de quitter immédiatement Porto, avant que les sergents ne me conduisissent à un endroit où les parfums des arbres en fleurs de la place Dom Pedro me parviendraient bien dénaturés.

Je trouvai l'argument des parfums raisonnable, et j'acceptai la suggestion de m'exiler, un exil volontaire où la surabondance de Gêtes balourds me donnerait l'occasion de comparer mon sort à celui d'Ovide, une comparaison qui blesserait autant Ovide que les Provinces du Nord, si l'auteur ne plaisantait pas.

Ce jour-là, à neuf heures du soir, près de l'église de Bonfim, j'ai éprouvé la consolation qu'apportent les larmes, non les miennes, celles d'un autre, qui sont pour une âme embrasée comme un nuage que le ciel a fait crever pour le vider sur une terre calcinée. Ces pleurs consolants étaient ceux d'un homme au milieu du chemin de sa vie qui a gardé la délicate sensibilité de ses quinze ans. C'était Custódio José Vieira, l'ardent tribun, le gentilhomme poussant le point d'honneur jusqu'à la bravoure, le journaliste virulent, l'avocat enflammé par ses propres transports d'énergie.

Qui dirait que Custódio José pleure ? Combien de fois l'ai-je demandé à ceux qui le jugent mal et le tiennent pour moins coléreux que le lion de Numidie et le tigre de Benguela. Ceux qui l'ont vu tribun, sur les places, et dans les imprimeries, diront qu'il serait capable de dévorer toute une famille royale comme on mangerait une tourte aux pigeons. Ceux qui l'ont entendu demander dans les tribunaux aux grands dignitaires de la République de se laver de taches qui souillent leur mémoire, ont vu en lui le sanguinaire orateur romain qui demandait la tête de Catilina. Ceux qui l'ont vu partir pour des terres lointaines demander raison d'un affront, dans la mesure où deux talents peuvent s'en sortir d'une querelle exigeant une réparation, ont pensé que ce chatouilleux jeune homme voulait tremper ses mains dans du sang, et installer dans son cabinet une effroyable galerie de crânes.

Voyez donc à quel point le monde le jugeait mal ! S'il voyait un roi sur le point de tomber entre les griffes de quelque Cromwell, le premier que frapperait Custódio José Vieira, ce

serait Cromwell. Si Custódio José Vieira voyait un homme d'état déshonoré — sans le mériter — par l'efficacité de son éloquence persuasive, celui qui souffrirait le plus, ce ne serait pas le personnage mis en cause. Tôt ou tard, convaincu de son iniquité, l'accusateur irait chercher cet homme sacrifié aux vices d'autrui, pour lui dire, au pinacle des honneurs, ou face à l'humilité de sa sépulture :

"Ma voix n'a été que l'écho de la voix du monde, c'est pour cela que je t'ai accusé. Tu pouvais effacer ce stigmate. Tu ne l'as pas voulu : tu savais que la révélation de ta secrète commisération te rendrait ton honneur, et en ajouterait d'autres que l'on n'atteint pas en empruntant des sentiers ordinaires. Tandis que les plus notables recors de tes prétendus vices gémissent des élégies devant ton cercueil, sans déchirer les pages par lesquelles ils ont terni ta vieillesse, je viens te dire ici, grand homme qui n'es plus rien à présent, que tu as été iniquement diffamé, et que moi, en me laissant entraîner par le torrent des hommes injustes, j'ai été injuste avec toi. Je laisse ici, réduite en poussière, à côté de tes cendres, la page que j'ai commise pour donner une fausse image de ta vie publique et privée. Si, pour cet acte, on fait de ma dignité un poison, je l'avalerais pour donner l'occasion à ma conscience de se racheter en expiant."

C'est ce que ferait Custódio José Vieira... C'est ce qu'il a fait. Il a avalé le poison. C'est dans la douceur avec laquelle il répondait à la cruauté de ceux qui ne cessaient de le lui verser, qu'éclatait l'immense vertu de cette sereine expiation. Tout le monde, au moins ceux qui ont assisté aux derniers conflits où s'assouissaient les haines politiques, savent que l'on fait ici allusion à Rodrigo da Fonseca Magalhães, l'homme qui a eu le temps de voir mal jugés par des hommes les fastes des nations ; celui que la Providence a élu pour mourir quand les rancœurs des factions politiques trébuchaient sous ses pieds, tandis qu'affleurait à ses lèvres le sourire d'Hercule qui dépeçait des serpents dans son berceau, comme s'il jouait avec eux.*

L'on va me dire que cette impertinente remarque nous fait perdre le fil de l'histoire. Je ne me défends pas de ce reproche qui est juste, et je veux en reprendre le fil, assuré que je suis d'avoir mérité par mon humilité de me ménager encore l'attention d'un lecteur qui sait pardonner à des vieillards les tergiversations et les détours où leur esprit s'épanche.

C'était tout, et tout cela pour dire que Custódio José Vieira est une âme noble et compatissante. Je n'ai jamais vu un autre homme pleurer mes chagrins.

Je me suis embarqué, sous les murs du parvis de l'église, dans la *diligence* qui partait pour Régua, moins sûre de sa destination que le navire de Christophe Colomb partant pour le Nouveau Monde.

Nous étions six audacieux passagers. Les frères Montgolfier, les premiers à envahir les territoires de l'aigle, des nuages et des éclairs, devraient nous envier notre courage, s'il était resté moins obscur. À chaque claquement de fouet, l'attelage donnait ce qu'il pouvait — un gémissement assorti de toutes sortes de ruades que leur inspirait leur colère d'animaux outragés, leurs crinières étaient sourdes comme celles des chevaux épiques de Tolentino.

Mes compagnons étaient tous accablés par la lenteur du chariot et le fracas des ressorts, qui imitaient les incessants mouvements des amarres dans un navire à trois ponts. Cet accablement s'exprimait par des exclamations, souvent interrompues cependant par les

* En 1852, le ministre Fonseca de Magalhães a été rudement outragé par un écrivain d'un vaste génie, mais d'un esprit totalement dépourvu du moindre bon sens, le vigoureux auteur de *Costa Cabral en Relief*, et d'autres opuscules où il exhale une haine politique pleine de pétulance et de férocité. C'était un ennemi implacable de R. da Fonseca Magalhães. Dom João de Azevedo mourut de congestion cérébrale dans le feu de sa rancœur pour ce ministre, et mourut si pauvre qu'il n'y avait pas de quoi payer la carriole qui conduirait son cadavre au cimetière. Ayant appris la mort et le dénuement du mort, Rodrigo écrivit aussitôt à un ami pour le charger de subvenir, discrètement, aux frais d'un enterrement décent. Dans cette lettre, dont je conserve le manuscrit dans mes papiers, que j'ai laissés à Lisbonne, le ministre exalte le talent de Dom João et déplore que ses infortunes et la confusion de sa raison l'aient fourvoyé dans de mauvais sentiers. Ce fait, ignoré par les biographes de ce grand libéral, nous dispense d'en évoquer d'autres. Il souligne le noble caractère de cet homme qui fut une gloire nationale (NDE de la deuxième édition).

cahots de la voiture. À ma droite, il y avait un individu grâce auquel je commençai à exercer ma patience, ce qui m'aida fort à ne pas me départir de mon impassibilité au moment d'affronter de plus grandes épreuves. Sa tête tombait sur moi, comme les coups réguliers d'un bélier qui attaque la muraille d'une forteresse. Quand, aux premières lueurs, je vis son crâne, je m'expliquai la dureté de ses coups.

J'avais affaire à un prêtre des environs de Penafiel, qui, à partir d'une église de Porto, avait échoué là, à la suite d'un concours ; il y avait laissé la partie phosphorique** de son cerveau, autrement dit, à coup sûr, la théologie. Ce qu'il ramenait chez lui, dans sa boîte crânienne, ce devait être, à mon avis et si j'en crois les contusions de mon épaule droite, son encéphale, qui pesait son poids de plomb. Je n'ai pas eu le temps de demander à ce prêtre ce que promettaient les théologiens à ceux qui enduraient patiemment les coups de tête de leur prochain. Je l'ai vu mettre pied à terre à Penafiel, et, à sa demande, je lui ai fait passer un petit sac qui était resté à un coin de la banquette. "Ce sont naturellement ses bréviaires, me dis-je" ; mais comme j'avais saisi le sac par le fond, le contenu se déversa par son orifice : c'était un gros pavé de génoise et un fromage de Hollande.

J'avais cinq autres compagnons, de toute évidence d'honnêtes laboureurs des environs d'Amarante et de Mesão Frio. Ils saluèrent le soleil avec une moue dédaigneuse, et continuèrent à sommeiller. Mon vis-à-vis répara en partie l'inconfort de sa couche en posant sa jambe droite sur mes genoux. Dès qu'il se réveilla, je lui dis qu'il pouvait poser l'autre, si ça lui faisait du bien. L'homme redoubla de délicatesse à mon égard, en les retirant toutes les deux, et en pestant contre la voiture.

Quelques passagers descendirent à Amarantes, il en monta d'autres. L'un d'entre eux était un personnage d'un aspect vénérable et chargé d'années, que trahissait la blancheur de la barbe qui recouvrait sa poitrine. Je ne me souviens pas bien comment nous en sommes venus à bavarder ; je pense que c'est à cause d'un livre que le vieillard ouvrait et refermait pensivement de temps en temps. Je jetai un coup d'œil en biais, et constatai que c'étaient des vers. Ma curiosité redoubla. La poésie, à mon sens, ne s'accordait à un être aussi décrépité, que si elle avait l'âpreté des psaumes pénitentiels. Je jetai un autre coup d'œil. Le vieillard se rendit compte de mon indiscretion, et dit affectueusement :

– Vous pouvez regarder, si vous voulez.

C'étaient des poésies de monsieur João Joaquim de Almeida Braga, un poète de Braga, que je connaissais comme un jeune homme admirablement doué pour la littérature, et qui ne se lassait pas d'étudier des livres profitables. J'ouvris au hasard la brochure à une page où le poème se trouvait sous une épigraphe — PORTUGAL — si mes souvenirs sont exacts. Les marges en étaient, comme celles des autres, couvertes de notes d'une écriture menue et serrée. Je parcourus quelques notes qui me parurent puérides. C'étaient des apostrophes contre le mauvais usage que faisaient les hommes de leur liberté, et les ingrats qui laissaient mourir d'inanition les meilleurs soldats de la Restauration. Il n'y a aucune puérité là-dedans ; c'est la façon dont ces idées étaient formulées qui leur donnait un air d'objurgation enfantine.

– Ces annotations sont-elles de vous, Monsieur ? demandai-je au vieillard.

– Oui.

Et c'est là qu'il s'est mis à me raconter une histoire qui lui a pris cinq heures et que, moi, je résume en deux minutes.

Ce vieillard était un *fidalgo* du Haut Douro qui habitait à Porto, où il mendiait pour lui et sa compagne une maigre subsistance assurée par quelques nobles familles. Il avait servi sa patrie dans la Guerre Péninsulaire, et avait équipé et armé à ses frais un escadron de cavalerie. Il avait salué l'idée de liberté, et s'était exilé pour elle. À son retour dans sa patrie, il avait trouvé sa femme dépossédée de quatre légitimes ; elle n'avait pu garder que des

** Des théories psychologiques allemandes assurent, au nom de la chimie, que l'élément intellectuel du cerveau, c'est *le phosphore*. La chimie est terrible (*NDA, deuxième édition*).

propriétés dont ils ne pouvaient tirer de quoi subvenir à leurs besoins. Il réclama ces biens, sur lesquels je ne sais s'il avait des droits, et perdit ses procès, en consommant le reste de sa fortune pour régler les frais de justice. Il allait alors entamer une procédure de conciliation avec le propriétaire de la dernière ferme contestée. Il échoua dans cette tentative, puisque, au bout de quelques mois, il vint me voir dans mon cachot pour me demander de rédiger une pétition adressée à Dom Pedro V qui résidait alors à Porto, en vue d'obtenir de la compassion de Sa Majesté une aumône.

J'ai appris que le vénérable ancien s'était présenté devant le monarque, et avait été reconnu par monsieur le Marquis de Ficalho, et il faut croire que l'âme compatissante de l'ami intime du roi a soulagé son vieux camarade de Terceira de ses peines.

Au cours de mes voyages dans la province de Trás-os-Montes, je ne suis jamais passé par Régua sans aller voir le pauvre commentateur des poésies de monsieur Almeida Braga, et je l'ai toujours trouvé en train d'écrire et de tonner à sa façon contre les injustices et l'ingratitude de ses camarades.

Il est possible qu'à cette heure-ci, le bâillon de la faim ait déjà délivré le genre humain des représentations de ce vieillard. Je ne connais pas l'adresse de la maison où il vivait, ni l'emplacement du cimetière qu'il occupe.

J'ai pris congé du fidalgo pauvre à l'auberge de Régua, et j'ai poursuivi seul, à cheval, ma route vers Vila Real, la patrie de mon père, et ma première halte quand je me suis retrouvé orphelin, à neuf ans, avec le cortège ordinaire de malheurs qui m'a accompagné d'un enfer à l'autre. Au premier village entre Régua et Vila Real, j'ai regardé, à partir d'une hauteur, la coupole azurée d'un ciel qui pouvait être celui de Porto. Le soleil se trouvait à l'occident, l'horizon était ceint d'une bande écarlate. Je me suis arrêté, j'ai contemplé ce spectacle, j'ai écouté le bourdonnement des insectes qui folâtraient dans les feuillages des vignobles, j'ai levé intérieurement mon regard vers les endroits où s'était déroulée mon enfance, pas vraiment heureuse, mais sans aucun souci de ma mauvaise étoile. Je pensais que l'ange de ma poésie infantile m'y appellerait. J'évoquai toutes mes agréables réminiscences ; elles étaient rares, et mêmes celles-ci se dérobaient.

Elle ne se présentait pas sous des couleurs plus noires et repoussantes, la perspective de la déportation à un condamné, qu'à moi, en ce moment précis, le pays que je me faisais une joie de revoir, où je croyais rajeunir et me réchauffer, en foulant certaines pelouses au bord du Corgo, et sous la cîme des arbres de mes souvenirs, la partie de mon cœur vieillie et engourdie par les givres de mon hiver prématuré. Le domestique qui me suivait n'en revint pas quand il me vit rebrousser brusquement chemin vers Régua. Il me suivit, sans discuter avec moi de la topographie de cette localité. À Régua, je lui remis mon cheval, et je le renvoyai à ma famille, là d'où il venait.

– Qu'est-ce que je vais dire, là-bas, à la maison, me demandait le domestique pour la troisième fois.

– Que j'étais fou quand tu m'as laissé.

– À vrai dire... fit le jeune homme, si vous ne l'êtes pas, vous en avez l'air. Que vais-je dire à votre sœur ?

– Que je suis devenu fou.

Le domestique s'en alla jurer que j'avais perdu l'esprit. Quoi d'étonnant à ce que Custódio José Vieira en fût ce soir-là convaincu lui aussi, en voyant un télégramme où je lui annonçais mon retour sous les acacias odoriférants de la place de Dom Pedro ?!

Le surlendemain, je rencontrai Custódio José Vieira à Valongo, et j'eus droit, avec lui, à l'effroyable énumération des tourments qui m'attendaient à Porto. Mon ami n'oublia pas les grèves calcinées de l'Afrique, ni la mer moutonneuse, tout ce qu'apparemment la saine morale me réservait. Custódio Vieira m'offrait en revanche la mansarde de sa maison, et la compagnie de sa charitable mère, une âme trempée à l'ancienne, qui accueille tous les malheureux comme les enfants de sa compassion.

Je suis resté un mois dans cette mansarde. Je n'ai rien lu, je n'ai rien écrit, ni pensé. Chaque

jour, de loyaux amis venaient me faire profiter de leur crainte que je sois arrêté. La terreur qu'ils manifestaient prenait les proportions qu'on devait attendre d'amis qui visiteraient un régicide. Ils regardaient ma tête comme s'ils croyaient déjà la voir séparée de mes vertèbres par le dernier coup du bourreau. Je rentrai en moi-même au cours d'un de ces mystérieux entretiens, je vis la profondeur de l'abîme qui menaçait de m'engloutir, et résolu de m'enfuir.

À ce moment-là, le mari de ma sœur vint me chercher à Porto, après avoir reçu un télégramme. Je l'accompagnai, et ne pus m'esquiver en chemin. Je vis ma famille, que j'avais laissée douze ans avant. Je ne la reconnus pas. La sœur de mon père, un cadavre décrépît, me dit qu'il me fallait être malheureux pour ne pas contredire le mauvais sort de notre famille. Ma sœur, que j'avais laissée pleine de force et belle, avec deux enfants qui jouaient sur ses genoux, me montra sa fille qui avait un mariage en vue, et, peu après, son fils qui faisait sa première année de droit. Comme elle avait rapidement vieilli ! Mon cœur était lourd de larmes ; je regrettais le temps où elle avait, à quatorze ans, des poupées, lesquelles étaient mariées à des poupées que j'avais à neuf ans.

– Vous rappelez-vous le nom de votre poupée ? me demanda-t-elle.

– Non.

– C'était Gervásio. Et celui de ma poupée, vous vous en souvenez ?

– Je ne m'en souviens pas, non plus.

– C'était Gervásia. Vous ne vous souvenez peut-être pas de la vie qu'elles menaient.

– Ces poupées ? Elles menaient donc une existence particulière ?

– Oui : c'étaient des apothicaires. Vous ne vous rappelez donc pas que leurs flacons de remèdes, c'étaient des pépins de citrouille ?

– Je m'en souviens, maintenant ; et vous vous brouilliez avec moi, ma sœur, parce que je voulais que le mari exerçât son autorité naturelle dans la famille.

– C'est vrai ; même que vous avez, Camilo, vengé l'apothicaire en jetant son épouse sur le toit de la maison, et vous l'avez fait éclater ; ses entrailles lui sont sorties par le dos, elles étaient en son. Vous vous rappelez ?!

– En son, je ne me rappelais pas ; mais c'est un souvenir enchanteur, ma sœur !

Ces discussions étaient souvent interrompues par des gentilshommes de Vila Real, qui m'ont prodigué de si grandes marques d'estime que j'entreprendrais en vain de trouver des mots à la hauteur de ma reconnaissance.

Mais que d'impressions mélancoliques, au cours de ces visites ! Ils me semblaient vieux, les compagnons de mon enfance, et graves et circonspects, avec leurs lunettes à monture d'argent et leurs tabatières, des garçons avec qui j'avais fait des concours de jets de pierre, où nous rivalisions d'adresse et de dextérité, où j'avais souvent battu les plus forts.

Je suis resté deux jours avec ma sœur. Le troisième, cette inquiétude sans répit, l'épine fatale qui rouvre les cicatrices de mon cœur dès qu'elles se referment, me boucha les oreilles aux raisonnements tendres et judicieux de ma famille et d'amis sincères. Je m'enfuis presque pour regagner Porto, où je vis les mûriers et les acacias de la place de Dom Pedro plus fleuris et plus odorants que jamais.

Une fois calmées les ardeurs de ma nostalgie presque infantile de la terre où j'avais entrevu le crépuscule, rien que le crépuscule, de mon premier jour heureux, je quittai Porto, et me rendis à Guimarães, je ne sais pourquoi, ni pour quelle destination.

Je ne sais comment les malheureux se consolent en voyageant ! Je pense que la douleur de l'âme bande les yeux du corps à ce qu'il y a de beau dans la nature, et aux transformations dont elle est le théâtre. Les seuls à même de contempler, et de prendre le temps de contempler, ce sont la raison en possession d'elle-même, et les sens détachés des passions, délivrés de toutes les émotions que nous imposent les mortifications de la nostalgie.

J'ai vu, à mes pieds, parmi les forêts et les jardins, le berceau de la monarchie, la somptueuse cité qui eut son académie de savants, qui rivalisait à l'époque avec les plus brillantes de la capitale. Guimarães ne m'inspira aucune pensée, quand je l'aperçus sous la voûte du feuillage, sinon celle qu'il y aurait là un lit où je pourrais poser ma tête exténuée par

la fièvre. Il ne m'est même pas venu à l'esprit que les plus belles femmes qu'avait trouvées un voyageur français dans la Péninsule étaient de Guimarães ; et que, dans un village des environs, les plus gracieuses étaient également apparues à monsieur Alexandre Herculano.

Il devait y avoir beaucoup de jolies choses à Guimarães ; mais ce qu'il n'y eut pas, ce fut un lit où poser ma tête.

On m'a conduit au plus grand hôtel de la région, qu'on appelait celui de la Joantina.

Ce nom m'avait paru de bon augure.

Il y a beaucoup de gens qui détestent le nom de *Joana*. Je partageais ce caprice pour des raisons de pure euphonie, jusqu'à ce qu'Almeida Garrett lui donnât des titres de beauté qui valent bien ceux de Béatrice ou de Laure. Avant les *Voyages dans ma Terre*, toutes les Joana, la sainte exceptée, me paraissaient, à la lumière de l'Histoire, des viragos, des garçons manqués réfractaires aux tendresses, et dépourvus de leurs attraits naturels.

Je lâche la bride à mon érudition, suivant la mode.

Jeanne de Navarre mit en pièces l'armée du comte de Bar, comme n'importe quelle dame de sa maison déchire des pièces de toile de Bretagne pour son trousseau.

Jeanne, la mère d'Henri IV, introduisit le calvinisme en France, et souffrit l'inconvénient de mourir pour cela, empoisonnée par les catholiques. Devenir calviniste ! Dieu nous en préserve.

Une autre Joana, Joana Henriques, reine de Navarre, mourut au combat en défendant une place en Catalogne.

Il me souvient maintenant d'une Joana qui m'inspire de la pitié. C'était la mère de Charles Quint, qu'on appelait *la folle*. Ce qui lui a fait perdre la raison, c'est le mépris de son mari, qui la garda cinquante ans dans les fers.

Mais une autre Joana vient aussitôt dissiper dans mon esprit la pitié que j'éprouvais pour celle-là, c'est Joana de Naples, qui fait tuer son mari, épouse son assassin, et finit pour cela par mourir étranglée.

Une autre Joana, celle qui lui a succédé, offre une litanie de scandales et d'amants assassinés.

Je n'éprouve pas de sympathie pour Jeanne d'Arc. Même si l'héroïque prise d'Orléans avait été un haut fait miraculeux de cette donzelle, elle ne trouverait pas grâce à mes yeux. Une jeune fille qui écharpe des Anglais sur des ordres divins donne une vilaine idée de Dieu et de son cœur.

Et que dire de cette Jeanne qui a eu l'impudence de se déguiser en homme et de monter dans la hiérarchie ecclésiastique jusqu'à devenir pape et prendre le nom de Jean VIII ? Ce Jean se trouverait à présent canonisé, si Joana, au cours d'une procession, n'avait pas, à la lumière du jour et des cierges, mis au monde un robuste garçon !

Je ne me souviens pas d'autres Joana exécrables, mise à part madame Joantina de l'auberge de Guimarães.

Ce diminutif est ici une figure que les rhétoriciens appellent l'antiphrase. Joantina est d'une repoussante vieillesse, corroyée, couverte de plusieurs couches d'ordure pétrifiée. Sa maison est un marais plein de miasmes, et ses lits abritent dans leurs cavernes rongées par la dent du temps, beaucoup de bêtes contemporaines du roi Bamba qui a planté l'olivier à sa porte. Le brouet que l'on sert là, sur la table en pin qui jouxte le lit, serait un plat de Locuste, s'il avait le raffinement des célèbres venins de la Romaine. C'est une chose qui lève le cœur et détruit l'estomac fibre après fibre.

Je n'ai trouvé aucun endroit où poser ma tête enfiévrée, mais je me suis souvenu que j'avais là quelqu'un que je connaissais, un poète, un homme dont l'existence avait été amère. En cherchant une connaissance j'ai trouvé en Francisco Martins un ami, tel que les frères le sont rarement.

La Providence me l'avait donné. Tous les malheureux en ont une. Dieu sonde les cœurs ; il plaint les pécheurs qui expient leurs fautes et descend jusqu'à eux, sous la forme d'un homme, quand tout le monde les abandonne.

J'ai passé la nuit dans l'ergastule de madame Joantina, et je suis allé le lendemain aux

Caldas das Taipas attendre que Francisco Martins m'offrît un lit dans sa maison, et un couvert à sa table.

Ce répit me donna le courage de faire face à de nouveaux travaux. Francisco Martins consolait par inadvertance en confiant les incommensurables chagrins de sa vie, qui ne faisaient que commencer. Il se détendait en s'abandonnant aux charmes d'une littérature amène dont il possède une collection copieuse et variée. Ma chambre était pleine de bons livres, pour la plupart des classiques portugais, et les romans les plus célébrés de cette époque. Nous passâmes quelques heures en fin d'après-midi dans une petite barque sur l'Ave, nous nous échinions à tout de rôle sur les rames, et songions chacun à ses regrets, ou à ses espoirs, mais tous les deux tristes, comme l'indiquait notre silence. En revenant de la rivière, nous nous arrêtions à l'*Assemblée*, dont le directeur, monsieur Matos, nous confiait avec la véhémence d'un esprit tout acquis à la civilisation son projet d'organiser un bal retentissant, au mépris des obstacles que mettait une assemblée rivale à une si noble manifestation de la culture de cette région. Avec un orgueil justifié, monsieur Matos nous disait que son cousin, le Vicomte de *** ne manquerait pas ce bal, et cette circonstance nous donnait de bonnes raisons de croire que l'on n'exagérerait sûrement pas les splendeurs d'un tel programme.

Un sort contraire m'a privé du plaisir de participer au joyeux banquet que monsieur Matos a offert aux amis du progrès de Caldas, lequel avait bien besoin, sans calembour, de prendre les eaux*. Mais, suivant l'avis impartial de mon hôte et ami, ce bal se recommanda par un service impeccable, et les familles en sortirent pleines de reconnaissance, ce qui n'est pas surprenant.

Je n'ai pas assisté à ce bal, je n'allais pas de moi-même et délibérément, y chercher une insulte à ma croix. Mais si j'avais été tenté de tremper mon éponge dégoulinante de fiel dans ce divertissement de joyeux drilles, je n'aurais pu le faire parce qu'à cette heure-là je fuyais les sergents poussés par de grosses récompenses à m'appréhender aux Taipas. Je ne sais pas de quelle façon m'est tombée entre les mains une lettre partie de Porto, ordonnant mon arrestation, le citoyen de Porto disait à son correspondant : "Le criminel est facilement reconnaissable parce qu'il a des trous sur le visage." Quand je me suis vu confondu de la sorte par un signalement aussi précis et aussi clair, je compris que je devais absolument prendre la fuite. Il n'est apparemment pas aisé d'échapper à la vigilance sans défaut quand l'on est un prévenu qui a des trous sur le visage.

Je suis passé de Santo António de Taipas aux environs de Fafe, et au domaine de l'Ermo, où José Cardoso Vieira de Castro m'attendait, les bras grands ouverts, et son bon cœur se dessinait sur ses lèvres. J'ai déformé les faits. Vieira m'attendait ce matin-là en dormant, c'était le matin pour lui, il était midi à ma montre.

Il ne faut pas que j'oublie une impression que j'ai gardée longtemps dans ces chaînes de montagnes où j'ai passé trois mois. C'est l'image d'une femme qui avait coltiné sur sa tête ma malle, une lieue et demie, tout au long de côtes escarpées.

Quelle beauté ! Elle respirait l'air de la Cour, des palais, de l'aristocratie ! Quelle pureté et quelle rigueur dans les lignes ! Quelle noblesse dans le regard et les paroles !

Elle marchait pieds nus, ruisselant de sueur sous la charge, afin de gagner le maigre salaire convenu avec mon muletier.

– Avez-vous toujours été ce que vous êtes à présent ? lui demandai-je.

La jeune fille me regarda par dessous ma malle, et sourit.

Je me tournai vers le muletier et lui dis :

– Vous connaissez cette femme ?

– Ça fait à peu près un an que je la vois à Guimarães. Elle a dû, à mon avis, arriver là, avec la troupe. N'est-ce pas ma fille ?

– Oui, répondit-elle.

– D'où êtes-vous ? lui demandai-je.

– De Lisbonne.

* Caldas da Rainha est une station thermale (NdT).

- Quel genre de vie y meniez-vous ?
- Aucun. Je vivais avec mes parents.
- C'est l'amour qui vous a perdu ?

Elle ne m'a donné aucune réponse, mais, comme j'insistais, elle a fini par lâcher :

- Ne me rappelez pas ma vie, Monsieur. Considérez-moi simplement comme une malheureuse qui va gagner six *vinténs* en portant cette malle sur sa tête.

J'ai réfléchi un instant. Je lui ai demandé la malle pour l'installer devant moi, et proposé un salaire qui dépassait de loin ses espérances. Elle a refusé de me rendre la malle, et m'a demandé de la laisser poursuivre son chemin ; elle ne voulait pas rentrer seule à Guimarães. J'ai voulu délicatement l'encourager à me donner plus de détails sur sa chute ; je l'ai fait en vain. Arrivée au bout du chemin, elle a posé la malle, essuyé sa sueur et ses larmes, et elle est partie derrière le muletier qui avait suivi toute cette scène avec indifférence.

J'ai souvent été hanté par l'image de cette créature, et cela me pesait sur la conscience de ne pas lui avoir dit mon nom, pour qu'elle vienne me voir, plus tard, quand j'aurais été à même de lui parler de Dieu, et lui inspirer l'espoir de recevoir la rosée que le Ciel intarissable verse continuellement, goutte à goutte, pour les malheureuses dont le remords et l'ignominie blesse le sein, en ouvrant leur cœur calciné.

Me voilà maintenant en train de traverser les pièces encore plongées dans les ténèbres, derrière le domestique qui me conduit à la chambre de Vieira de Castro. Aux premiers mots que bafouille mon ami réveillé en sursaut, je me rends compte que le sommeil ne lui donne pas le loisir de "faire du style" à mon arrivée. Ses propos sont familiers et communs, ils sont l'expression même de la vérité et de son cœur, sans métaphores, ni préciosité. Dans le *Trésor des Enfants*, il ne semble pas plus simple et plus sincère, le mot : *Vous pouvez, dans ce champ qui m'appartient, fourrager à votre guise*. Je me suis tout de suite considéré comme le co-héritier de cette maison et de ce qu'elle contenait ; loin de chez lui, Vieira de Castro est l'homme fier que vous connaissez ; chez lui, c'est le serviteur de ses hôtes.

Le domaine de l'Ermo se trouve à l'endroit le moins poétique et le plus triste du globe. La maison est magnifique, mais les chemins qui y conduisent sont des fondrières, des ravines, des sentiers de chèvres, de tortueuses ruelles, et des défilés terriblement escarpés. Les pinèdes et les bois qui bordent une partie du domaine sont rabougris et disgracieux. Les larges points de vue, il faut les gagner en s'épuisant à gravir des pentes. L'Ermo est flanqué de masures de journaliers, qui sont venus là chercher l'ombre de ce noble édifice.

C'est dans cette maison que sont nés le conseiller Luis Lopes Vieira de Castro, et le ministre des Affaires Étrangères et de la Marine, António Manuel Lopes Vieira de Castro. Allez donc deviner à partir de l'endroit où il naît le destin qui est promis à un homme ! Qui pouvait prévoir que, dans une nature aussi rude, deux enfants élevés là, au milieu des broussailles, connaîtraient un sort aussi remarquable ?!

J'avais l'habitude de m'asseoir sur la banquette de la salle d'attente. Sur le dossier étaient peints les insignes épiscopaux qu'arborait le prêtre António Manuel Lopes Vieira, à Viseu, avant d'être ministre. C'est là que je songeais à ces deux hommes que je n'avais jamais vus, et je ressentais de la nostalgie en pensant à eux, ainsi qu'à leur époque, comme si nous nous étions rencontrés en ces jours où ils partageaient les mêmes espoirs et les mêmes gloires. La tristesse coutumière de mes réflexions était confortée par une horloge qui avait déjà scandé, de minute en minute, le passage d'une génération de cette famille. Combien de fois ces deux jeunes gens avaient posé les yeux sur cette même aiguille, en attendant avec impatience le jour qu'ils s'étaient fixé pour entreprendre l'une de ces fameuses aventures que les vieillards racontent encore à une jeunesse étonnée par ces hommes et ces moeurs à jamais enfuis !...

Il faut savoir qu'en leurs vertes années, Luis Lopes, António Manuel et José Vieira, qui vit encore, ont été trois intrépides manieurs de bâton et qu'ils ont inspiré une telle épouvante aux environs de Fafe, qu'il aurait suffi à n'importe lequel d'entre eux, pour faire valoir ses droits, d'envoyer son bâton, sans se déplacer, comme le roi de Suède faisait avec ses bottes. Le théâtre des plus mémorables hauts-faits des Vieira, ç'avait été la fête de Notre-Dame d'Antimes. Les trois champions s'y présentaient masqués, comme c'était l'usage chez les

jeunes gens des familles qui se respectent. Ces masques excitaient les moqueries d'autres crâneurs, et ces moqueries de mauvais aloi entraînaient force têtes fracassées sous les masques, comme si l'on ne les avait pas réservées pour un autre office, ou qu'ils les sacrifiaient à la patronne de la fête comme les Hindous qui se couchent sous les roues des charrettes de leurs idoles.

Notre Dame d'Antimes est en pierre et, avec son brancard, elle pèse vingt-quatre arrobes¹. Les garçons les plus robustes de la paroisse saisissent les bras de ce brancard. Il est arrivé, il y a quelques années, que l'un de ceux qui le portaient sur leurs épaules fût mal vu des autres, de l'un d'entre eux en particulier. En tournant à un coin de rue, le jeune homme exécré se sentit plier sous le poids des vingt-quatre arrobes de pierre et mourut sur le coup, écrabouillé. Le pire ennemi du mort fut aussitôt identifié, et balayé d'un coup de perche qui lui fit éternuer son sang et sa vie sur le brancard qui soutenait la statue. Vous pouvez mesurer, d'après cet incident, la pureté de la conscience, et la religiosité de ces individus qui vont témoigner de leur ferveur, avec la Sainte Vierge sur leurs épaules !

C'est à cette fête qu'au cours de leur jeunesse, les Vieira écrivaient avec leurs bâtons à différentes époques leur chronique immortelle. Qui se serait alors douté que le solide António Vieira deviendrait le ministre préféré de Dona Maria II, le chef des libéraux, l'ami et le conseiller des Cours, de Silva Carvalho, et des chefs d'État les plus éminents, d'une école endurcie par l'émigration, où lui et ses frères nourrirent des espoirs étouffés dans l'œuf sur le sol de leur patrie restaurée !... Le conseiller Luis Lopes, le père de José Cardoso Vieira de Castro, paraissait alors mal taillé pour les fonctions austères qu'il a exercées avec tant d'honneur et de gloire au tribunal de la Relação de Porto, et à Angra do Heroísmo, où il avait été juge du Droit au moment où il dut s'exiler. José Vieira vit encore et conserve l'extraordinaire vigueur de ses poignets et l'honorable audace de ses vingt ans, nous l'avons vu ici à la tête des forces populaires de Fafe au temps de la Junte de Porto. José Vieira est la personnalité la plus importante de sa commune. Il fera élire le député qu'il voudra, absoudre par un jury le prévenu qu'il protégera, et la justice ne pourra appréhender un coupable qu'il abritera sous son toit. La maison des Vieira est la seule qui conserve encore, au mépris d'une charte égalitaire, les prérogatives et les immunités du droit d'asile.

S'agissant du maniement du bâton, mon ami Vieira de Castro est tout le contraire de ses oncles. Lorsque José de Vieira parle de lui, il dit : "Ce n'est bon à rien ; ça n'a pas plus de force qu'un canari."

Quand il m'arrivait de manier un inoffensif bout de cognassier devant mon ami, celui-ci se mettait à crier : "Reste tranquille, fais attention, tu vas finir par me toucher."

Je serais tenté de croire que José Cardoso a hérité de l'intrépidité de son père et de son oncle ; mais une éducation passée sur les tapis, les ottomanes, la tendresse des servantes, l'atmosphère débilitante des collègues ont énervé ses poignets et engourdi un tempérament porté à toutes les prouesses. Je ne juge pas tout à fait absurde le système des compensations, quand je me dis que l'imagination hardie et l'audace que manifeste l'écrivain Vieira de Castro dans ses expressions sont, dans le domaine de la vigueur, le pendant moral de la bravoure de ses ancêtres. D'un autre côté, je trouve cette idée gratuite en constatant que le père et l'oncle ont été de grands lettrés, et se seraient recommandés par leur intelligence, si le conseiller n'avait eu largement de quoi, et si le ministre ne s'était pas montré un travailleur infatigable dans les fonctions de son ministère, et s'ils n'avaient été encore gaillards lorsqu'ils sont morts.

C'est la branche féminine qui a hérité du courage physique des Vieira. José Cardoso a trois cousins curés dans des églises de la commune de Fafe. Deux d'entre eux font revivre la tradition familiale, mais ne s'exhibent pas dans les foires et les fêtes. Le bruit court parfois à Fafe que la justice a été discrètement rendue à coups de bâton. Le public se fait son opinion, et met un mouchoir dessus pour ne pas se faire éreinter. Ce sont les deux abbés Vieira qui savent qui rend une justice sommaire, et jamais injuste.

¹ Environ 350 kg (NdT)

Le troisième de ces curés est un modèle persuasif et charmant de prêtre. Son église se trouve sur la crête d'une chênaie, c'est une pauvre église qui suffit à peine à assurer décentement la célébration de son culte, et à subvenir parcimonieusement aux besoins de son ministre. Ce prêtre aimé de ses fidèles vit avec sa vieille mère, la silencieuse compagne de la solitude du religieux. Il est modeste et suave dans ses propos, cet homme qui n'a d'autre souci que ceux de son ministère. L'on dit que, là-bas, jamais les passions n'ont troublé les nuits sereines du journalier venu à bout des tâches de son épuisante journée. Moi, je sais ! Cette physionomie exprime tant de douceur et d'amour, son cœur s'y reflète avec une telle suavité, que je suis tenté de croire qu'il y a là des secrets étouffés au sein de la religion, le seul sein où ils s'épurent des douleurs terrestres, où ils entrent comme une céleste alvéole dans la ruche des anges.

J'ai assisté à la fête du saint de la paroisse conduite par cet abbé. Le prédicateur, un prêtre aux capacités limitées, a décrit l'enfer avec les combustibles et les minerais que vous connaissez, cher lecteur. Il ne m'a pas ému, ni effrayé. J'ai eu l'occasion d'être présenté à ce théologien, et je ne sais quel fumet d'herbe sardonique dégageait pour lui mon nom, qui lui a fait lâcher des gloussement gutturaux. Je n'ai rien entendu de plus, qui me permît d'imaginer l'idée qu'il se faisait, au fond de lui-même, de l'enfer.

Au pied d'une colline sur laquelle est posée la maison de Vieira de Castro, serpente un ruisseau dont les eaux claires se jettent dans l'Ave. Les berges escarpées de cette rigole étaient notre promenade forcément préférée, en l'absence d'autres. Nous étions accompagnés de *Neptune*, un terre-neuve que j'avais donné à mon ami, je lui offrais ainsi l'un des rares êtres de la création qui m'ait inspiré une affection aussi profonde. *Neptune* jouait dans l'eau de la rivière, et nous offrait alors quelques heures d'une récréation que le genre humain ne pourrait nous proposer, loin de tous les soucis qui nous engourdissent.

Il y a, dans ce ruisseau, une chute d'eau : le torrent y bouillonne, gronde, et frappe à grand fracas un bassin hérissé de rochers. Les arbres du bord s'entrelacent et forment un pavillon obscur au-dessus du bassin, laissant des traînées d'herbe sur les bancs de granit où nous nous asseyions, du moins moi, tandis que Vieira de Castro s'entretenait avec la meunière du moulin tout proche dans le style de Fafe. Cet endroit pittoresque s'appelle *a Ponte do Barranco (le Pont du Ravin)*. J'ai dans mon portefeuille huit lignes écrites le 15 juin 1860, que voici :

*La tourmente écume et rugit ;
Dans la mer calme elle est entrée ;
Et la tourmente de la vie
Au bord de la tombe est calmée.*

*Triste image de cette vie,
Dont Dieu a fait mon destin.
Dites-moi, ondes en furie :
D'où venez-vous, pour quelle fin ?*

Je suis quelquefois allé à Fafe, dont j'ai connu les personnalités à l'estaminet de l'endroit, un établissement qui balance entre le modeste et le sale. Ces personnalités partageaient leurs heures de loisir entre le domino et la brisque suédoise. J'y ai fait la connaissance de monsieur José Maria Peixoto, un garçon fort talentueux, qui administrait la commune, et de monsieur Joaquim Ferreira de Melo, depuis longtemps et à plusieurs reprises député à la Cour, qui a rendu de nombreux services à la cause de la liberté. Je pense que le curé de Fafe est mort à présent ; c'était un grand latiniste, et d'un grand purisme quand il s'exprimait dans sa propre langue. Ses prêches étaient truffés d'expressions proprement portugaises qui, à mon avis, n'étaient pas mieux comprises de ses paroissiens que les hiéroglyphes de Memphis.

Je n'ai pas encore évoqué les trente jours que j'ai passés chez José Cardoso Vieira avec lequel j'entretenais les relations les plus familières. À cette époque, sa négligence avait, plusieurs hivers de suite, abandonné sa toiture à la merci des coups de vent. Les pluies de juin n'étaient pas copieuses, mais, comme l'ardeur du soleil fendillait le mortier, le toit filtrait les averses et les orages, et suintait goutte à goutte sur mon lit comme la voûte d'une caverne. En me couchant, j'ouvrais mon parapluie, et je dormais ainsi. Si nous n'avions pas un peu souffert de l'inconfort, qu'elles auraient été délicieuses, ces nuits-là !

Vieira lisait Filinto Elisio et déclamaient avec un ironique enthousiasme sa version des *Martyrs* de Chateaubriand, une version qui demande à être traduite en portugais. De moi-même, j'ai lu en trente jours deux pages de La Rochefoucauld. Vieira de Castro était assez enfant pour être surpris de l'aridité de mon imagination. Il me poussait à écrire un livre, un feuilleton, une épopée, une histoire universelle, une oeuvre anacréontique, la chronique d'un règne ou une charade. Je n'ai rien composé... je vous mens : j'ai ici un quintil ; il a dû être écrit là-bas ; il est daté du premier juillet à l'Ermo :

*Dans ces ténèbres, ton visage
Émerge de l'ombre pour moi.
Sur la mer en pleine tourmente,
Quand au ciel règne l'épouvante
Le phare jette son éclat.*

Voyez quelle riche inspiration ! Le vigoureux Vieira de Castro avait raison de croire que mes larmes avaient éteint cette flamme qui me faisait voir tant d'images de tant de mondes, assombries, les unes, par la boue de la terre, les autres splendides sous le rayon idéal de Dieu. Il est vrai que jamais elles n'ont repoussé, les fleurs fanées en ce temps-là. C'est alors que s'est dressée la balise qui partage ma vie en deux existences inconciliables : avec un cœur pour les regrets, un autre pour un désespoir sans fin.

Je me suis aventuré sur un terrain plein d'épines ; je m'en écarte et je reviens à l'artifice, à l'art ambigu du sourire.

Notre table débordait de lapins. Représentez-vous le montagnard de ce pays : un domestique qui passe la porte avec deux chiens et un bâton revient avec une brassée de lapins, attrapés les uns par les chiens, les autres avec les reins brisés à coups de trique.

Les cerisiers se courbaient au-dessus des fenêtres de notre chambre, chargés de fruits écarlates et alléchants ; les orangers étaient beaux à voir mais l'âpreté de leurs fruits dégénérés était telle qu'un ragoût de chicotin et de fiel semblait un gâteau aux œufs comparé aux oranges de l'Ermo. Ce que ces arbres nous offraient, c'était leur feuillage vert et lustré, la lumière qu'ils filtraient, et les rayons du soleil adoucis par sa fraîcheur.

Je me promenais au milieu des châtaigniers et des ormes séculaires qui obscurcissent les gorges de ces ravins, et je ne cessais de graver des initiales et des dates — distraction puérile, aimables réminiscences des pâtres de nos Bernardes et de nos Ferreira, des vieilleries à présent dont les soupirants actuels ne se soucient point. Au bout de cinquante ans, de cent, s'ils ont hérité des penchants poétiques de leur aïeul, les petits-enfants de Vieira de Castro se promèneront là-bas, songeurs, ils demanderont au silence de ces bois qui a inscrit sur l'écorce des arbres les lettres énigmatiques de quelque obscure tragédie. Si ce livre connaissait le destin des autres de son auteur, si mon nom était aussi longtemps préservé que ces initiales, les petits-enfants seraient heureux d'y trouver leur triste secret.

Je suis reparti de l'Ermo pour les Taipas, où je suis allé voir Francisco Martins. De Caldas, je suis allé à São Torcato visiter la momie du saint miraculeux. J'ai acheté un petit livre qui racontait, en se fondant sur des conjectures, la vie et la mort de Torcato, et un panégyrique de celui-ci par le fameux Silos, qui n'est plus. J'ai dévotement baisé les pieds du saint et j'ai acheté des scapulaires, des images, et de petits rubans miraculeux.

J'étais accompagné de mon coiffeur, qui faisait office de barbier et de jockey à pied. Il m'a montré la petite source qui a jailli à l'endroit où les moines du couvent voisin, guidés par une étoile filante, ont découvert le cadavre imputrescible du saint. Les miracles dont ne parlait pas le livre, c'est lui qui me les a racontés, de sorte qu'il ne peut subsister aucun doute sur leur authenticité.

Nous sommes arrivés sur un terrain uni, où était plantée une croix de pierre, appelée la *Cruz de Lestoso*. Mon coiffeur a récité un *Pater noster* pour l'âme d'un peintre de Guimarães, qui a été assassiné là quelques années avant. Il se trouvait qu'un peintre engagé pour restaurer l'oratoire d'une veuve maltraitée par son fils lui avait conseillé d'assurer sa subsistance et son indépendance par je ne sais quelle écriture, ce qui suscita la rage du mauvais fils. Celui-ci, humilié, après avoir appris les projets ou la démarche de sa mère, alla se poster sur le chemin par où passait le peintre en venant de Guimarães achever son travail, et le tua à coups de couteau. Si mon coiffeur me dit la vérité, ce que je crois, la veuve du défunt s'arrangea avec l'assassin, et le ministère public avec tous les deux, de sorte que l'homicide exploite tranquillement ses terres.

J'ai embrassé Vieira de Castro et je suis parti pour Vila Real ; j'avais appris que les argousins dépêchés de Porto se cachaient à Fafe, où ils attendaient une occasion sérieuse de m'appréhender. Je me devais d'épargner au vieux José Vieira l'ennui de faire mettre la main au collet de ces sbires, et de les prendre à des branches de chêne, comme il le disait dans sa bienveillante humanité.

J'ai franchi la chaîne du Marão sous la fameuse tempête du 2 juillet 1860. Je me suis rendu dans la bourgade de Anta, où j'ai vu la mesure du brigand dont j'ai parlé dans *Douze mariages heureux*. En traversant cette chaîne, j'ai frissonné en voyant les éclairs qui s'entrecroisaient ; la foudre est tombée près de moi, je suis allé regarder la fissure qu'elle avait faite sur le rocher, et j'ai cueilli sur ce rocher fendillé un brin de bruyère carbonisé, que j'ai encore. À l'abri d'une chapelle enchâssée au pied de la montagne, j'ai vu le cadavre foudroyé d'une bergère, entouré de femmes toutes jaunes de terreur. De là à Vila Real, les voyageurs que j'ai rencontrés parlaient des pertes humaines et des édifices touchés au cours de l'orage de ce soir-là. Le terrible sublime de ce que j'ai vu dans la montagne compense la peur que j'ai ressentie. Quel spectacle ! Quels vermisseaux nous sommes en comparaison ! Comme Dieu est grand dans les tempêtes du Marão, et quelle honte inspirent à l'homme les tempêtes de ses passions.

Le lendemain de mon arrivée, je me suis rendu au village où j'avais passé quelques années de mon enfance avec ma sœur. C'est là que me conduisaient mes souvenirs qui sont réunis dans des livres dont vous ne vous souvenez pas, cher lecteur. c'est là que se trouvait le crâne de Maria do Adro*, et cette Luísa...

Ah ! Luísa... *Fleur de ces rochers*, que j'ai chantée dans un poème écrit avec mes dernières larmes adoucies par l'espoir**.

Je l'ai croisée sans la reconnaître. Mon neveu murmurait à côté de moi :

*Luísa, fleur de ces rochers,
Vêtue de tes grâces champêtres,
De ton aimable pureté,
Le plus bel émail de ces prés,
Y cueilles-tu des pâquerettes ?
Joues-tu sur ces pentes le soir
Dans les charmilles qui verdoient
De la couleur de l'émeraude ?
Joues-tu, Luísa, en caressant
Le préféré de ton troupeau,
Ce petit agnelet tout blanc ?*

* Deux Heures de Lecture

** Un Livre

J'ai tristement dévisagé mon neveu, qui m'a dit :

– Ne la voyez-vous pas ?

– Luísa ?

– Oui. Celle qui a les bras croisés.

Je l'ai observée plus attentivement, et j'ai vu une vieille femme.

– Celle qui me regarde ? ai-je répondu.

– La même Luísa qu'il y a quinze ans.

Et j'ai pensé : "Elle doit dire aux autres : – C'est lui, ce vieil homme ?"

Et j'ai passé mon chemin.

Mon neveu récitait, avec une sentimentale ironie, les vers de mon petit poème, consacré à cette Luísa qui avait été jeune et belle :

Je l'ai beaucoup aimée !...

Le soir,

Quand le soleil à l'Occident

Teint les feuillages d'écarlate,

Une lueur qui resplendit

De la forêt incendiée,

Je suis allé m'asseoir pensif

Sur le sommet de ces rochers,

Déchiffrant au sein de mon âme

D'indéchiffrables secrets.

Là, dans ces plaines cultivées,

Je possédais ce que mon cœur

Rêve de beau et d'immortel,

Notre ambition a tant d'ardeur,

On n'en a pas vu de plus belle,

Je voudrais la voir... pas le voir...

Plutôt la fuir... et la froisser...

Mieux eût valu ne pas l'avoir.

C'est donc bien cette Luísa, murmurais-je si doucement que l'on ne pouvait entendre que mon âme. Et la nuit de ce même jour, quand la lune est apparue au-dessus des montagnes, j'ai fui le village de mon enfance et de l'enfance de Luísa. Ma famille en a été abasourdie, et je suis de nouveau passé pour un fou.

Mon neveu m'a suivi deux lieues, une âme et un cœur de poète... Dieu sait s'il avait reçu du ciel le don de comprendre la douleur que j'ai ressentie cette nuit-là !

À l'aube du jour suivant, je suis parti pour Amarante. Aux environs de Régua, mon cheval m'a fait tomber sur un gros caillou, et je suis arrivé à l'auberge dégoulinant de sang. J'y ai rencontré le gentilhomme qui faisait des gloses sur des poésies. Je lui ai demandé de vendre mon cheval, et j'ai considéré qu'en le vendant il avait accompli un miracle digne d'être archivé, comme celui qu'a accompli le tailleur de Nicolau Tolentino.

Je suis allé "en diligence" à Amarante où je suis tombé sur des quidams qui m'ont conduit au verger de mon ami Vasco Peixoto, où l'on cueille des pêches divines. L'un de ces quidams, Sebastião de Carapeços, m'a beaucoup parlé du défunt José Augusto Pinto de Magalhães, et un autre m'a offert trois livres, qui avaient appartenu à mon ami. Les derniers mois de sa vie, José Augusto lisait ces livres pour adoucir les derniers mois de Fanny Owen, son épouse.

J'ai alors vu leurs portraits, à tous les deux. Chaque fois que je les contemple, j'ai l'impression qu'ils me parlent, et disent : "Tu vis encore, toi : Nous, qui étions promis à un

sort plus heureux, nous sommes tombés comme deux fleurs du front d'une belle femme, aux premières lueurs de l'aube, quand le bal est fini. Et toi, sous la pression des anneaux de tant de serpents, tu demandes à nos portraits quelle défaillance a entraîné notre mort."

Ne pouvait-elle savoir que, m'appuyant tant de fois aux grilles de son sépulcre, à la Lapa, je lui ai confié le secret de mon entêtement à vivre ?

Ne pouvait-il m'entendre, José Augusto, au cimetière de la Butte de São João, demander aux brises que filtrent les cyprès, sous laquelle de ces simples dalles se trouvaient les cendres de l'obscur martyr de l'âme incompréhensible que Dieu lui avait donnée ?

Je laisse là ces considérations mélancoliques, pour me lancer dans d'autres, après quoi je parlerai dans un style enjoué du coiffeur d'Amarante.

À minuit, j'étais accoudé au parapet du pont, et je ne pensais pas aux exploits héroïques des Angeva et des Silveira dans leurs combats contre les Français en ce lieu. Je mesurais la distance que je parcourrais en sautant du pont dans le Tâmega, qui coulait en murmurant, et en déroulant les rubans argentés que lui prêtait la lune. Le suicide est pour moi une idée si ordinaire, qu'elle n'a plus aucune poésie, ni aucune noblesse à mes yeux. Puisque, à force d'y penser et de de l'envisager, cette façon de mourir a perdu pour moi tout prestige, je pense au suicide comme à une anasarque quand j'ai mal aux intestins, ou à une congestion cérébrale quand mes tempes battent la chamade. Avec un tel mépris de la mort, celui de la vie va de soi.

C'est à cela que je pensais, accoudé au parapet du pont, quand, d'une petite fenêtre de l'ancien monastère de São Gonçalo me parvinrent les sons d'une flûte, et je reconnus aussitôt l'air d'une romance que l'on chantait dans un drame que j'avais écrit quatorze ans avant — *Agostinho de Ceuta*. Je ne sais qui a composé une musique aussi triste. Je dois deux larmes au poète qui l'a tirée de son âme, et me l'a gardée pour cette heure-là. Je sais que ce flûtiste était le sergent chargé du télégraphe. Ce devait être un effet de la puissante fantaisie que respirait cette nuit et la lune, qui l'a amené là, à une telle heure, ainsi qu'une musique s'accordant si bien aux chagrins des malheureux inconnus !

Le lendemain, je reçus la visite du coiffeur qui avait, la veille, été admis dans mon intimité. Il m'a dit qu'il venait là, de la part d'une confrérie, me demander des vers.

– Des vers, maître ? fis-je, contrarié de la renommée de mes Muses.

– Des vers, oui, Monsieur.

– Vous savez donc que je fais des vers ?!

– Bien sûr, que je le sais ! Vous êtes très connu ici, à Amarante, et j'ai entendu dire que votre nom était parvenu jusqu'à Lisbonne.

– Que me dites-vous, maître ? Moi, je suis connu à Amarante ! Je n'en reviens pas, pour ce qui est de moi, et de vous qui ne me l'avez pas dit dès hier !... En quoi puis-je donc être utile à la confrérie que vous représentez ?

- Nous voudrions de petits vers pour le tournoi en l'honneur du Cœur de Marie.

– On organise des tournois en l'honneur du Cœur de Marie à Amarante ? ! Racontez-moi cela, maître. Comment votre confrérie fait-elle pour mettre des chevaux et des poètes à sa dévotion ?

– Je vais vous le dire. Dans les tournois, il y a des gens à cheval.

– J'entends bien. Comme toute fleur produit son fruit, vous vous rendez aux tournois à cheval.

– Exactement.

– Et après ?

– Les badauds font de la musique, on joue à ciel ouvert, et, de temps en temps, les chevaux s'arrêtent et...

– Les poètes prennent la parole.

– Parfaitement. Les poètes se mettent à dire comme ça ce qui leur vient à l'esprit à propos de la fête.

– Et les gens rient ?

– Cela va de soi. Si ce tas de vers est amusant, les gens rient, s'il pousse à la dévotion, ce n'est plus la même chose.

- Qui a fait des vers à la fête de l'année dernière ?
- Ils ne valaient pas grand chose. Ils étaient d'un farceur qui fait des études pour être curé ; il nous a fabriqué tout un galimatias que personne ne comprenait. Les fidalgos disaient que ces vers étaient de qualité, que c'était une oeuvre achevée ; mais, à vrai dire, les gens restaient là, la bouche ouverte, sans savoir où était le début, le milieu ou la fin. Au bout du compte, les gens sont partis en faisant un peu du nez, et ils disaient, d'un air pincé, qu'ils ne donneraient pas un liard cette année-ci pour les festivités, si les vers n'étaient pas rigolos.
- Vous voulez donc que je fasse des vers rigolos pour célébrer le Cœur de Marie ?
- C'est ça.
- Eh bien, mon cher ami, monsieur le coiffeur, asseyez-vous là, et écrivez, si vous savez le faire.
- J'écris peu, mais on se débrouillera.
- Eh bien, écrivez :

*Nous pourrions n'être que niais,
Il nous faut en plus être impies.
Soit ruade, ou poésie,
Chacun donne ce qu'il fait.*

- Chapeau ! s'exclama le coiffeur, en poussant des hourra de joie.
- Ça vous plaît, maître ?
- Si ça me plaît ! On me disait bien que vous aviez une tronche comme ça !
- Écrivez, donc :

*Avec ces bêtises et d'autres,
La religion part à vau-l'eau.
Si l'on ne prête pas main-forte,
À la fin nous aurons sa peau.*

Le coiffeur ne rit pas. Il rumina un moment l'idée du quatrain. Je devançai ses remarques en disant :

- Je sens qu'il y a quelque chose qui vous fait tiquer, maître.
- A vrai dire, ça dégage pour moi comme un fumet d'hérésie.
- Bon, écoutez : portez ces quatrains à la confrérie qui vous a envoyé, pour les lui montrer. S'ils plaisent à cette confrérie, je poursuivrai mon oeuvre, et vous m'offrirez une occasion de détrôner le poète que personne n'a compris.

Le coiffeur a acquiescé, et il s'en est allé avec les quatrains. Je n'ai pu savoir comment ils avaient été reçus par les moines du Cœur Immaculé de Marie, parce que je suis parti à la tombée de ce même jour pour Guimarães.

Francisco Martins possède, à une demi-lieue de Taipas, un domaine qui porte le nom de Briteiros. Dans la magnifique maison de ce domaine vivait un couple décrépît, les antiques serviteurs des parents et des grands-parents de mon ami. J'ai pris possession de l'ensemble de salons, de chambres, de couloirs, tout en longueur, comme un couvent. J'ai choisi la chambre dont les fenêtres donnaient sur un horizon parsemé de bosquets et le sommet plat d'une butte où l'on distingue les vestiges d'un ancien hameau, dont on dit là-bas qu'il s'agit de Citânia, une ville fondée par les Romains.

Francisco Martins a passé là quelques heures avec moi, mais j'ai vécu le plus clair de mes journées et de mes nuits face à moi-même, dans la solitude de cette chambre, ou dans de périlleuses excursions à travers ces montagnes, sur un cheval qui semblait être habitué à marcher sur de la moquette.

Je me suis retrouvé un matin dans les ruines de la présumée Citânia. J'ai vu des amoncellements de pierres écroulées, trahissant l'absence totale d'un travail concerté, de quoi dissiper tout de suite les conjectures sur une édification dans les règles. Il y avait les

restes d'une citerne, et les dalles déchaussées d'un petit chemin qui avait sans doute été une route. Elle ne doit pas être à mon avis bien antérieure à la fondation de la monarchie portugaise, la construction de cette forteresse, si un tel nom lui convient, vues les dimensions réduites de cet espace plat. Il est possible que, dans les guerres d'émancipation qui ont suivi les premières conquêtes du comte Henrique, avec leurs combats particulièrement acharnés des alentours de Guimarães à des frontières encore floues, cet endroit, où les visionnaires voient des cités carthaginoises et romaines, ait simplement été un poste d'observation permettant d'embrasser les environs de Guimarães, qui étaient alors le théâtre des opérations de cette récente monarchie. Quoi qu'il en soit, la dénommée Citânia mettrait sur les genoux un antiquaire, sans lui laisser découvrir dans ces ruines un prétexte pour anesthésier d'un coup d'in-folio la partie du genre humain qui prend au sérieux les antiquaires, le déchiffrement ardu des pierres, et ces divertissements réservés aux spécialistes de médailles et de cippes — les gens les plus assommants au monde.

M. Domingos et Mme Rosa (je suis un familier de ce couple) m'ont raconté que là-haut, à Citânia, il y avait des mauresques ensorcelées ; ils les avaient vues zigzaguer sur le versant de la montagne avec des lumignons. Je ne prends pas à la légère les propos de M. Domingos et de Mme Rosa ; mais j'incline à croire que les petits vieux ont vu des lucioles. Je n'en dirai pas autant d'une autre mauresque qui était apparue dans un berceau, à fleur d'eau, sur l'Ave. À l'instant où le charme s'est dissipé, le berceau s'est transformé en un rocher blanc. Il ne subsiste aucun doute : le rocher est là. Mme Rosa connaissait toutes les légendes qu'Almeida Garrett a publiées, en effaçant le parfum rustique qu'elle avait gardé en me les rapportant.

Cela prend une heure pour aller de Briteiros au Senhor do Monte, c'est une simple promenade. J'y suis allé avec Francisco Martins, et j'en ai ramené le poison des nostalgies qui tenaient encore dans mon cœur.

Il se sentait encore attaché à ces forêts par des souvenirs insatiables. À diverses étapes de ma vie, je suis allé m'entretenir avec un passé qui avait là-bas fleuri pour moi, ou voir fleurir des espoirs qui verdoyaient sur les cendres d'autres affronts. Mais la dernière fois que je suis allé dans mon Éden, il me sembla qu'un ange armé d'un glaive m'en interdisait l'accès. Elle était toujours lancinante, la nostalgie qui me dévorait. À peine mon cœur ébauchait-il quelque espoir dans les lointains de ma fantaisie, l'ange de l'impossible survenait aussitôt pour le refouler. Je voyais partout écrite cette horrible devise : JAMAIS PLUS.

Je me suis assis sur les marches de l'escalier principal. C'est là que j'avais vu...

Qu'est-ce que j'avais vu là-bas ? La rapide trajectoire d'un ange, dont les ailes étaient embrasées d'un feu infernal, elles n'avaient plus aucune force pour prendre leur envol vers le ciel. Et, à l'heure où je m'étais assis sur ces marches, l'ange avait disparu dans l'abîme que le malheur ouvre rarement aux victimes qu'il a choisies.

J'ai voulu écrire sur le calepin, où je trouve juste une croix et une date.

– Je ne vois pas comment vous trouvez du courage pour faire tout ça ! me dit mon ami.

– Le courage pour faire tout ça ? ! Qu'est-ce que je fais ?

- Vous écrivez... Et vous écrivez là... !

J'ai fermé mon calepin. Orgueil ou pudeur, même à mes intimes, j'ai toujours caché mes larmes.

De Braga, nous sommes revenus aux Caldas.

Il est arrivé à ce endroit, ces jours-là, un incident cocasse, fait pour égayer les gens qui prenaient les eaux. Un garçon corpulent était passé, qui venait de Braga, il avait passé la nuit aux Caldas et portait fort bien son frac et ses caoutchoucs. Le lendemain matin, le voyageur est allé se promener dans une engageante chênaie, et s'est trouvé tout à coup entouré de femmes de la région qui criaient :

– C'est lui !

L'homme, stupéfait, disait :

– Lui, qui ?

– C'est lui, insistait l'une d'elles.

– Ce coquin fait celui qui ne comprend pas ! reprit l'autre.

– C'est qu'il veut voir si sa femme le reconnaîtra. Laisse-le donc.
– Tu ne veux donc pas parler à ta marraine, José ? disait une vieille en lui tirant les basques de son frac.

– Cesse de faire l'âne, tout le monde te reconnaît.

Des douzaines de femmes accouraient, elles criaient l'une après l'autre, puis toutes ensemble :

– C'est lui, C'est le José de Maria Lérias !

Le présumé José de Maria Lérias put se dégager de cet essaim de femmes, et reprendre le chemin des Bains.

– Eh ! Il va chez lui ! s'exclamaient-elles. Regardez ! Il connaît le chemin!...

L'homme était entré dans l'allée qui entoure le bâtiment de la station thermale, quand la dénommée Maria Lérias vint à sa rencontre avec ses deux enfants et deux vieilles, en brailant :

– Oh, mon José ! Mon cher mari !

Et elle se jeta à son cou, en l'embrassant avec la pudique désinvolture d'une tendre épouse.

Il essuya imperturbablement ses baisers.

Une des vieilles approcha de son visage celui d'un marmot en guenilles, en beuglant :

– Regarde : c'est ton Joaquim !

– Et ton Manuel, glapit une autre vieille, qui arrivait par sa droite, avec un autre garçon.

L'homme aux caoutchoucs passait ses mains sur les joues des gamins, et souriait à tout le monde sans articuler le moindre mot.

Il y avait à ce moment-là un monde fou qui entourait, ému jusqu'aux larmes, le groupe attendrissant, bien que quelqu'un eût remarqué la réserve du mari qui venait d'arriver.

– Viens à la maison mon Zé. Nous allons nous occuper du déjeuner, disait l'épouse.

– Tu rapportes bien du cacao, mon filleul ? demandait la marraine.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire que mon homme rapporte du cacao ? fit la femme du filleul. Viens, Zé : si tu rapportes de l'argent, il est à nous ; et, si tu n'en rapportes pas, nous allons vivre comme avant.

– Dis donc, rétorqua la marraine, tu as entendu ? Je ne vais rien te demander, mon trésor. Si tu as vraiment de quoi, mange pour deux ! Qu'est-ce que vous en dites ? Vous avez vu ? Elle en pète d'orgueil, d'avoir un Brésilien à la maison. J'ai donné juste hier des pommes à tes enfants, et tu les a prises. Elle ne connaît plus personne maintenant, cette charardeuse !

L'homme en frac écoutait tout cela avec attention, et commençait à être pris de fous-rires.

– Alors, tu viens, mon homme ? disait la femme en le tirant par son frac.

– Va préparer le déjeuner, je te rejoindrai plus tard.

– Tu es fou, Zé ? ! Allez, viens, pour l'amour de Dieu, sinon on va avoir ici toute la paroisse.

Et lui de rire, de rire encore, et d'allumer cigare sur cigare.

Francisco Martins lui offrit du feu, et lui demanda :

– Êtes-vous le mari de cette femme ?

– Si je me sentais de force à la supporter, je dirais que oui, répondit-il.

– Vous ne l'êtes donc pas ?

– Non, mais laissez-moi m'amuser.

– Vous feriez mieux de détromper cette populace.

– La détromper ? Ils seraient capables de me lapider. Laissez-les faire. Tel que ça se présente, c'est une farce achevée. Je viens de voir Camilo, là-bas, et l'on peut croire qu'il goûtera cette scène.

– Vous connaissez Camilo ?

– Parfaitement, de vue.

Et le voyageur se mit à énumérer les oeuvres de moi qu'il avait lues, et je ne sais quels épisodes il a racontés de ma vie.

Francisco Martins estima plus sage de détromper ce tas de femmes, à commencer par l'épouse d'un José qui n'était pas celui-là. Le bon sens de mon ami ne servit à rien. La populace n'en était que plus convaincue, et criaait :

– C'est lui !

Madame Maria Lérias s'approcha de son présumé mari, et dit :

– Si ce n'est pas lui, c'est lui tout craché.

– C'est bien lui tout craché ! crièrent toutes ces femmes en chœur.

Le bonhomme revint en compagnie de Francisco Martins, suivi d'une foule nombreuse de gens du peuple, ainsi que de gens sérieux qui s'y étaient joints, attirés par la singularité de l'équivoque et l'apostasie conjugale du quidam.

Les autorités locales intervinrent dans cette apparente affaire de divorce, qui valut à l'intéressé les huées de quelques élégants de Porto, orchestrées par le malicieux fils du Vicomte de ***.

Les autorités s'entretinrent avec l'homme, à part, et dirent à la populace que ses suppositions étaient erronées.

Les groupes se débandèrent, à peine convaincus, et le voyageur parvint ce jour-là ou le lendemain à destination.

Il se trouvait que Mme Lérias avait été abandonnée par son mari, qui s'était embarqué trois ans avant pour le Brésil. Le supposé Brésilien était un éternel étudiant du séminaire, de Cabeceiras de Basto ou de Mondim. Il s'agissait par-dessus tout d'un farceur jovial, qui ne ferait jamais un bon prêtre. La première réponse qu'il a faite à Francisco Martins ne plaide guère en sa faveur, et n'était pas de nature à souligner ses qualités dans un examen *pro moribus*, si tant est qu'un certificat de bonnes moeurs constitue une recommandation suffisante pour se faire ordonner ministre du culte.

Je suis resté peu de jours à Briteiros. De là, je suis revenu à Vila Real où j'ai passé vingt jours interminables à endurer la maladie, le découragement, et les angoisses de la mort. L'hospitalité des gens de cette région ne s'est jamais démentie. Avec un autre état d'esprit, mes heures auraient bien pu s'écouler, sinon heureuses, du moins agrémentées des plaisirs que l'on goûte en compagnie de ses parents, ou que nous procure la main désintéressée de l'amitié.

Le courage m'a manqué de faire mon entrée au théâtre de Vila Real, où des jeunes gens d'un talent distingué, il en existe là dans toutes les matières, se produisaient régulièrement. Ce théâtre était celui de ma famille ; je ne serais jamais né si je n'avais écrit un méchant drame que j'ai dédié à mon oncle. Mais quelle atmosphère, aux multiples arômes, y ai-je respirée durant mes vingt premières années ! Comme elles étaient belles et sans tache, les passions qui s'épanouissaient alors en moi ! Qu'est-ce que je voyais, qu'est-ce que j'attendais des hommes et de Dieu !

Je me souviens d'avoir entendu, le soir de la première représentation, ma tante raconter l'histoire de mon grand-père assassiné, de mon oncle mort en exil, de mon père emporté par la démence et une congestion cérébrale.

Quel délicieux souvenir que celui de ce moment où je prenais des forces pour entrer dans la prison de la Relação à Porto, tendre mes mains aux chaînes d'or que forgeaient mes ennemis sur l'enclume de la morale publique !

Je suis parti de là sans dire à ma famille où j'allais. J'ai effrayé quelques rares amis à qui je l'ai annoncé. C'était une décision à laquelle la perspective même de la potence ne m'aurait pas fait renoncer.

J'arrivai à Porto vers le milieu du mois de septembre 1860. Custódio Vieira, Marcelino de Matos et Júlio Xavier soutinrent quinze jours la pression des sbires, parce qu'ils virent en moi plus de courage que de santé pour voir en face la mort de la liberté, et l'autre qui dégage l'âme des liens pourris de la matière.

Une fois passé le délai que m'avaient magnanimement concédé les sergents, je me suis livré au tribunal, et j'ai demandé un mandat d'incarcération, grâce auquel j'ai obtenu du geôlier la permission de gagner l'un des cachots de la partie haute de la Relação.

C'était le premier jour du mois d'octobre 1860.

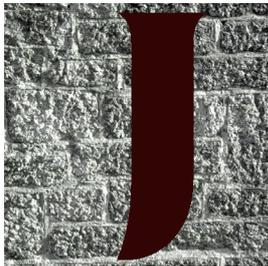
Le ciel était bleu comme aux mois de l'été, le soleil semblait avoir revêtu ses habits de fête du mois d'avril, les brises du sud étaient encore attiédies par les derniers souffles de l'automne. Qu'ils étaient beaux, le ciel et le soleil, quelle douceur dans l'air que je respirais, quand je suis descendu de ma voiture à la porte des cachots.

MÉMOIRES DE PRISON

*J'écris... ces règles dans un style agréable
et simple... quoique vraiment opposé à mon
humeur et à ma fortune.*

Dom Francisco Manuel
Lettre pour l'édification des gens mariés

I



E N'AI PAS ÉTÉ SURPRIS de l'air glacial et pestilentiel, ni des murs poisseux d'humidité, ni des voûtes profondes et brumeuses qui m'ont conduit à ma cellule.

J'ai été détenu dans cette prison en 1846, du neuf au seize octobre. Ce furent sept jours passés en compagnie de gens aimables qui y sont entrés en même temps que moi, ou peu de jours avant, pour avoir participé à la contre-révolution qui a échoué après l'arrestation de monsieur le duc de Terceira. J'avais eu alors, comme compagnon de cellule un coreligionnaire de Mac-Donnell, un enfant de Porto, la crème des hommes, qui m'a prêté cinq cruzados nouveaux, après m'avoir vu dissiper au jeu les dernières pièces de cuivre que j'avais sur moi pour m'inscrire à la première année de Droit. Ceux qui ont gagné mes dix pièces étaient des gens empreints de gravité qui, d'après ce que j'ai entendu, étaient fort bien introduits dans les affaires de la République, et très aimables comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire.

Au bout de sept jours, j'ai planté là cette délicieuse compagnie, et vite oublié cet épisode de mes vingt-deux ans. Mais quand je considère ma fille, je m'en souviens à nouveau. Je l'amènerai un jour à ce cachot, pour lui dire : "Ta mère s'est trouvée dans cette cellule." Cette leçon, administrée en silence, avant son entrée dans le monde, lui sera plus profitable que *l'Introduction à la vie dévote*, ou les exercices spirituels des Sœurs de la Charité.

Ce qui m'a surpris, la seconde fois que je suis entré au cachot, ce sont les gens que j'ai vus. C'étaient des individus à la mine sombre, au regard méfiant.

Ces qualificatifs, dont je montrerai l'injustice en temps voulu, ne s'appliquent pas à un garçon que j'avais connu dans les dîners de Custódio Vieira, qui s'était depuis laissé entraîner jusqu'au cachot par la rampe que le cœur réserve aux hommes qui vivent de leurs erreurs.

M. Marinho était détenu dans la cellule voisine. Il m'a raconté sa courte histoire. Il avait aimé une femme pendant des années. Il avait proposé à ses parents de l'épouser. Il avait été éconduit, parce que pauvre. Ils insistèrent l'un et l'autre en invoquant leur passion. Larmes et prières furent vaines. La dame s'enfuit de la maison paternelle, et se mit sous la protection de cet homme. La justice se lança à leurs trousses, la fille fut remise à ses parents, le séducteur à son geôlier. L'ange de la réhabilitation aurait bien pu prendre ces deux malheureux sous son aile, et faire d'un acte coupable le commencement d'une vie plus heureuse ; mais cet ange n'avait pu s'entendre avec son frère, l'ange de la miséricorde. Celui-ci n'aurait pu se trouver là que si le cœur de ce père lui avait dit : "Va, pardonne, et relève ma fille de sa chute en la confiant aux bras de son mari." Ce n'est pas ce qui s'est passé. Au lieu des anges, ce sont les sbires qui sont arrivés, au lieu de l'honneur et de la pitié qui aurait étouffé l'ignominie en fermant les yeux sur la faute, ce fut la cruauté qui publie le déshonneur dans les tribunaux.

L'homme qui demandait une épouse sans richesse et sans lignage se vit qualifié de receleur. On intercèda en haut lieu pour la victime d'une telle insulte, on lava cette tache en lui

épargnant les fers. Le déshonneur ne touchait que les calomniateurs, il restait le discrédit que vaut un grand amour.

Au même moment, la fugitive était enfermée à la suite d'une décision judiciaire. Dans la maison qui avait été choisie, l'on souffrait de la faim. Les riches relations de la désobéissante jeune fille avaient refusé de lui offrir un asile, pour ne pas se déconsidérer aux yeux du père, qui passait pour riche. Marinho partageait ses maigres ressources avec la jeune fille en détresse ; mais le malheureux jeune homme n'avait pas de métier, et sa famille, qui avait perdu sa récolte de vin, ne pouvait l'aider.

Marinho sollicita un emploi. Des personnes influentes s'entremirent, émues par les intentions aussi généreuses qu'honorables du jeune homme. Il ne demandait que de quoi subvenir à ses besoins et à ceux de sa future épouse, déjà accablée de chagrins, éprouvée par les douleurs fort peu poétiques de l'indigence. Il ne se présenta pas d'occupation pour monsieur Marinho. Les raisons que ses soutiens mettaient en avant étaient fortes et dignes de pitié ; il eût mieux valu pour lui de prouver qu'il avait, aux dernières élections, fait gagner cent voix au gouvernement, ou qu'il avait écrit une pleine rame d'articles insultants contre l'opposition.

La séquestrée arriva à l'âge de vingt-cinq ans. Marinho pouvait ne tenir aucun compte du procès en cours, s'agenouiller avec elle sous l'arche d'un autel et demander à un prêtre de purifier un amour qui, aveuglé par sa propre constance, avait défié les usages et l'obéissance filiale.

Il le pouvait et il le devait. Mais, à l'heure même où leur union aurait été célébrée, Marinho se serait vu forcé de mendier le pain de sa femme et le sien. La société ratifia l'injuste opinion qu'elle avait conçue du jeune homme, et jugea vaine et fautive la raison invoquée par les deux coupables pour ne pas se marier, alors qu'ils n'avaient pas de toit sous lequel s'abriter en sortant du temple, et qu'elle ne possédait pas de vêtement qui lui permît de quitter décevantement son réduit. Marinho redoubla d'efforts pour obtenir un emploi, ils furent trop tard couronnés de succès.

À mesure que s'évanouissait l'espoir de connaître le bonheur dont elle rêvait, aux premières lueurs de ce jour qui lui découvrait l'atroce réalité des choses de ce monde, la santé d'Adélaïde se dégradait, les premiers symptômes apparaissaient d'une maladie incurable. Son protecteur, Marcelino de Matos, me disait à la prison qu'en trois mois, la florissante beauté de la malheureuse s'était effeuillée dans la fosse qui se creusait sous ses pieds. Je connaissais le portrait d'Adélaïde adulte, et je l'avais connue quand c'était une enfant de onze ans.

On désespérait déjà de la sauver de la phtisie, quand ses parents la reprirent chez eux, dans l'intention, si c'était possible, de la ramener à la vie en lui pardonnant. Cela ne suffisait pas à cette femme qui s'était, par amour, jetée dans l'abîme dont elle est sortie moribonde. Il eût fallu lui offrir les profondes émotions que ressent une épouse, la guider vers la lumière du jour par le sentier qu'elle avait suivi la nuit, furtivement, et la convaincre de sa réhabilitation aux yeux du monde et dans le cœur de ses parents.

Ce n'est pas ce qui s'est passé. Ils lui ont offert le repentir comme remède, et un lit pour mourir, au cas où le remède serait inefficace.

Entre-temps, Marinho faisait désespérément des pieds et des mains pour trouver un emploi. Un cœur s'ouvrit à ses supplications. M. Torres, qui pouvait beaucoup, et possède une âme accessible aux angoisses d'autrui, lui obtint un poste dans la Beira-Alta, au sein d'un établissement qui contrôlait les débits de tabac.

Marinho m'a dit, à moi, en décembre dernier, qu'il n'avait personne qui pût faire savoir à Adélaïde le résultat de ses démarches, toutes effectuées dans le but de parvenir à ce mariage. Une dame trouva un moyen de parler à la malade, et de lui annoncer une nouvelle dont elle pensait qu'elle la remplirait de joie et lui rendrait la vie.

Adélaïde lui sourit et dit :

– Tais-toi ! Qu'est-ce que cela peut me faire, maintenant !...

Elle est morte deux mois après au mois de décembre 1861.

Elle est enterrée au cimetière de la Lapa.

L'on a vu quelques jours de suite Marinho au pied de ce tombeau. Il pleurait. Mais, même à présent que ses yeux sont secs, je reste convaincu de la sincérité de son chagrin.

J'ai survolé ces événements, comme il le fallait, de peur de blesser... Qui ? De blesser la sensibilité du lecteur qui n'a pas connu cette pauvre jeune fille, mais doit s'être déjà rendu compte de ce qu'a dû être cette agonie d'un an.

Je n'absous pas Marinho d'une faute, et, à partir d'ici, je lui découvre le fond de mon cœur pour qu'il condamne les miennes. Il eût été noble d'épouser cette femme et de mourir de faim à ses côtés. Pour moi, si je me voyais naturellement privé de tous les dons qui me permettent de travailler, je m'en irais la nuit demander l'aumône pour subvenir aux besoins de la femme qui se serait précipitée des attentions de sa famille dans le déshonneur qu'elle eût connu entre mes bras.

J'ai vu un homme comme lui, ici, à Porto qui ne reconnaît que les rejetons mâles pouvant se prévaloir de leur richesse, et ne veut pas connaître ceux que la pauvreté désigne comme de martyrs de l'honneur obscur. Ce jeune homme portait le nom de Ferreira Sarmiento. Il a écrit dans différents journaux jusqu'en 1855. La rémunération de ses articles ne suffisait pas à lui assurer son pain quotidien. Il avait des parents aisés qui lui ont coupé les vivres parce qu'il avait épousé une jeune fille pauvre, suivant les exigences de son cœur aussi bien que celles de l'honneur à ce moment-là. Il a courageusement lutté quelques mois ; il en est arrivé à écrire des lettres à des amis (des *amis*, mon Dieu !...) qui l'ont secouru une fois, et n'ont pas ouvert sa seconde lettre. Les portes se sont fermées devant les deux époux mariés depuis un an. Elle est morte la première : elle était belle et fragile ; puis c'est lui qui est mort après avoir vendu son dernier manteau pour que sa femme eût droit à des répons pour son enterrement.

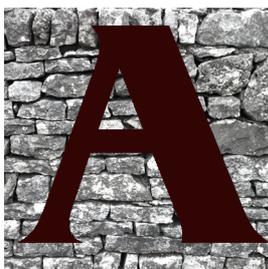
Quand j'ai demandé des nouvelles de Ferreira Sarmiento en 1856, on m'a dit qu'il était mort de la phtisie ainsi que son épouse.

Comme je me suis renseigné auprès d'un homme qui se disait en d'autres temps son ami, cet individu m'a paru avoir honte de dire que son ami et la femme de son ami étaient morts de faim.

Marinho ne savait certainement pas que la société actuelle présente de tels exemples. Les journaux n'en font pas état dans leurs chroniques. Ils annoncent les mariages, donnent de l'embonpoint et une constitution robuste aux enfants qui naissent, et ourlent d'une bande noire la notice nécrologique de l'un des conjoints, s'ils n'y meurent pas inconnus des pompes funèbres, des ciriers et des prêtres.

En tout état de cause, je préférerais être mort comme Ferreira Sarmiento, plutôt que de vivre et de pleurer comme Marinho au cimetière de la Lapa, et je suis sûr qu'un tel choix va conforter dans leur opinion beaucoup de gens qui me tiennent pour un idiot, une opinion qui me fait autant de plaisir que toutes les autres.

II



AVANT DE RACONTER la façon dont j'ai passé la première nuit de mon incarcération, je me suis laissé entraîner d'emblée dans des digressions que le lecteur habitué à mon caractère accueille avec indulgence.

À neuf heures du soir, les gardiens ont fait glisser les verrous, tourné la clé de la pesante porte de mon cachot, qui a grincé bruyamment sur ses gonds.

J'étais seul. Je me suis assis à cette même table, sur cette même chaise. J'avais en face de moi quelques livres. Je me souviens de Shakespeare, Plutarque, Sénancour, Bartolomeu dos Mártires, et d'un *Essai sur l'art d'être heureux* de J. Droz.

Je les ai tous feuilletés, sans que mon esprit parvînt à se fixer sur aucun d'eux, tout occupé qu'il était à sonder mon cœur dont il sortait saisi des angoisses de l'enfer qui y régnait.

En concentrant toute mon énergie, je suis arrivé à lire et à méditer quelques pages de *l'Art d'être heureux*. En quel lieu je parlais à la recherche de l'arbre aux bons fruits ! C'est un livre de philosophie rationnelle qui a préparé son auteur à embrasser d'une façon plus sûre et plus élevée la foi en la philosophie de Jésus-Christ.

Cette lecture m'a fait du bien. Je me suis aussitôt mis à traduire en portugais les vingt pages que j'avais lues, dans l'intention de faire publier tout le livre en feuillets.

J'ai essayé de trouver à trois heures du matin dans le sommeil un moyen de restaurer les forces de mon corps, celles de mon esprit, je ne les ai jamais jusque là senties indignes de la hardiesse avec laquelle il s'est lancé dans les dangereux combats qu'il a menés contre le monde.

Je m'étais endormi à quatre heures, quand les sentinelles avaient cessé de brailler *l'alerte* qui jaillit de huit voix qui s'égosillent tous les quarts d'heure.

À cinq heures, j'ai été réveillé par le fracas du verrou d'un grand nombre de portes, la mienne comprise, que l'on ouvrait. Le premier réveil à la prison est très triste. Des sonnettes ont retenti dans différents secteurs de la prison, et les familles des occupants des cellules collectives près de la mienne ont commencé à entrer.

Je me suis fait une idée des prisonniers d'après le pas de leurs épouses, de leurs sœurs, et de leurs enfants. Ils portaient tous des sabots, et l'on eût dit qu'ils soulageaient leur rage contre la justice en faisant rudement claquer leurs sabots sur le dallage sonore.

J'ai demandé au gardien qui ouvrait ma porte la raison pour laquelle il l'avait fermée.

- Ce sont les ordres, m'a-t-il répondu avec une laconique sécheresse.
- Les sabots, ce sont aussi les ordres, Monsieur le gardien ?
- Non, Monsieur, chacun marche comme il peut.
- C'est vrai, lui répondis-je.

J'ai passé ce matin-là avec un petit nombre de personnes, qui m'ont manifesté clairement leur compassion au cours de leur visite.

À l'heure du dîner, le gardien est venu donner des coups sur les grilles de ma fenêtre.

Je lui ai demandé à quoi ça servait.

- Ce sont les ordres, dit-il.
- Craint-on que j'essaie de m'enfuir ?
- Non, Monsieur ; ce sont les ordres.

J'ai reçu la visite du geôlier, le défunt Nascimento, sous-lieutenant des vétérans, un brave homme, qui est mort là, sous le coup de chagrins auxquels ses soixante-dix ans ne pouvaient faire face.

Le bon vieillard s'est excusé de ce manque d'égard ; et, la nuit suivante, ma porte est restée ouverte, et l'on n'a plus craint que je ne m'enfuisse par la fenêtre.

Mes nuits étaient divisées en deux parties : jusqu'à deux heures, j'écrivais ; puis j'écoutais de mon lit, jusqu'à l'aube, les cris des gardiens. Quand mon cœur et mon esprit lâchaient prise, exténués par une telle épreuve, et qu'un sommeil bienveillant m'était dispensé des mains d'une nature pleine de miséricorde, les portes s'ouvraient et les sabots claquaient.

J'ai écrit au procureur royal, pour lui demander de m'accorder la grâce de m'épargner, tant que je ne serais pas condamné, le supplice des sabots, pire que les sables de Pungo-Andongo et l'échafaud. Le procureur royal donna l'ordre d'interdire à tous les visiteurs de se rendre en sabots aux cellules collectives. On trouva de bonnes raisons de ne pas respecter cette interdiction. Et je ne me suis pas élevé contre ces arguties. Je me suis fait au vacarme et me suis accommodé de la pauvreté de gens qui n'avaient pas de quoi se payer des souliers.

J'ai trouvé fort amusante la façon dont l'un de mes compagnons a regimbé contre l'ordre des autorités au sujet de sabots. Il en a enlevé un et gardé l'autre, faisant valoir qu'il avait une jambe plus courte que l'autre, et qu'il lui fallait s'en servir pour effacer la différence et ne pas boiter. J'ai été émerveillé en entendant parler d'une telle innovation orthopédique, et j'ai demandé à mon compagnon s'il ne boitait pas quand il portait ses deux sabots et que ses

jambes retrouvaient ainsi la même différence de taille. Le bonhomme est rentré en lui-même, et m'a répondu que non. Cela m'a suffi, et je l'ai prié de porter même des sabots aux mains, s'il y tenait.

J'ai aussitôt entrepris de publier en feuilleton dans le *Nacional* ma version du livre de Droz, et mes principaux articles politiques. Ce petit travail me changeait les idées deux heures par jour. Cette distraction me procurait une rémunération suffisante ; je n'en ai demandé ni accepté aucune autre quand on me l'a proposée. Le *Nacional*, ce périodique où j'ai fait mes premières armes et développé mes faibles capacités, a été le seul journal à braver l'injustice et la puissance de l'or, en élevant la voix en ma faveur. Quant aux autres journaux, ils m'ont, sans attendre ma condamnation, éclaboussé de la boue pour laquelle on les paie comptant, ou collé à leurs lèvres le bâillon qu'exige la prudence. Je les vénère tous, car je connais les écueils que frôle le vaisseau de l'honneur, quand se dressent les vagues qui les ballottent d'un silence misérable à de misérables argumentations.

Lorsque Marinho a été libéré sous caution par un arrêt de la Relação, j'ai été transféré dans la cellule qu'il avait occupée. C'était la meilleure de la prison. Le conseiller Gravito en était sorti pour être conduit à l'échafaud, le duc de Terceira y avait été incarcéré sous le gouvernement provisoire de la Junte. Des contemporains de Gravito, qui ont été détenus à la même époque, m'ont dit que les noms des condamnés exécutés à la *Praça-Nova* avaient été écrits en belles lettres romaines ornées de fleurs par un des suppliciés, sous une représentation de Notre Dame de l'Espérance d'une facture moyenne. Il n'en restait aucune trace. La cellule n'avait pas seulement été tapissée de papier selon l'usage actuel ; on disait que le geôlier avait en 1829 fait badigeonner l'image et les noms à la chaux.

Je n'ai vu que deux inscriptions encore lisibles sur la porte et les volets des fenêtres, avec des dates du siècle dernier. L'une, c'est le nom d'un détenu, aussi vermoulu que celui qui l'a porté ; l'autre, c'est un espagnol qui se montre mécontent de son sort et déclare qu'il se trouve là depuis un temps infini, sans aucun espoir de partir. Cette inscription est surmontée d'une couronne ducale. À mon avis, cet insigne nobiliaire que le détenu s'est approprié n'est rien d'autre qu'une façon de de passer le temps avec un canif.

Ma cellule était orientée à l'est, et dominait la vieille ville. En deçà d'un horizon arrondi de montagnes, il y avait des endroits agréables, et celui où j'aimais le plus poser mes yeux parfois brouillés de larme, c'était l'église de Bonfim. C'est là que j'avais un jour rencontré le bonheur, et je l'ai retenu une heure. Je n'ai cessé ensuite de regarder dans cette direction, comme pour la retrouver, et de là vers le ciel, où je pensais qu'elle devait être.

L'on m'a donné des fleurs hivernales, que j'ai alignées sur le parapet de ma fenêtre. Je prodiguais mes soins à un camélia ; mais l'atmosphère empestait ses boutons, qui jaunissaient et se détachaient avant de s'épanouir. On m'a également donné un passereau qu'on appelle une *Veuve*. Il avait appartenu à Álvaro Ramos, qui était mort au Mozambique où on l'avait envoyé. Mon premier souci, c'était de nettoyer la cage et de nourrir le petit oiseau. Il me connaissait si bien qu'il se laissait cajoler. Le chant de cette *veuve* était une succession de notes plaintives, et je crois que son nom lui vient de ces plaintes, comme si l'on voulait faire entendre que c'étaient celles d'une veuve inconsolable. Elle m'a tenu compagnie pendant une année. J'en aurai assez dit sur l'amour que je lui portais en vous confiant avec quelle infantile ingénuité j'étais désespéré à l'idée que mon amie mourrait un jour.

Quelle triste fin elle a connue à mes premiers jours de liberté ! Je l'ai cherchée un jour dans sa cage, et j'ai vu quelques plumes ensanglantées accrochées aux fils de fer. Je ne sais si j'ai, deux fois dans ma vie, senti mon cœur se détacher de ma poitrine dans un sursaut aussi douloureux ! De ma compagne de prison, qui m'offrait tous les matins une élégie, il ne m'est resté que les plumes de sa queue qui émergeaient de la cachette où les griffes d'un chat l'avaient déchiquetée.

Que le lecteur ait la bonté de ne pas sourire de ces vécues auxquelles je donne l'ampleur d'une douleur respectable. Est-il une douleur qui ne le soit pas ? L'amour pour un oiseau semblera à d'aucuns une mesquinerie de mon âme, et l'on jugera que cela ne vaut pas la peine qu'on en fasse si grand cas. Ce sera la marque d'un esprit parfait ou d'un vrai tempérament

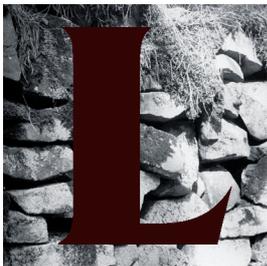
d'avoir un cœur détaché des affections futiles pour se porter sur des objets qui en valent la peine. Voire, mais je souffre d'une grave infirmité : je m'attache aux oiseaux et aux chiens, à tous les animaux, aux bêtes sauvages, pourvu qu'elles soient dénuées de raison. J'établis cette distinction en me fondant sur des traits qui n'ont rien à voir avec ceux que retient l'histoire naturelle. La caractéristique particulière d'avoir quatre pattes ou quatre mains avec deux pieds ou deux mains en l'air est à l'origine d'une distinction dont ma zoologie répugne à faire état, et je n'en tiens aucun compte ; ce n'est pas le critère selon lequel je choisis mes amis.

L'un de ces amis que j'avais choisis était le chien qui se trouve à mes pieds. Il entrait chaque matin dans mon cachot, quand les portes s'ouvraient, et sortait de lui-même quand retentissait la sonnerie. Il n'a jamais voulu y passer la nuit. L'instinct de ses poumons l'engageait à respirer de l'air pur, et à revenir le lendemain, quand l'air circulait dans les couloirs infects de la prison.

Je vous ai fait à présent la fastidieuse description de mon logis dans cette prison. Vous pourriez croire, cher lecteur, que je vous reproduisais ici les carnets rédigés sous la pression lamentable des voûtes, les griffes de la mort enfoncées dans ma poitrine. Pas du tout, Monsieur ; j'ai vu la mort de près là-bas, et je me suis souvent assis sur mon lit pour lui faire bon visage et l'accueillir comme il faut. Elle me paraissait là-bas aussi charmante qu'elle me paraîtra si elle vient me voir sur des matelas de plumes, sous des baldaquins d'or et de satin, entourée d'une foule de flatteurs et d'esclaves abjects qui assisteraient à mon agonie. Les angoisses que je n'y ai pas senties, je ne suis pas d'humeur à me les représenter, ici, de dehors. Si de mauvaises heures ont brisé mon courage et m'ont égaré au point de faire appel au soutien de présumés amis, je remercie la Divine Providence pour ces heures précisément, où elle m'a montré le monde sans masque. Je dois même les juger les plus profitables de ma vie ; et sans en souhaiter de telles à mes ennemis, je dis que tout homme pris dans la trame d'un long commerce avec ses semblables devrait en faire l'expérience, s'il n'a pas de l'hypocrisie de reste pour les tromper tous, ou de l'or à foison pour dissimuler son impudence.

Je ne parlerai pas beaucoup plus de moi, et je ne ferai aucune allusion à mes ennemis, dont la stupide férocité ne m'a alors inspiré aucune crainte. Il y a une chose plus avilissante que le mépris ; c'est l'oubli. Avant de les oublier, j'ai été effaré de leur ignominie, cela m'a suffi, et, tant que j'y suis, j'espère que les mouches me vengent quand la pourriture exprimera le pus de leur couenne.

III



A CHAMBRE d'Antônio José Coutinho se trouvait en face de la mienne.

C'était la plus belle et la plus majestueuse tête de vieillard que mes yeux eussent vue jusque là.

Des cheveux disséminés bordaient son crâne, et son front ressortait, en leur absence, vaste et poli. Sa barbe serpentait sur sa poitrine en spirales neigeuses, et il la soignait avec autant d'application que s'il devait faire tous les matins une visite protocolaire. C'était moi, le

détenu qu'il visitait.

Celle qui avait servi de médiateur entre nous, c'était *Minerve*.

– La déesse de la science ?! s'écrie le lecteur. Allons-nous avoir droit à un tableau mythologique, à moins que la divinité de la sagesse païenne se soit par hasard trouvée détenue à la Relação de Porto pour vagabondage, à cette époque où elle n'a rien à faire, ni personne qui la connaisse et la recommande au gouvernement ?

– Pas du tout, Messieurs, ce n'était pas la déesse de la science, c'était une chienne nommée *Minerve*, un nom que les chiens se transmettent jusqu'à nos jours.

Je vais consacrer les trois pages suivantes à cette petite chienne. Avec cet avertissement, je donne à mes collègues romanciers un bon exemple. Tout écrivain sincère doit prévenir son lecteurs des corvées auxquelles il s'expose. Ceux qui sont fâchés avec les épisodes canins, je leur dis de sauter carrément ces trois pages.

Quand António José Coutinho fut, en 1855, incarcéré, et mis au secret à la Relação, la petite chienne, qui avait alors un an, le suivit, et se coucha en gémissant, à la porte de la cellule où on le tenait au *secret*. Elle y passa le premier jour et la première nuit, mais, comme le détenu devait rester là pour un temps indéterminé, le gardien, à sa demande, amena la chienne chez une famille qui lui donnait à manger.

Au bout de dix-sept jours et de dix-sept nuits de détention sans pouvoir communiquer avec qui que ce soit, Coutinho quitta son antre pour une cellule collective et demanda l'autorisation de garder la chienne avec lui. Le geôlier était humain, et il permit à *Minerve* de rendre visite à son maître. Elle était de la race admirable des chiens d'eau, comme on dit. Elle avait été dressée à passer par l'épicerie et la boucherie où on lui confiait de la nourriture destinée à son maître. Coutinho prenait soin de son amie, comme un homme qui n'avait personne qui l'aimât tant. Il lui cédait la partie la plus moelleuse de son modeste matelas, la moitié de son dîner, réchauffait la nuit du bouillon pour elle, la savonnait et la lavait tous les trois jours à l'eau tiède, et lui démêlait sa toison.

Il y avait bien des heures, comme on peut le voir, où Coutinho ouvrait son âme, ne pouvait retenir ses gémissements, où les larmes lui venaient aux yeux. *Minerve* ne le quittait pas des yeux dans ces crises d'angoisse, se dressait jusqu'à poser ses pattes sur sa poitrine, recevait ses caresses en jappant doucement, et léchait ses larmes.

– Bien des nuits, m'a dit José Coutinho, je me suis couché sur mon lit, épouvanté à l'idée de mourir. La petite chienne se réveillait au moindre de mes mouvements; elle se rapprochait de moi, et moi, en l'embrassant, je me sentais soulagé, je sentais une compagnie qui pleurerait à cause de moi, et il arrivait que je m'endormisse en la caressant.

Alors que la chienne montait, un matin, avec les provisions de son maître dans une corbeille, et que la moitié de son corps était engagée entre les grilles, le concierge, qui détestait les chiens, la frappa sur la tête avec sa lourde clé. Bien qu'étourdie par le coup, la pauvre, tout en se tordant sur le sol, ne lâcha pas la corbeille, et resta là jusqu'à ce que son maître vînt la chercher.

Coutinho descendit à la grille, prit la chienne encore secouée de convulsions dans ses bras, et dit juste, les yeux embués de larmes :

- C'est vraiment cruel, Monsieur le concierge!... Quel mal pouvait vous faire cet animal inoffensif ?!

– Ce sont les ordres, répondit le fonctionnaire. Cette maison est faite pour les chrétiens, pas pour les chiens.

Le prisonnier couvrit *Minerve* et lava plusieurs fois sa blessure. Le troisième jour, des taches grises apparurent sur ses yeux ; et, au bout de trois semaines, elle était complètement aveugle.

– Il restait, me dit Coutinho, assez de place pour une telle disgrâce dans le vaste champ des malheurs que m'avait réservés le destin. Il me manquait la lumière des yeux de mon amie, les seuls qui me voyaient pleurer. Je la serrais parfois contre ma poitrine avec une telle angoisse que je ne puis vous en donner une idée, et je ne vous en parlerais même pas, si je ne vous croyais pas capable de trouver des excuses à mon cœur, à cause de la grande amitié que vous manifestez pour les chiens. Je sentais redoubler, maintenant qu'elle était aveugle, mon affection pour elle, et la sienne pour moi. Quand je la voyais me flairer de loin, je courais aussitôt la caresser, de peur qu'elle ne se blessât en tombant. On faisait des travaux à ce moment-là pour réparer les planchers de ces couloirs ; et moi, craignant de la voir tomber dans l'un des trous, je la portais dans mes bras et je demandais à l'un des serviteurs des détenus de l'emporter deux fois par jour dehors. Elle était aveugle ; mais elle me voyait pleurer avec les yeux de l'amour, ou devinait mes larmes à cause de ma respiration altérée par les sanglots.

Et c'est ainsi qu'elle s'approchait de moi, montait sur mes genoux, et cherchait mon visage en écartant en vain ses paupières. Était-elle capable de penser, et pensait-elle parfois, que sa vie ténébreuse, depuis quatre ans était un rêve ? Espérait-elle encore me voir un jour ?...

"Quand s'épuisèrent les maigres ressources dont je disposais en entrant au cachot, je ne trouvai plus personne pour porter la petite chienne dehors ; et je me trouvais dans un tel dénuement que, rien qu'en me voyant nourrir une chienne inutile, on me traitait de fou, et l'on me conseillait de la faire noyer.

"Je me vis dans la triste obligation de demander à une famille compatissante de Cima-do-Muro de la prendre chez elle. Ils acceptèrent, et je lui fis mes adieux en cachette, que l'on ne me vît pas lui donner des baisers, et lui dire ce que je croyais être les dernières paroles que je lui adressais. Comme j'ai souffert les deux premières nuits où je n'ai pas senti son poids sur la couverture de mon lit !

"Le troisième jour, *Minerve*, qui n'avait presque pas touché à sa nourriture, quitta la maison de Cima-do-Muro, et parvint toute seule jusqu'à mon cachot. Quand je l'ai vue entrer dans ma cellule, j'ai cru qu'un membre de cette famille était venue me l'apporter pour apaiser mes regrets. Je n'ai vu personne ; j'avais quand même du mal à croire qu'elle était venue toute seule. Quelques heures après, un domestique de bonnes gens est entré pour me demander si la chienne était là ; et j'ai alors appris que quelques personnes l'avaient vue passer rue das Flores, et, s'apercevant de sa cécité, avaient demandé à d'autres passants de ne pas se mettre sur son chemin.

"Je l'ai envoyée une deuxième et une troisième fois à Cima-do-Muro, mais elle n'y mangeait rien, et ne se faisait pas aux caresses de cette famille. Pour finir, touchés par une telle preuve d'amour, mes compagnons et ce geôlier exemplaire m'ont dit de la garder, qu'elle n'ait pas affaire à un ingrat."

Ici se termine le récit de Coutinho, entrecoupé de silences où ne parlaient que ses larmes.

Il devait y avoir une vingtaine de prisonniers dans les cellules communes. mais la seule où venait la chienne était la mienne lorsque son maître, craignant de m'importuner, ne s'en approchait pas. C'est par son intermédiaire que je me suis ménagé la sympathie de mon voisin, dont je vais ébaucher les principaux épisodes qui marquent sa vie.

Les parents de António José Coutinho étaient de la province de Trás-os-Montes, d'un village appelé Pontido, au-delà de la Serra do Mezio, appuyé au château de Aguiar où avait, d'après la tradition, vécu Duarte de Almeida, le fort pugnace porte-drapeau, qui a tenu celui-ci entre les dents quand on lui a tranché les poignets, à la fameuse bataille du Toro, au temps d'Afonso V. Que le lecteur veuille bien me pardonner ces impertinentes précisions; ces parenthèses viennent du fait que j'ai perdu quelques années de ma jeunesse dans ce coin, et qu'il m'arrive de me rappeler une idée qui m'est venue au pied d'un arbre ou d'une falaise, que je vois encore.

Il avait fallu aux parents, pour unir leurs destins, fuir la haine réciproque de leurs familles. Ils se retrouvèrent à Lisbonne, où le fugitif avait des parents pauvres et vertueux. Grâce à l'intercession de ces parents, ils célébrèrent leur mariage à Lisbonne, où ils se fixèrent, désespérant l'un et l'autre d'obtenir de leur famille de quoi assurer leur subsistance.

J'ai oublié quelle fut l'existence du chef de famille à Lisbonne. Je sais qu'il était apprécié de nobles personnes, particulièrement des *morgados* des Olivais, les aïeux d'autres qui figurent dans mon roman intitulé *Le Roman d'un homme riche*, dont la trame et les détails m'ont été fournis par mon compagnon de cellule.

António José Coutinho était né en 1796. Il entama ses études ; il était destiné à entrer dans l'ordre des oratoriens, suivant la volonté de sa mère et contre celle de son père. Ces deux bons époux tombèrent d'accord pour décider que le gamin choisirait sa voie quand il aurait atteint douze ans. Quand il parvint à l'âge qu'on s'était fixé, on lui demanda son avis, et le garçon répondit qu'il voulait prendre un métier, et choisit celui d'orfèvre, pour lequel il se sentait une vocation.

Au bout d'un peu plus d'un an d'apprentissage dans son art de prédilection, António tomba malade à force de s'appliquer et de s'efforcer de pousser son génie à un tel point qu'il pouvait

mal s'exprimer dans le champ limité de son travail. Les médecins et ses parents le dissuadèrent de continuer à exercer ce métier ; mais lui, dès qu'il se retrouvait seul, avec les rares outils que lui donnaient ses parents, il continua à se perfectionner, et se jugea un beau jour à même de s'installer. L'artiste gagnait plus qu'il ne fallait pour faire face à ses dépenses, et jouissait pour cette raison précise d'une réelle indépendance, à laquelle ses parents ne mettaient aucun obstacle, et qui lui valait l'admiration et l'estime de leurs relations.

Je ne me rappelle pas celui des conjurés dans la conspiration de général Gomes Freira dont José Coutinho était l'ami intime. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on entreposait des armes dans sa chambre, et qu'un certain nombre de militaires en étaient partis pour soulever les casernes, avant d'être rapidement arrêtés. L'on ouvrit une enquête et José Coutinho fut mis en cause, arrêté, jugé. À l'heure où le général Freire était pendu à São Julião, Coutinho, à vingt-et-un ans attendait qu'on l'envoyât à l'aube à l'oratoire se mettre en règle avec Dieu.

Il fut sauvé par les amis influents de son père qui, plongé dans la terreur à l'idée de voir son fils finir au gibet, ne survécut guère à la nouvelle du pardon.

La délivrance du supposé conjuré avait entraîné, en plus des efforts de ces amis, énormément de frais. Le patrimoine des deux époux, quoi que l'on ne pût dans ce cas parler de richesse, fut alors englouti dans la gueule de nos fidèles alliés, et, avec lui, les économies de vingt ans de travail.

Sa mère, *la sainte qui m'a perdu*, comme il disait chaque fois qu'il me parlait d'elle, resta à la charge de José Coutinho.

– La sainte qui vous a perdu ? fis-je la première fois qu'il énonça devant moi des idées aussi contradictoires. Une mère, sainte de surcroît peut-elle provoquer la perte de son fils ?!

– Elle m'a perdu en voulant me sauver...

Et il expliqua ainsi cet apparent paradoxe.

– L'orfèvrerie ne rapportait guère. L'on sent de l'inclination et du goût pour les objets de luxe quand règne la paix et le bien-être dans les nations. À partir de 1810, le Portugal connut une permanente ébullition. La seule chose immuable, c'était l'épouvante de faux amis, qui changeaient continuellement de masque, et trépignaient au chevet de la patrie moribonde.

Ne croyez pas que je souffle à Coutinho de telles formules ; ce langage, presque toujours métaphorique, était le sien. Il se repassait et posait ses idées, comme s'il se représentait les images avant de les traduire en mots. Les digressions et les prologues à des sujets fort simples prenaient une telle place qu'il fallait avoir pour lui beaucoup d'estime et être doué d'une rare patience pour ne pas sortir assommé de ces entretiens. Il ne cessait de s'interrompre, et me disait : "Quand il m'arrivera de perdre le fil de mon discours, ayez la bonté de me rappeler à l'ordre. Cela fait cinq ans que je ne trouve aucun interlocuteur, j'ai perdu l'habitude de parler, et j'ai pris celle de penser. Il s'ensuit que je parle maintenant comme je pense."

Voici la suite de ses révélations :

– Je disposai de ressources de plus en plus limitées, et je songeai à me consacrer à un autre genre de travail, en cachette de ma mère. Je me lançai dans la fabrication de tabac à priser, avec une certaine réussite. Je louai une maison hors les murs et je m'associai à un homme fortuné ; je serais parvenu à m'enrichir en dix ans, s'il n'y avait eu les scrupules de ma mère. Elle savait que j'avais quitté l'orfèvrerie, et insistait pour connaître la mystérieuse origine de mes ressources. J'ai reculé autant que j'ai pu le moment de lui répondre, jusqu'au jour où, voyant qu'elle me soupçonnait de crimes dégradants à ses yeux, et refusait l'aisance que je lui assurais, je lui découvris mon secret.

"Elle fut frappée de stupeur en m'écoutant, et terrorisée au point qu'elle tomba malade en s'écriant que je finirais inmanquablement dans un cachot ou au gibet.

"Il me fallut réitérer la promesse d'abandonner la fabrication de tabac pour arracher ma mère à la mort. Comme elle avait du mal à se convaincre de mes bonnes résolutions, elle m'obligea à prêter, sur l'âme de mon père, le serment le plus solennel, que je ne devrais pas rompre dans la plus extrême pénurie.

"Mon associé tenta de vaincre ma puérole répugnance à rompre ce serment dès que ma mère entrerait en convalescence. C'était impossible. Il parvint juste à me convaincre d'accepter la moitié du prix des outils, et de former un artisan pour prendre ma suite.

"Pour m'épargner les tentations, ma mère exigea que nous partions de Lisbonne et que nous allions en province rendre visite à des parents. Nous nous rendîmes à son village natal, chez son oncle prêtre, son frère, qui nous reçut comme on reçoit des parents pauvres.

"Nous y vécûmes quelques mois d'une vie faite d'humiliations qui me faisaient souvent jeter sur ma mère des regards accusateurs. La sainte femme lisait dans mon cœur et me disait : 'Plutôt cela, plutôt cette souffrance, mon fils. Je veux bien être humiliée, méprisée et réduite à demander l'aumône ; mais je ne veux pas d'une aisance où je sentirais la morsure de ma conscience et l'angoisse de te voir perdu pour moi et pour toi.'

"Je demandai à ma mère l'autorisation de chercher quelque moyen d'existence qui me procurerait une honorable indépendance. Je lui racontai qu'il y avait à Vila Real un clerc qui avait besoin d'un copiste, et proposait huit vinténs par jour, un toit et un lit. Je lui demandai de m'accompagner : je lui confierais mon argent, et garderais pour moi les revenus supplémentaires de mon travail : 'Vas-y toi, mon fils, répondit-elle, utilise au mieux de ce que tu pourras gagner. J'ai assez de force pour souffrir, et je souffrirai, puisqu'il le faut, le reste de ma vie, pour gagner le bonheur de mourir dans la maison où je suis née.'

"Je partis me mettre à la disposition du clerc... Il ne faut pas que j'oublie de vous raconter une singulière aventure qui m'est arrivée en chemin. Entre Vila Real et le village de mes parents, il y a un hameau du nom de Gravelas. J'y avais une tante mariée, une sœur de ma mère. Mes cousines, ses filles, me disaient que la pauvre femme était possédée du démon, qu'elle était parfois sujette à des crises de folie que ne pouvait contenir aucune force humaine. Je voulus la voir au cours de l'une d'elles, et je la vis en effet se débattre entre les bras musculeux de ses enfants et des domestiques, et les renverser, pâles de terreur, sur le sol. J'écoutai les exorcismes d'un franciscain qui passait en l'occurrence la nuit au village. Un vrai démon : il n'a même pas respecté un moine ! Si on n'était pas venu à son secours, le moine aurait pu dire sincèrement que le démon avait respecté son esprit, mais mis son visage en charpie. Quand son entourage fut à bout de forces, je m'approchai de l'énergumène, fixai mes yeux sur le siens d'un air sévère, et lui dis : 'Qu'est-ce que ces transports ? Tenez-vous tranquille, ma tante, nous vous ligoterons sinon les pieds et les mains.' La possédée me jeta un regard flamboyant comme des escarboucles exposées en pleine lumière, et s'exclama, après un éclat de rire à vous donner des frissons dans le dos : 'Je suis bien vengée de toi ! Tu vas mourir dans un cachot, comme cette femme va mourir entre mes griffes.' C'était, de toute évidence, l'esprit qui parlait. Elle rit encore, se débattit moins furieusement dans les bras de ses filles, et finit par se calmer, exténuée. Elle me regarda doucement, me demanda de m'approcher, me prit la main, et fondit en larmes. Je lui demandai pourquoi elle me regardait en pleurant. Elle me répondit : 'Mon pauvre António, tu connaîtras une bien triste fin !...'

– J'ai voulu vous raconter cela en d'autres occasions, poursuivit le prisonnier, mais j'ai eu peur de vous donner une mauvaise idée de moi. Ce n'était pas l'orgueil de l'intelligence, qui n'est pas mon fait ; c'était l'amour-propre que me donnent mes cheveux blancs. Mais, puisque je me suis montré aussi franc, je vous demande de l'être autant avec moi. Que pensez-vous, Monsieur de cette scène ? "

Je réfléchis quelques secondes avant de lui répondre :

– Mon intelligence ne s'élève pas bien haut, Monsieur Coutinho. J'ignore s'il existe de méchants esprits. L'Évangile dit qu'il en existe, et l'Évangile rapporte des faits si exacts qu'il serait inepte de supposer qu'il ment ailleurs. S'il a existé des esprits méchants, et s'il en est des légions, comme ceux qui se sont introduits dans des porcs, et dans les centaines de possédés que mentionne le Nouveau Testament, il n'y a aucune raison de supposer que cette race maudite soit éteinte. Si elle existe, comme le suggère un tel faisceau de présomptions, il faut présumer qu'elle poursuit ses activités à l'encontre du genre humain, conformément à sa maléfique condition et au rôle que lui a confié la Providence. Je n'ai aucun mal à croire que l'un de ces esprits est entré dans le corps de votre tante, assuré que je suis de la véracité de

vosre récit, Monsieur Coutinho. Je ne sais si le démon est prophète, et la Bible ne m'autorise pas à juger qu'il l'est ; mais je ne peux manquer de reconnaître que le démon qui a prophétisé par la bouche de votre tante, a tout l'air d'avoir prédit au moins votre incarcération dans ce cachot. J'aimerais vous délivrer d'une telle inquiétude ; mais je vous dis franchement que ma science ne me propose pas d'arguments contre ce que vos yeux ont vu. Je vous ai avoué que mon intelligence ne s'élève pas bien haut, et je n'ai pas de philosophe sous la main qui me convaincrat de la fausseté des Évangiles, ni de l'inutilité des exorcismes administrés selon les règles fort sage des législateurs de l'Église, et transcrits dans les rituels sanctionnés par les Pontifes. Cela ne signifie pas que je croie à la possession de votre tante ; mais que je désire vous convaincre de ma sincérité quand je vous dis que je ne sais rien.

.....

L'on a délibérément interrompu ce chapitre pour laisser au lecteur le loisir de réfléchir à cette question, d'envisager plusieurs conclusions avant de s'arrêter à la plus rationnelle, qui sera peut-être celle-ci : "Le franciscain qui exorcisait le démon était aussi sot que le neveu de la possédée qui prête au démon l'honorable qualité de prophète, que toi, le romancier qui as l'audace de nous parler de ces superstitions, sans chercher à nous convaincre que tu es le moins idiot des trois."

Je courbe humblement la tête, et je continue de croire qu'il y a des démons pour tout et pour tous ; le mien, c'est indubitablement un démon qui fait perdre l'esprit et m'a fait oublier mon *Voltaire* — qui nous invite à rire de tout— au moment où le détenu m'a raconté l'étrange aventure qui lui est arrivée, sur le chemin de Pontide à la maison du clerc de Vila Real.

— Je suis entré au service du clerc, poursuivit António José Coutinho, et j'ai travaillé cinq ans là-bas, d'abord comme commis, puis comme responsable du greffe. Jamais les discours ne me sont sortis de l'esprit, que m'avait tenus mon ami, mort lors de la conspiration manquée du général Freire. Quand il m'arrivait de parler de la politique des États, je ne faisais pas mystère de mes opinions, et je me déclarais clairement partisan du système représentatif, et la suppression de certains privilèges désastreux pour la plus grande partie du genre humain. Une telle franchise finissait par m'être fatale, et plus encore la joie avec laquelle j'avais salué la constitution que nous a donnée Dom Pedro IV, et l'échec des tentatives de Silveira, l'esclave abject des caprices de Dona Carlota Joaquina.

"Quand éclata la révolution de 1828, je pensai que l'arbre de la liberté était sorti de terre et avait pris racine dans le cœur des portugais. Je poussai l'imprudencé jusqu'à engager des gens à Vila Real pour soulever cette province. L'arbre de la liberté avait encore besoin qu'on l'arrosât de sang en abondance, et les royalistes de la région songèrent à me faire aussitôt payer mon tribut... Ah, si Dieu m'avait permis de mourir à ce moment-là !..."

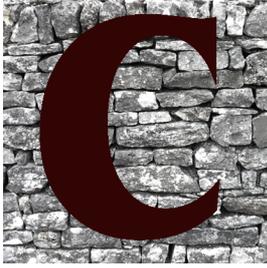
Le détenu resta pensif, puis continua d'une voix tremblante, chargée de larmes.

— Quelle mort digne d'un homme... mourir pour d'autres hommes !... Dieu lui-même a choisi celui qu'il avait envoyé !... Combien d'ignominies se serait épargnées ma vieillesse ! Cette lente agonie, Monsieur... une goutte de sang qui suinte de mon cœur pour chaque cheveu qui blanchit sous ces voûtes...

Coutinho sanglotait. Il se leva et murmura :

— Restons-en là, aujourd'hui. Je n'en peux plus, et vous en aurez peut-être bientôt assez... Le reste, qui n'est pas long, je le garde pour demain.

IV



OUTINHO continua ainsi :

– Prévenu que je risquais fort de perdre ma liberté, je gagnai furtivement Porto, et j'y vécus ignoré ; ou c'est ma méfiance qui m'a poussé à me cacher dans une infecte mesure, au ras de la rue, derrière la cathédrale. J'avais beau rogner de plus en plus sur la nourriture, il a juste fallu trois mois pour que je connusse la faim. Mes craintes se dissipèrent, et je sortis à la lumière du jour pour chercher du travail. J'allai d'étude en étude de notaire demander des actes à copier ; comme on me demandait des attestations que je ne pouvais fournir, mes efforts de ce côté-là restèrent vains. Je me souvins tout à coup que j'avais été orfèvre, et je me présentai à l'un d'entre eux, rue das Flores, qui m'engagea et, voyant mon travail, me rétribua généreusement.

"Je restai chez lui un an, sans enthousiasme, mais je m'y étais résigné. Ma vocation s'était modifiée, avec l'âge. L'art était ma seule passion, l'unique passion de ma vie, une passion qui devait me perdre, comme toutes celles qui s'emparent d'un homme et lui font perdre l'esprit. Ce n'était donc pas l'art de l'orfèvrerie qui me transportait. Les horizons m'en semblaient rétrécis pour la force du talent qui m'embrasait, et — soyez indulgent pour ce pauvre orgueil — brûlait ma vie d'un feu qu'il ne pouvait convertir en rayons glorieux.

"Je me consacrai clandestinement à la gravure. J'ai consumé deux ans à m'efforcer de porter à la perfection les coins du papier timbré. Dans la dernière expérience, je connus une brillante réussite. Admirable machinerie, que celle de l'homme ! Il semble que la perfection de mon oeuvre, malgré l'absence des outils les plus indispensables, m'inspira je ne sais quelle horreur, quel pressentiment, quelle mystérieuse agitation semblable à celle d'un homme qui a conclu un pacte avec l'enfer, et vendu son âme pour l'éternité en échange d'une gloire, d'une joie temporaires !

"J'éloignai de moi les coins durant quelques jours ; mais, à chaque heure, l'aiguillon de la convoitise, et celui, tout aussi pénétrant peut-être, du génie, me livraient bataille, réservant pour de plus grands obstacles les soucis de la vie d'un orfèvre, dans une obscurité où ne me parvenait pas le moindre éloge pour les pièces que j'avais ciselées.

"Un individu qui fréquentait la boutique de mon patron avait gagné ma confiance. Je lui confiai mon secret sans lui avouer toutefois que je songeais à en faire un usage criminel. Mon confident était bien pourvu et ne demandait qu'à disposer de plus de ressources. Il aiguillonna ma rare sottise en usant de raisonnements captieux, jusqu'à m'intéresser à la fabrication de papier timbré, pour laquelle il m'avança toutes les fournitures, un local, du papier spécial, des outils et me fit connaître un artisan sûr.

"Je travaillais la nuit ; les journées, je les passais avec mon chalumeau, afin que mon absence ne suscitât point de soupçons.

"La première année, nous nous partageâmes cinq *contos réis*. Cela dépassait mes espoirs, mais je fus trahi par ma santé, toujours faible, écrasée par mon travail et les nombreuses nuits blanches auprès de ses plaques.

"Je quittai mon patron, sous couleur de m'établir grâce aux prêts de quelques amis.

"La deuxième année, les profits engrangés dans la fabrication de papier monnaie devinrent plus importants, et même ceux de l'orfèvrerie bénéficièrent des faveurs d'une fortune capricieuse qui présente parfois le caractère des vautours, lesquels aiment à enlever leur proie à des hauteurs d'où ils la laissent tomber sur des rochers pour les enlever à nouveau jusqu'à les mettre en morceaux qu'ils n'ont aucun mal à dévorer.

"À ce moment-là, ma mère m'écrivit pour m'annoncer la mort de son frère prêtre et l'intimation qu'elle avait reçue de ses neveux de quitter la maison que la charité contrainte de son frère lui avait proposée. Elle me demandait si Dieu avait suffisamment veillé sur moi

pour qu'elle pût partager mon pain sans crainte. Je répondis que je partirais dès la semaine suivante pour la ramener avec moi, et je lui jurai que mon pain était honnêtement gagné.

"Je lui mentais, mais j'atténuais ce mensonge aux yeux de ma conscience en me disant que le pain de l'orfèvre était honnêtement gagné, et que je ne partagerais pas avec ma mère celui du faussaire.

"Cette bienheureuse mère rajeunit quand elle vit la modestie de mon établissement, mon assiduité, et les gains assez importants pour subvenir décemment aux besoins d'une petite famille.

"Quinze jours passèrent ; ma mère remarqua que je passais des nuits entières dehors, et que je rentrais au petit jour. Elle en tira des conclusions qui m'auraient pu exposer à des critiques ; mais il n'y avait pas là de quoi soupçonner un crime. Elle attribua ce fait aux égarements de mon âge, et se contenta de me dire que je prenais un chemin qui n'était pas celui de mon père dans sa jeunesse. Et elle ajouta : "Cherche une bonne épouse, mon fils, et ne gaspille pas ta jeunesse dans ces dangereuses passions, qui se cachent de la lumière du jour." J'ai accueilli ce reproche en prenant l'air d'un homme qui le méritait.

"Ma mère s'aperçut ensuite que je recevais souvent un individu qui s'enfermait avec moi dans une pièce à part. La curiosité naturelle de son cœur anxieux et méfiant la poussa à nous guetter à un moment où mon associé, blême de peur, me disait que les autorités policières se doutaient de l'existence d'une fabrique de papier timbré à Porto ; elles avaient reçu l'ordre de relever tous les indices. Je fus atterré d'apprendre une nouvelle que je ne craignais pas jusque là. Nous décidâmes aussitôt de transférer la machine en dehors de la ville, où mon associé possédait un domaine qui, depuis toujours, servait d'étape pour des marchandises de contrebande débarquées sur la côte.

"À la fin de notre entretien, je demandai fortuitement ce que faisait ma mère et la domestique me répondit qu'elle s'était enfermée dans sa chambre.

"Ce désir de s'isoler me parut extraordinaire, et j'allai l'appeler à sa porte. Comme elle ne me répondait pas, je fis sauter la serrure et la trouvai prostrée devant son oratoire, sans connaissance. Je la pris dans mes bras, et j'attendis qu'elle reprît connaissance, ce qu'elle fit peu à peu.

"Il s'ensuivit un dialogue lourd d'angoisses, entrecoupé de cris. Ma mère avait tout entendu, et compris ce qu'elle n'avait pas entendu. Elle se jeta à mes pieds, et me supplia de renoncer à utiliser ma criminelle habileté, qui m'entraînerait à l'abîme. Je la relevai, en la priant de quitter cette posture, c'était moi, en l'occurrence l'homme humilié et le criminel repent. Le jour même, j'allai trouver mon associé, et lui racontai cette scène douloureuse. L'homme, encore mal remis de sa peur, ne vit pas mes larmes et ne comprit pas ce que je ressentais. Il trouvait que nous étions vraiment en danger ; mais, à chaque instant, il se rappelait l'importance des profits qu'il en tirait : 'Je vois que tout s'arrange au mieux, me disait ce richard, pour que nous gagnions cette année huit *contos réis* ! Mon correspondant de Lisbonne nous expédie deux cents rames pour quinze mille *réis*. Rendez-vous compte : trois *contos* assurés sans compter les commissions dans les provinces et ce que nous écoulons à Porto.' Eh bien, répondis-je, reprenez la fabrication ; vous trouverez bien quelqu'un pour me remplacer, et permettez-moi de mettre fin à cette association qui conduit ma mère à une mort certaine. 'Mais racontez-lui des histoires !' rétorqua-t-il. Je ne le puis ni le dois. Je lui rendrai compte de chaque minute de ma vie à partir de maintenant, pour qu'elle n'ait jamais honte de s'être jetée aux pieds de son mauvais fils.

"Je tins ma promesse et je sauvai, pour la seconde fois, ma mère.

"Mon associé déplaça la machine et continua de s'en servir en dépit de la surveillance de la police. Il en tira profit durant quelques années, et toujours avec la même réussite ; jusqu'à ce que les maladies qui accablaient sa vieillesse lui fissent pressentir sa mort prochaine ; il enterra les coins, démonta la machine et en revendit les pièces au poids. Ça ne fait même pas huit ans qu'il est mort ; et, puisque son nom reste honoré dans la mémoire de bien des gens, mes lèvres ne prononceront jamais un mot qui puisse nuire à sa réputation. L'artisan qui travaillait pour nous était riche quand il prit sa retraite, et je ne saurais dire s'il a été anobli

parce que je ne lis plus les gazettes depuis cinq ans. Ce que je puis vous affirmer c'est qu'il ne se trouve pas en prison.

"Je restai, cependant, un orfèvre, avec quelques *contos réis* en pièces, assez pour acheter une ferme où ma mère et moi-même jouirions durant quelques années d'une paisible et agréable médiocrité. Je la consultai. Elle m'ouvrit les bras dans un élan de joie, mais les retira aussitôt en me demandant comment je m'étais procuré assez d'argent pour acheter une ferme. Je ne pus lui mentir ; je trouvai plus digne de combattre ses scrupules excessifs, en essayant de la pousser à adopter des conceptions moins pieuses sur ce qu'elle appelait un crime. Je lui expliquai, avec de solides arguments, ce qui était crime au regard d'une loi qui protège les monopoles de ce qu'on appelle le ministère des Finances. Je voulus la convaincre que ne pesait d'aucun poids sur la balance divine la faute d'un homme qui porte atteinte aux intérêts du fisc, ou, comme on dit à présent par dérision, du Trésor Public. Je lui démontrai que la demi-douzaine de contos réis que j'avais prélevés aux dépens de l'État était comme une goutte d'eau jetée dans un réservoir.

"Mais c'est un crime !" s'écria-t-elle, en m'interrompant, épouvantée, et elle ne voulut pas en démordre, mon raisonnement boiteux et quelque peu sophistique se brisa contre cette phrase, ainsi que mon explication fort cavalière du cinquième Livre des Ordonnances.

"Je n'achetai pas la ferme, et je ne remis pas l'argent à des oeuvres de charité comme le souhaitait ma sainte mère. Je me consacrai tout entier à mon travail dans mon officine ; et je résistai à la violence des impulsions qui ne cessaient de m'entraîner... ici, mon ami !

"Ma mère est morte il y a quatorze ans, à l'âge de soixante-huit ans. Elle devait être fort solide, cette constitution qui a résisté à tant de chocs ! La veille de son décès, elle m'adressa ses dernières paroles, que je vois écrites en lettres de feu dans les ténèbres de mon cachot. Les voici : 'Je mourrais heureuse, si Dieu t'emportait devant moi. Tu restes en ce monde où tu connaîtras maintes douleurs et maintes angoisses qui te conduiront à la mort. Quelles qu'elles soient, endure-les patiemment, mon fils, et souviens-toi de ta mère qui à cette heure demande à Dieu de te sauver, et de défalquer de tes fautes les tourments que les hommes t'infligeront.' "

Coutinho s'efforça d'étouffer ses larmes. Je compris à quel point un tel effort lui coûtait. Je l'embrassai avec les transports d'une naturelle commisération, et j'empêchai le malheureux vieillard de fondre encore en larmes. Après les sanglots, il montra une étrange quiétude, avant de me faire un étrange sourire qui lui illuminait le visage. Le détenu détacha de ses oreilles ses lunettes embuées de larmes, les essuya, et les réajusta lentement, rapprocha de son sein racorni les revers de sa veste en peau, et continua :

– Je me retrouvai seul. Je voulus acheter la ferme et fuir la société. C'était un soulagement, dans ma solitude, d'y penser. Pourquoi ne l'ai-je pas fait, mon Dieu ? Je ne sais pas. La Providence ne l'a pas voulu. Il fallait que je vienne ici réaliser la prophétie de ma mère, et l'appeler du Ciel pour témoigner des sourdes angoisses de ma vieillesse.

"Accueillez avec indulgence une puérile révélation. J'avais quarante-cinq ans quand j'aimai pour la première fois. Quel malheureux amour !... C'était une femme que j'avais connue au temps de son abondance, elle ne se préoccupait pas alors des dissipations de son mari. Elle était encore belle, et déjà pauvre quand je l'aimai. Cet amour fut d'abord un élan de charité désintéressée, immaculée comme elle était descendue du Ciel sur Terre. Avant d'y placer mon cœur, j'envoyai à cette famille de quoi rétablir son abondance, je veillai sur l'éducation de ses enfants, j'encourageai leurs mauvais instincts, je les gâtai, quand leurs parents voulaient réprimer chez ces garçons les conséquences de l'exécrable éducation qu'ils leur avaient donnée dans leur enfance.

"Le crime s'accomplit plus tard ; la charité perdit toute la saveur qu'elle avait dans ma conscience. Mais le pilote, par calme plat, embrasé par la soif, arrive à prendre goût à l'âcreté de l'eau de mer, et vit en se consumant ainsi, éteignant un incendie en en allumant d'autres. Ce sont les effets d'un vice répété. Les plaies ouvertes ne dégoûtent plus l'homme habitué à les considérer en lui. Aujourd'hui le crime, demain le remords ; puis l'adhésion au remords, inspiré par l'exemple de criminels aussi coupables, puis l'indifférence ; et parfois, pour finir,

une fierté intérieure, que l'on appellera le mépris à l'égard de tout ce qui permet à un homme de garder l'estime de soi-même.

"Quand ma mère rendit son dernier souffle, le bon ange me quitta, qui m'enseignait la charité sans usure, l'abnégation qui ne cherche pas, sur les traces de nos pas respectables, quelqu'un qui nous admire.

"Ma chute survint après l'ascension de ma sainte mère. Je ne sais quel plaisir je ressens à me souvenir de ce qui ne relève, semble-t-il, ni du crime, ni de la vertu !

"Quatre ans après la mort de cette sainte, je n'avais plus de magasin. Je n'effectuais plus dans mon atelier que des travaux de gravure, des travaux insignifiants à première vue, mais si parfaits qu'ils étaient toujours mal payés. Je dépensai l'argent que j'avais pour subvenir aux besoins, à l'aisance et aux prodigalités de la famille que je secourais. Le chef de famille avait tout à fait renoncé à son honneur, pourvu qu'une convention tacite lui assurât, en échange de cette renonciation, des revenus réguliers. Les enfants prirent de l'âge, et leurs vices s'aggravèrent, leur âge se rebiffait devant mes conseils, leurs vices étaient assouvis grâce à mes ressources, car je ne leur refusais rien. Empoisonnée par l'indignité de son mari, la femme fatale avait peu à peu perdu ses droits de mère, et semblait, par sa complaisance, demander l'absolution pour son crime, dans la mesure où l'idée du crime n'était pas tout à fait oblitérée dans son âme.

"Malheureuse femme ! Quelle chute, et dans quel abîme !"

Les yeux du prisonnier se remplirent à nouveau de larmes ; ses angoisses débordaient en sanglots. Je l'observai, en attendant, rongé par l'inquiétude. Je connaissais cette femme, qui venait tous les jours, enveloppée dans une vieille capote, et l'aidait à manger les haricots de son bouillon et le pain noir de la Santa Casa da Misericordia. Je lui représentai qu'il n'avait pas besoin de me raconter le reste de cet épisode de sa vie, qui ne m'était pas étranger.

– Vous avez raison, fit-il ému, je ne le raconterai pas... Je ne le peux pas... Je ne le dois pas... Je crains que mon cœur ne laisse passer une plainte. Il me suffit de la voir si malheureuse, et tous les autres avec elle, tous ceux qui ont vécu à l'ombre de son opprobre !... Son mari est un vagabond qui a oublié ce qu'il a été, qui demande l'aumône en tendant sa main décharnée... Ses fils ne la reconnaissent pas, ils s'efforcent de gagner le pain de leur tardive dignité en travaillant, mais ils ne la reconnaissent pas, et moi non plus... Divine Providence ! Qu'en serait-il de toi, si je ne connaissais pas une telle expiation ?...

Ces derniers mots furent entrecoupés d'inspirations arrachées de sa poitrine exténuée.

Je demandai au détenu de garder pour le lendemain la suite de son récit.

– Il ne me reste pas grand chose à dire, répondit-il, laissez-moi essayer, et mettre encore votre patience à l'épreuve. Quand je me vis menacé par la pauvreté, et chargé de l'entretien d'une famille dispendieuse, j'ouvris ma porte au démon qui me tentait. Je réunis les restes de l'argent du crime, et je l'employai à la préparation d'un autre pour assouvir une plus grande soif de richesses. Je fis mes premiers essais dans la fabrication de fausse monnaie. Je frappai des pièces d'argent, les mis en circulation, et en tirai de maigres profits. Je me lançai dans le papier monnaie, mais je ne disposais pas de machines. Ce qui se faisait là-bas était informe, grossier et juste bon à tromper la confiance d'un commerçant tout à fait dépourvu d'expérience en ce chapitre. J'étais fasciné par le prestige imbécile de l'art, l'orgueil d'être à même d'éviter toute imperfection aux yeux de ma raison. Je connaissais des graveurs incapables, sans un seul rayon de génie, fort laborieux dans leurs oeuvres, et riches. J'ai souvent pris le temps d'examiner leurs réalisations, et je m'écriais : 'Il semble incroyable que les gens se laissent tromper par ces billets !' Quand certains d'entre eux m'ont précédé dans cette demeure, je n'en ai pas été surpris. Je me suis dit qu'ils venaient expier leur maladresse à ce métier, et la témérité de vouloir rivaliser avec des artistes qui refusaient de mentir à leur art pour mentir au monde.

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant Coutinho parler avec une telle virulence de l'incompétence de ses collègues. Il n'y avait aucune imposture dans cette passion pour l'art comme n'importe quel lecteur s'en rendra compte par la suite :

Il continua :

– Je me consacrai au coin des pièces d'or espagnoles et portugaises. J'en exécutai d'impeccables, ils se présentaient admirablement à la fonte, mais les galvaniser parfaitement avec la liaison que j'avais découverte après d'inlassables recherches en chimie appliquée, c'est ce qu'il m'était difficile de faire sans appareils et sans machines. J'en fabriquai de mes propres mains, mais il me fallait des presses d'une exceptionnelle résistance, que les fonderies nationales ne pouvaient me fournir à partir de mes modèles. Une ou plusieurs personnes qui s'étaient associées avec moi se chargèrent de commander ces machines à l'étranger. Je finis par les recevoir, je les essayai et j'en tirai d'excellents échantillons qui tombèrent entre les mains des autorités. Il devait y en avoir cinq cents ou plus, absolument parfaits, on ne peut plus parfaits. L'Hôtel de la Monnaie n'en a jamais produit de tels, et leurs artisans ont du temps de reste et sont largement rémunérés pour leurs recherches ! Je m'abstiendrai d'employer des termes techniques, parce que vous ne les comprendriez pas, cher ami ; mais, si je pouvais, vous donner une idée, pas à pas, ligne à ligne, d'une amélioration à l'autre, du degré de perfection auquel j'étais parvenu dans les onces espagnoles, les pièces portugaises et les livres sterling ! Une gravure irréprochable ! Le crénelage sans une seule incision douteuse ! Le poids... Le poids, Monsieur, le même, absolument identique sur les plateaux de la balance la plus précise !

Là-dessus, Coutinho laissa pendre sa tête vers son sein, porta les mains à son front, écarta les doigts sur son crâne chauve, et les recourba comme s'il voulait, avec ses ongles, arracher cet amour de l'art, qui exaspérait son supplice.

Ce fut alors lui qui se leva d'un bond, en s'exclamant :

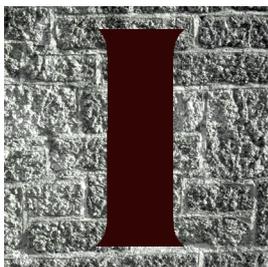
– Je ne peux vraiment pas continuer à présent... Le démon est en moi... Le démon de l'Art ! Infernale magie que celle-là ! Je crois que jusqu'au gibet je le verrais me rendre grâce de l'avoir aimé.

La sonnerie retentit, qui marque l'heure du retour en cellule.

Je vis António José Coutinho entrer dans la sienne, et recevoir distraitement les effusions de *Minerve*, qui essayait d'attirer son attention avec de poignants gémissements. On mit les verrous de l'extérieur, et l'un des employés commis à cet office, en entrant dans ma cellule pour me donner le bonsoir, me dit, avec un rire circonspect :

– Il a dû bien vous assommer, ce farceur de Coutinho. Ce pauvre idiot n'a pas été capable de retomber sur ses pieds !...

V



L N'Y A PAS GRAND CHOSE à ajouter à l'histoire de l'artiste.

Que les esprits épuisés reprennent des forces, voici venir la catastrophe qui représentera la rédemption pour lui, si vous la lui souhaitez, lecteurs compatissants.

Quand Coutinho commençait à tirer des bénéfiques encourageants de sa troisième charge contre le code pénal, on l'avertit des soupçons des autorités administratives, alertées par une dénonciation d'un homme qui l'avait aidé dans ses tentatives.

Il rassembla dans un ballot ses coins, les preuves, les ustensiles qui pouvaient servir d'indice, et demanda à la femme qu'il disait *fatale* d'aller enterrer le paquet. Je ne me souviens plus des raisons de son refus. Les objets compromettants restèrent entre les mains de l'artiste qui les cacha, et furent par hasard découverts dans un grand tiroir sous la forge, sans aucune trace d'effraction. Le faux monnayeur en était à son huitième jour d'isolement quand il apprit que les preuves irrécusables de son crime avaient été mises au jour. Il se considéra perdu, et prit l'engagement devant Dieu, à qui il demanda la mort, de ne plus provoquer la perte de personne. Il fut interrogé avec douceur, on lui promit de le libérer s'il dénonçait ses complices ou les personnes à qui il avait vendu de la fausse monnaie. Le

prisonnier répondait invariablement: "Les autorités sont tenues d'être aussi habiles avec les autres qu'avec moi. Je ne suis pas un délateur." Ces promesses et ces interrogatoires se répétèrent à maintes reprises avant le procès ; le prévenu, à la fin, répondait par un sourire.

L'avant-dernier jour de sa mise au secret, Coutinho essaya de se tuer en mettant le feu à sa paille dans un local exigü, où il serait inévitablement asphyxié. Au dernier moment, il se rappela que la femme fatale était détenue comme lui dans une cellule individuelle. Son bras, qui approchait déjà la flamme de la paille, retomba.

– Si elle ne m'a plus, se dit-il, l'esprit toujours intact, qui va la nourrir ?

Le prisonnier fut transféré dans les cellules collectives ; il avait seize livres sur lui, tout ce qui lui restait. Il estimait les machines saisies à deux *contos réis*, hormis la dernière, qui lui avait coûté à Paris deux mille cinq cents francs, et il n'était pas parvenu à l'avoir, parce qu'elle fut interceptée à la douane.

Les seize livres étaient épuisées avant le jugement. Antônio José Coutinho écrivit à l'un de ses amis qui avait participé à la fabrication des coins, en lui demandant cent mille *réis* pour payer Custódio José Vieira qui devait assurer sa défense. L'ami ne lui répondit pas, et partit en voyage en Espagne. Vieira défendit gratuitement le prévenu, mais la miraculeuse puissance du discours ne pouvait transformer en pièces à décharge les coins et les pièces qu'on avait trouvées. La sentence du malheureux avait été prononcée quand il s'assit au banc des accusés.

Au tribunal, l'aspect du vieillard éveillait la compassion, et la dignité de ses réponses faisait l'admiration du jury. Un co-détenu se répandit en véhémentes accusations contre lui. Quand on lui demanda s'il s'était trouvé en relation avec le co-détenu dans la fabrication de cette fausse monnaie, Coutinho répondit : "Non, cet homme n'a jamais entretenu avec moi de telles relations ; j'étais seul." On lui rétorquait : Mais il avoue qu'il en a eu. "Sans doute, répliquait le détenu, mais cet homme ment, ou il est fou." Le jury jetait de regards effarés au juge, et le juge était émerveillé d'une telle probité, que ne laissait pas attendre son délit.

Coutinho fut condamné à un exil perpétuel, et à travailler pour l'État. Le co-détenu qui avait permis d'établir les faits qui l'accablaient, y gagna dix ans d'exil et assortis des mêmes travaux, une peine que le tribunal aggrava, en lui infligeant la perpétuité.

Le condamné n'avait pas d'amis pour l'aider en prison, et il ne pouvait exercer son métier de graveur ou d'orfèvre ; on lui avait confisqué les outils et les machines indispensables. Ses associés lui fournissaient quelques instruments pour rogner les pièces d'or et d'argent. Coutinho me dit qu'en deux ans, il lui était passé dans les trente *contos réis* à trafiquer ; et il ajouta qu'il était souvent arrivé à rogner cinquante pièces de *cruzeiros* nouveaux en une nuit, et qu'on lui versait soixante-dix *réis* par pièce. Les autorités, soupçonnant le délit, pénétrèrent quelquefois à l'improviste dans la chambre de Coutinho, à différentes heures de la nuit. Ils multipliaient en vain les perquisitions, jusqu'à ce qu'ils découvrirent, sur les indications du prévenu qui l'avait dénoncé, les instruments et quinze pièces d'argent dans le creux d'un billot où il avait planté une bigorne. Pressé de donner le nom de ses complices, le détenu répondit toujours par un silence glacial, et garda l'air serein d'un homme qui assumait l'entière responsabilité de son crime.

Lorsque Coutinho me fit cette demi-confiance dont les autorités eurent vent, et que je n'éprouve aucun scrupule, pour cette raison, à divulguer, je lui citai, un par un, le nom de ses complices ; il pâlit alors et balbutia :

– Dites-moi, je vous demande de me dire, par pitié, comment vous connaissez ces noms.

C'était une histoire courte et naturelle. Une domestique de la maison où je résidais en 1856, qui venait de dehors, m'avait remis une lettre volumineuse, et dit qu'elle l'avait vue tomber du panier d'une paysanne, au moment où celle-ci y prenait des mules.

– Et pourquoi n'avez-vous pas appelé cette femme pour lui donner la lettre ? avais-je demandé à la domestique.

– Je l'ai appelée à plusieurs reprises, mais elle ne m'a pas entendue.

J'ai jeté un coup d'œil sur l'enveloppe, il n'y avait pas d'adresse. Je l'ouvris : à la réflexion, il était impossible de faire parvenir cette lettre à son destinataire. Quatre lettres étaient

incluses dans la même enveloppe. L'une, non signée, était écrite en termes cabalistiques à un individu qui la réexpédiait avec la traduction de l'énigme, le traducteur, en principe le plus *perspicace*, signait sa version. Une fois débrouillé ce galimatias, il en ressortait que le détenu chargé de rogner la monnaie, se trouvant sous la surveillance inlassable des autorités, n'était pas à même de travailler. Une des deux autres lettres était d'une troisième personne, et accusait réception de *quatre grosses de boutons jaunes*, lesquelles étaient à la disposition de la personne mentionnée sur l'enveloppe. La troisième, venue de Coïmbra, était adressée au traducteur du prisonnier et lui demandait six douzaines de *formes de grands boutons*.

J'ai compris, sans consulter l'interprète, que les boutons jaunes étaient des *livres*, et les formes de grands boutons, des *pièces*. Coutinho confirma par la suite mon pénétrant discernement en la matière.

L'on dira que j'ai desservi la République et la morale en n'allant pas aussitôt présenter ces lettres aux autorités. J'ai consulté mon cœur, et déchiré les lettres, et j'ai retenu, je ne sais pourquoi, le nom des individus, que je ne connais pas encore personnellement. Je sais juste, parce que Coutinho me l'a dit, que c'étaient des gens de bonne réputation aux moeurs irréprochables, et j'espère sincèrement que c'est le cas pour que la race des bons sujets surnage dans ce cataclysme de boue où nous allons tous couler plus à moins à pic, à moins que Dieu ne nous vienne en aide.

Encouragé par la preuve de mon bon naturel que je lui avais donnée dans mon récit, Coutinho me révéla ce qu'il gardait enfoui au fond de son âme. Je ne pus alors qu'être surpris de l'identité de certains hommes, de la bonne foi de certains autres, et plus que tout, de la stupéfiante vertu de ce prisonnier abandonné là par tant de gens qu'il pouvait, d'un seul mot, inviter à lui tenir compagnie dans ce cachot.

Ce qu'il m'a dit, je le lui ai rendu à une occasion dont je vous parlerai bientôt : je lui ai tout donné, au point que je ne garde aucun souvenir des confidences qu'il m'a faites.

Après de telles découvertes, António José Coutinho, privé de tous les ustensiles qui pouvaient encore le garantir de la faim par des travaux licites, se mit à fabriquer de petites boîtes à saindoux que les apothicaires lui achetaient à douze *vinténs* la grosse. Imaginez cette dextérité ! Un tel enthousiasme ! En dehors de ces boîtes, il en confectionnait d'autres, de plus grandes dimensions, et plus parfaites, avec des ornements en papier doré, d'une facture originale, qui furent à une certaine époque en vogue, puis délaissées du public, à cause de la concurrence des artistes qui rivalisaient avec Coutinho. Il réparait aussi la vaisselle cassée, fabriquait des souricières et d'autres bagatelles, comme des boîtes à tabac, des étuis à lunettes, ou pour les ciseaux. Il inventa, à ce moment-là, un dispositif pour faire des agrafes. Il offrit son invention à la femme fatale, un héritage qui lui donnerait de quoi se nourrir frugalement, mais sûrement, dans sa vieillesse. Il se plaignait que son idée fût mal accueillie en tant qu'oeuvre d'art, et comme moyen de production.

En sa qualité d'*écrivain des cellules collectives*, Coutinho recevait chaque jour un demi pain de maïs et quatre écuelles de bouillon. Il récupérait dans le bouillon les rares haricots qu'il lavait deux fois avant de les assaisonner avec de l'huile d'olive. Le pain de maïs, dont même l'Ugolin de Dante ne voudrait pas, il l'échangeait contre du pain ordinaire, pour lui et la petite chienne qui refusait celui-là.

Quand j'entraï dans sa cellule, le vieillard voûté se plaignait de douleurs au cœur et de confusion dans la tête ; il ne semblait cependant pas se soucier de la mort. Il m'a souvent dit qu'il attendait qu'on annulât son procès à la Cour de Cassation afin de pouvoir encore une fois s'adresser aux jurés, et leur expliquer, sans compromettre personne, ce qu'il en était au Portugal de la fausse monnaie.

– Si l'État me pardonnait et voulait mettre à profit les derniers jours de ma vie ! s'exclamait-il.

– Pour quoi faire, Monsieur Coutinho ? lui demandais-je.

– Mon métier, c'est la seule vocation qui m'entraîne et m'embrase, la fabrication de monnaie, que je hisserai à une enviable perfection, on pourrait obtenir d'importants économies de matière première.

C'était l'habituel prologue à de longues tirades sur son art, et au panégyrique, peut-être incongru, des innombrables avantages que l'État pourrait tirer de son savoir-faire.

Malgré les attentions et la protection d'un prisonnier qui fit de lui son commensal, l'état de Coutinho ne cessait de se dégrader. Je quittai souvent ma cellule tard dans la nuit, pour aller, dans les ténèbres, coller mon oreille à la serrure de la sienne. Je l'entendais gémir, j'écoutais ses pas sur les dalles, et je distinguais ses sanglots étouffés de larmes dans le sépulcral silence des voûtes.

Il entra, certains matins, pâle comme un cadavre, dans ma cellule, pour me raconter qu'il avait vomi du sang, et se croyait libéré du serpent qui s'enroulait autour de son cœur. Cette illusion se dissipait à la première morsure de son serpent, de plus en plus douloureuse.

Au mois de février de l'année dernière, par une journée ensoleillée sous un ciel joyeux, Coutinho, appuyé aux grilles de ma fenêtre, me dit ceci :

– Ma vie ne tient qu'à un fil. J'ai l'impression que mon âme se débat encore pour échapper à ce misérable corps. Je sens venir la mort, et je ne crois pas me tromper, car j'ai lu, je ne sais où, que le fait pour un homme de s'y résigner, et même de s'en réjouir, est un signe infaillible de son approche. La Divine Providence inspire à notre esprit le dégoût de la vie quand il l'appelle pour le Jugement.

– Ne vous faites pas de ces idées, Monsieur Coutinho, fis-je, en lui servant un de ces lieux communs qui ne consolent personne et ne vous font pas changer d'avis. Vous vous sentirez mieux au printemps, qui est déjà là, et nous enverra jusqu'ici son air balsamique et l'arôme de ses fleurs.

– Cela fait six printemps que j'ai passés ici, mon ami. Le printemps passe au-dessus de ces voûtes comme sur les dalles des tombeaux. Ici, règne le froid éternel, comme on dit qu'en Enfer, il règne un feu éternel. Ces murs distillent toujours le même salpêtre, et les cachots exhalent toujours la même pourriture dans cette atmosphère. De mon antre qui surplombe le foyer de ces miasmes, je n'en ai pas vu les fleurs, et je n'espère pas voir celles qui vont s'ouvrir dans les vases qu'une détenue a disposés hier en face de ma fenêtre sur l'appui de la sienne. Quand je l'ai vue les disposer, je me suis dit : "Pauvre femme ! Comme tu es attirée par les fleurs !... Le ciel te concède encore ce souvenir de ton enfance dans le jardin de tes parents !" Je voulais vous dire que si mes douleurs me laissent quelques heures de répit, j'écirai un résumé de ma vie, dans la mesure où j'y arriverai. Ce sera une histoire sans intérêt pour les gens heureux ; mais vous lui trouverez ce goût de fiel qui devient doux pour les malheureux impatients convaincus à tort de la supériorité de leur propre malheur. Si les infortunés tels que vous sont nombreux, je vous autorise à raconter mon histoire de la façon dont je l'écirai, sans les confidences qui présentent le moindre lien avec mon crime.

Je remerciai le vieillard de sa promesse, en insistant pour qu'il la tînt.

Je pense qu'à partir de ce jour, António José Coutinho se mit à écrire, mais il était interrompu et découragé à chaque heure par ses souffrances et ses angoisses. Il garda le lit, et se soigna en prenant le contre-pied des prescriptions les plus courantes et les plus instinctives de la médecine familiale. Quand sa poitrine était déchirée de souffrances, il l'humectait d'eau tiède, ou buvait de grosses quantités de tisane. Un détenu prit sur lui de le faire examiner plusieurs fois par un médecin qui me dit, au premier examen, que le vieillard serait dans peu de jours libéré de son cachot, et resterait sur le sol de sa patrie...

Quand je passais le voir, il me disait toujours :

– Je ne me sens pas capable, et je crois que je ne le serai plus, de rédiger mes notes, ni même de les dicter. J'ai beaucoup de souvenirs, mais ce sont des souvenirs d'enfance, le signe d'une mort prochaine. Sur son départ, l'esprit se souvient des années où il nous est venu.

Je ne sais comment un espion sans entrailles et mensonger est parvenu à tourmenter le moribond à ses tout derniers jours, en le dénonçant de s'adonner la nuit à la fabrication de fausse monnaie. Se sachant dans les griffes de son implacable ennemi, Coutinho demanda au procureur royal de faire fouiller sa cellule. Les autorités ne pouvaient se dérober à cette expression de sa bonne volonté, elles effectuèrent une minutieuse perquisition de la cellule du détenu. Cette requête me parut insensée.

– Non, dit Coutinho. Je crains que mon ennemi ne glisse par la porte entrouverte quelque objet compromettant, pour que je ne quitte pas ce monde sans descendre dans un cul de basse fosse.

À partir de ce jour-là, Coutinho ne se leva plus. *Minerve* se dressait jusqu'à sa couchette, lui posait ses pattes sur la poitrine, comme pour lui demander de la promener dans les couloirs. Le vieillard lui caressait la tête et disait :

– Je suis en train de mourir, mon amie ; si tu y voyais, tu verrais les vers sur mon visage.

Un jour, j'étais assis sur la seule chaise de sa cellule, au chevet de sa couchette. La femme qui était tombée avec lui dans le dénuement le plus extrême pleurait, assise à même le sol. Je ne sais de quelle façon je lui ai parlé de Lisbonne, de ses faubourgs et des orangeries des charmants hameaux sur la rive droite du Tage.

– Et les fleurs ? s'exclama Coutinho, écarquillant démesurément les yeux qui semblaient éteints par l'amaurose, sans la lumière des vitres. Les fleurs ! cria-t-il, avec encore plus de véhémence, en levant ses bras décharnés, joignant ses mains tremblantes. Dans cette ferme des Olivais, il y avait des anémones. Comme elle était belle et fraîche, la candeur de ces anémones ! Dans les ruines, les grappes de plantes grimpante ; les saxifrages sur la rampe qui montait à l'olivaie, les acacias autour du bassin, les lauriers et les chèvrefeuilles ! Ah ! comme je regrette ces endroits, où mon âme était si pure et innocente parmi les fleurs. Quand je suis allé à Lisbonne, il y a dix ans, que je suis allé voir ces ruines, et que je m'y suis promené avec le Père Álvaro, comme je pleurais, Monsieur, comme cela me faisait du bien de pleurer auprès de chaque vieil arbre qui était né en même temps que moi !... Pour en arriver où, Seigneur ! Où suis-je venu mourir ! Sans le moindre souffle d'air libre ! Que perdrait le monde en me laissant agoniser et mourir à un endroit où je verrais le ciel ! Qui me donnera un peu de cet air, dont dispose maintenant le malheureux qui meurt sur la montagne, ou dans les tourmentes de la mer !

Le malade se retournait dans lit et secouait violemment sa couverture en lambeaux. J'essayai de le calmer en évoquant sa patience exemplaire. Cette crise fut suivie d'un spasme, puis d'un torrent de larmes, qui étaient ses dernières.

Le lendemain, sur ordre du médecin de la Santa Casa da Misericordia, Coutinho fut transféré à l'infirmerie de la prison. On le transporta sur son matelas que les charretiers saisirent par les quatre coins. Je l'accompagnai à l'infirmerie ; je vis qu'on l'installait parmi les autres malades. Je demandai à l'infirmier de lui donner une chambre individuelle. Il n'y en avait pas, mais je suis arrivé à ce qu'on le déposât dans un angle de la cuisine, où on lui improvisa une chambre avec des paravents.

Le cinquième jour du traitement, le malade me reconnut, me tendit la main et me dit :

– Le moment est venu de vous dire adieu.

Il ajouta quelques formules de reconnaissance : sous l'effet de la fièvre et du désordre de son esprit, le malheureux s'imaginait qu'il me les devait. Et elles venaient tellement du fond de son cœur qu'avant les paroles, c'étaient les larmes qui lui venaient.

Je ne lui en vis pas d'autres, et je n'entendis plus un seul mot de lui, après lui avoir dit que je lui rendais les secrets qu'il m'avait confiés. António José Coutinho agonisa quinze jours à l'infirmerie, et mourut au début d'avril, quand le soleil du printemps et le parfum des fleurs parvenaient aux barreaux devant lesquels il m'avait parlé de la mort deux mois avant.

Il fut ce même jour enveloppé dans un linceul et emporté par deux Galiciens au cimetière d'Agra Monte ; autour de la fosse, les fleurs chétives l'attendaient, qui à présent reprennent des forces dans la glèbe mêlée de la chair, du sang et de la pourriture du vieillard qui pleurait en pensant à elles.

La petite chienne vivait je ne sais où quand son maître est mort. Deux jours après son décès, je l'ai entendue gémir dans les couloirs et je suis allé la retrouver à la porte de la cellule d'où le moribond était sorti. Je l'ai appelée, caressée, elle m'a reconnu et suivi dans ma cellule. Elle a posé les pattes sur la chaise où le vieillard avait l'habitude de s'asseoir, l'a flairée, et s'est mise à gémir. J'ai alors plus attentivement regardé, les yeux baignés de larmes, la pauvre bête. Elle n'avait plus que la peau sur les os, elle était couverte d'immondices. Elle, si grasse

et si blanche quand son maître s'en occupait ! Je lui ai donné à manger, elle a refusé ce que je lui donnais, après l'avoir à peine flairé. Elle revenait vers moi en glapissant et en se cognant la tête aux meubles. Je n'ai pu la retenir dans ma cellule. Je l'ai laissée pleurer à la porte de la sienne et j'ai demandé à la Providence, qui prend en pitié les âmes faibles, de m'épargner un tel spectacle.

La petite chienne fut emmenée par la femme qui n'avait pas reçu d'autre héritage du faux-monnaieur ; mais elle revint le surlendemain, puis huit jours de suite, jusqu'à ce que, prostrée, sans forces, en se levant pour repartir à la recherche de son maître, elle tombât morte sur les brins de paille sur lesquels elle avait agonisé en pleurant son maître.

VI



'ESQUISSE DE BIOGRAPHIE des précédents chapitres appelle des remarques succinctes sur d'autres fabricants et d'autres passeurs de fausse monnaie, tous condamnés à présent. Trois d'entre eux, à cette heure, ont pris le chemin de l'Afrique, et son ciel ardent ne leur donnera pas un vent favorable pour revenir dans leur patrie. L'un d'eux était Máximo qui, au moment de son incarcération avait une boutique Praça do Carmo.

L'existence de cet homme m'inspirait autant de tristesse que d'admiration. Il travaillait inlassablement de la pointe du jour à la nuit dans la confection de petites boîtes pour les pharmacies, et en fabriquait trois cents par jour. Cette tâche lui rapportait dans les quatre cent quatre-vingts réis par jour. Máximo avait largement de quoi se nourrir avec ce salaire, personne n'en produisait de plus délicats à un meilleur prix, mais le détenu vivait de bouillons et du pain que lui donnait la Sainte Maison de la Miséricorde, et ce fut durant six ans son seul et invariable ordinaire, exceptés les jours de communion générale. Il fêtait ce jour solennel en s'accordant une petite tranche de morue achetée à l'infirmier.

L'on me dira que mon voisin de cellule avait réuni en six ans un capital suffisant pour s'établir comme négociant dans son exil. Estimez de chic les économies suicidaires de Máximo ; suicidaire, dirai-je : en se nourrissant de la sorte, en menant cette vie sédentaire, sans prendre une seule heure de repos de toute la journée, à peine quelque-unes la nuit, le malheureux y gagnera des maladies qui lui permettront de trouver, pour son bonheur, un terme à ses malheurs, comme une faveur de la Providence.

Que ma foi serait faible si je doutais de la bienveillance du Ciel à l'égard de ce détenu qui supportait de telles souffrances, et travaillait pour sa famille.

Au moment de son incarcération, le détenu avait un fils qui entamait des études de médecine et de chirurgie ; il en avait un autre latiniste, et destinait également le troisième à une carrière littéraire. Sa mère était une dame à sa naissance, elle avait discrètement vécu comme une épouse et une mère exemplaire. Máximo, détenu et pauvre, ne se découragea pas à la perspective d'être irrémédiablement perdu. Il se consacra entièrement à l'unique tâche n'exigeant ni apprentissage, ni intelligence — la confection de petites boîtes à graisse. Il finança avec ses gains les études de son aîné, et attendit qu'elles soient terminées pour lui donner en prison sa dernière bénédiction et lui confier sa mère et ses frères. Je me rappelle la joie de ce bon père quand il est entré dans ma cellule pour m'annoncer que son fils avait présenté sa thèse, pour laquelle il avait été définitivement reçu, comme il l'avait été à toutes ses années d'étude ; il avait les yeux baignés de larmes, comme si la nouvelle de sa libération le surprenait au moment où il désespérait de revenir au sein de sa famille.

– Et maintenant, lui dis-je, vous partez plus heureux en exil ?

– Oui, comme je descendrais dans ma sépulture, après avoir assuré l'avenir de ma femme et de mes enfants. Je me sens épuisé par mon travail et mes chagrins, mais, à partir de maintenant, que m'importe que je meure ici ou en exil ? J'ai été un père tant que j'ai pu l'être.

Je pars en gardant la conscience de cette vertu, qui me sera décomptée dans la liste des vertus qui m'ont manqué.

Quand j'ai pris congé de Máximo, j'ai reçu de sa main des notes diffuses portant sur l'injustice de sa condamnation. Je m'abstiendrai de les publier, comme il l'aurait voulu, parce que la divulgation de secrètes ignominies n'améliorerait pas le sort du déporté, ni celui des malheureux qui partageront le sien. Peut-être le temps accomplira-t-il ce que la prudence ne me laisse pas faire. C'est préférable. Contre le temps, personne ne peut rien faire, mais en ce qui me concerne, les outres de la colère s'ouvriraient, et les coups de vent seraient si nombreux et si sournois, qu'il ne serait pas étonnant que j'allasse, sur les ailes de l'un d'entre eux, conter à Máximo, au Cap-Vert, ce que j'ai gagné à être son éditeur.

Soares était lui aussi un condamné, de je ne sais quelle région de Trás-os-Montes. On m'a raconté que cet homme partait innocent pour un exil perpétuel et les travaux forcés, pour sauver un de ses beaux-frères, le vrai coupable, un correspondant d'António José Coutinho. Pour conforter cette confusion, Soares avait reconnu comme sienne la signature inversée d'une lettre qui se trouvait parmi les papiers de Coutinho et, grâce à cette déclaration, il avait détourné les soupçons qui pesaient sur le mari de sa sœur. J'ai demandé à Coutinho si cette héroïque abnégation de son complice était véritable. Il me répondit que Soares était innocent, et en resta là.

Guimarães se trouvait dans le même cas, pour le même crime. Le personnage passait pour riche à la prison et s'habillait le dimanche avec beaucoup de soin, et terminait ces jours de fête par des libations d'un mauvais vin qui lui faisait oublier son mauvais sort, comme le chemin de sa cellule, qu'il gagnait au jugé en tâtant, de sa tête contusionnée, les arcades des couloirs. Hormis les jours saints, Guimarães était un homme sobre et sérieux, qui passait son temps à surveiller une caisse de pin dont ses amis s'imaginaient qu'elle contenait de fabuleux trésors accumulés au Brésil où il avait accompli souvent la difficile et fructueuse mission de mettre des billets en circulation.

Dias faisait aussi partie de ces détenus. Il s'était d'abord adonné au commerce, sans aucun succès, et avait ensuite ouvert une école de petits garçons, ici, à Porto. Le sort lui avait encore été contraire, même dans son établissement scolaire où la Fortune était venue lui rendre visite par la porte que son incompetence avait laissée ouverte. La Fortune lui sourit un jour par les lèvres d'une veuve nantie. Dias se maria à quarante ans et comptait bien en passer quarante autres tranquilles, quand la police administrative découvrit dans le mur de son potager un tube de fer blanc avec quelques contos *réis* en faux billets.

Dias m'a raconté son histoire. Il m'assura qu'il était innocent et la victime d'une machination contre sa vertu et son absence d'ambition. Je ne me hasarde pas à confirmer l'innocence de Dias, parce que je n'ai pas entendu les témoignages qui l'ont fait passer pour coupable aux yeux des jurés. La triste vérité, c'est que cet infortuné fut condamné à cinq ans de prison, qu'il n'a pas encore commencé à purger, pour avoir fait appel de ce procès d'après lui nul et inique. Plaise à Dieu que son innocence ou la miséricorde lui rendent la liberté*.

Dias exerçait en prison les fonctions de maître d'école, et appliquait le système des cours improvisés. Les élèves, au nombre de dix-huit, étaient les galopins que la police avaient amenés de la Porta de Carros et des attroupements où les mouchoirs et les tabatières devenaient la discutable propriété de leurs détenteurs. Il y avait là des gamins de huit à dix-huit ans, entassés ensemble dans un petit réduit. Le Procureur Royal avait pris des mesures charitables et intelligentes pour éviter à ces garçons la fréquentation des prisonniers dans leurs cachots. C'est là que la perdition morale de ces enfants était consommée par les leçons de voleurs impénitents et d'assassins condamnés à la peine capitale. L'on m'a raconté que, dans ces cachots, quelques grands maîtres dispensaient régulièrement leurs leçons et leurs cours sur l'art du brigandage. Certains disciples montraient tant de finesse et de pénétration

* Contrairement à mes funestes prédictions, il fut libéré en 1863, absous par un deuxième jury à la Cour d'Appel (NDA, deuxième édition).

qu'il n'était pas rare de voir leur maître volé tandis qu'il dissertait. De cette école est sorti, il y a quelques mois, un contingent de moussaillons pour la Marine de Guerre portugaise. Cela ne nous semblera pas une chose dure à avaler, si un jour la presse nous dit qu'ils ont mis la marine portugaise dans leur poche, tellement elle est petite, et tant ils sont astucieux.

Dias apprenait donc à lire aux gamins suivant tantôt le système des cours improvisés tantôt le système que ce professeur appelait mixte. J'entendais de ma cellule les tonitruants exercices de ces apprentis lecteurs, et, à ce qu'il me semble, ils prenaient des fous-rires, exceptés les moments où Dias, nonobstant les préceptes humanitaires d'António Feliciano de Castilho leur administrait des coups de martinet. Il faut croire que Dias usait du martinet pour stimuler le côté improvisé de système, ou l'empruntait aux vieilles méthodes pour pouvoir qualifier son système de *mixte*. Dans ce cas précis, l'élément entrant dans cette mixture, c'étaient les coups, dont à mon avis ces petits vagabonds étaient bien dignes.

J'ai demandé à ce distingué professeur son opinion sur les progrès intellectuels de ses élèves. Dias n'attendait rien qui vaille d'aucun d'entre eux, et ne déplorait même pas de ne jamais devoir gagner l'estime de disciples aussi perspicaces.

Le professeur ne travaillait pas gratuitement. Dias touchait pour son enseignement huit écuelles de bouillon et deux pains de maïs par jour. Comment voulez-vous qu'il puisse exister une forme d'éducation en prison, moyennant un tel salaire ! Huit écuelles de bouillon ! Si ce pauvre maître avait eu huit estomacs, il serait mort huit fois par jour ! Ce qui sauvait Dias, c'est qu'il les vendait toutes pour en investir le bénéfice dans des plats qui ne pouvaient embrumer son cerveau des vapeurs grasses du haricot marbré. Il aurait été impossible au maître de garder son intelligence assez nette pour exercer. Voyez ce que dit sur les haricots Filinto Elísio dans une ode du troisième tome de ses oeuvres.

Pour ne pas avoir une heure de libre, ce laborieux professeur travaillait au secrétariat de la prison. Il a eu l'obligeance de rechercher dans les vieux registres et de trouver la mise sous écrou de mon oncle Simão António Botelho que vous connaissez peut-être cher lecteur par les *Amours Fatales*.

Aucun détenu n'avait comme lui les yeux embués de larmes quand il parlait de sa femme. Il était secoué de sanglots quand il voyait le soleil sur la Corderie, et le mot LIBERTÉ s'exhalait de son cœur angoissé.

Si vous êtes juré, cher lecteur, dans le jugement en appel de ce pauvre homme, laissez-le s'en aller mourir près de sa femme et cela sans craindre de frustrer de leur vengeance les victimes de son crime. S'il a eu l'intention de le commettre, ce que j'ignore, laissez partir en paix ce malheureux : il a durement expié son méchant projet en trois ans de prison. Et, si c'est peu, pardonnez-lui pour les nombreuses avanies que lui ont infligées ces galopins, sans qu'il en tirât d'autre profit qu'un bouillon qui le disputait en noirceur à celui de Sparte, pas même l'espoir d'être honoré pour avoir introduit de jeunes lettrés dans la République des Lettres.

Le dernier faussaire était Braga, un ancien graveur arrêté en 1849 si mes souvenirs sont exacts. Il a su être à soixante-dix ans un homme de bronze, c'est une chronique de ces cinquante dernières années où un esprit curieux peut déterrer des choses dont personne ne se souvient plus, dont la presse la plus indiscreète n'a jamais parlé, et que personne ne sait. Il connaît l'origine de bien des fortunes, saisies au vol, de 1810 à nos jours. Il raconte d'anciens événements avec autant de fraîcheur que s'ils venaient de se produire. Il évoque franchement les hommes qu'il a permis de s'enrichir grâce à son art, les endroits où il a installé ses machines, les fermes où il est resté enfermé à travailler sans prendre le temps de respirer, les sommes qui ne lui ont jamais été remises par les richards qui le sont devenus grâce à sa dextérité.

Sur une famille fort illustre de nos jours, il m'a conté cette anecdote :

– J'ai fait remonter le Douro à un coffre contenant cinquante *contos réis* en billets...

– Faux ?

– Comme le Diable. Les espions étaient sur les dents et le Garde des Sceaux a envoyé de Porto, sur les traces du bateau, une escorte sous les ordres d'un officier et d'un huissier des

plus gradés. Quelques minutes après l'entrée du coffre chez son propriétaire, les soldats ont sauté à terre et encerclé la maison. Le maître de maison était un homme qui avait de la ressource. Il les a laissé entrer, et il a reçu avec affabilité le lieutenant et l'huissier, en leur disant : "Voilà le coffre ; nous allons l'ouvrir tout à l'heure ; mais veuillez auparavant vous asseoir, le coffre restera sous vos yeux : nous allons déjeuner tous les trois." Les chargés de mission ont déjeuné sans se départir d'une certaine méfiance. À la fin du repas, mon ami leur a dit : "Attendez à présent, je reviens tout de suite." Et il a ajouté, en revenant : "Je suis allé chercher des cure-dents, qu'on avait oubliés ; en voilà un pour chacun." Les cure-dents de mon ami étaient des rouleaux de deux cents pièces chacun. Les enquêteurs se sont regardés, puis ont dit : "Il n'y a rien à voir." Là-dessus, mon ami a cessé de voir les rouleaux. Il s'est approché d'une fenêtre, pour demander au domestique de sa cave de donner aux soldats du vin à volonté.

Le vieillard riait. il a ajouté pour conclure :

– Les faux-monnayeurs de maintenant ne savent plus offrir ni fabriquer de tels cure-dents, mon cher Monsieur ; c'est pourquoi ils en sont à ne plus avoir de quoi se curer les dents avec ceux qui coûtent deux *réis* le paquet.

J'ai dit que Braga était de bronze. Il faut noter, tout d'abord, qu'il est en prison depuis douze ans. Il avait un fils et deux filles qu'il aimait tendrement. Une de ses filles est morte dans ses bras, là, à la Relação ; son fils est mort de phtisie. Tout de suite après la mort de son fils, il a été jugé et condamné à dix ans de déportation avec des travaux forcés.

Il a résisté à tout, debout, stoïquement affronté le malheur, s'est obstiné à manger invariablement à ses heures les nourritures saines et substantielles que son estomac digère avec la ponctualité d'un chronomètre.

Braga avait la bonté de me répéter tous les jours ses aphorismes sur l'estomac, dont la supériorité sur les miens se manifestait dans le brillant vermillon de son visage, qui semblait péter d'une santé sûre d'elle-même.

Quand il m'arrivait d'être malade, Braga avait toujours l'obligeance de venir me voir ; il attribuait mon état à ma faiblesse et me conseillait les olives aux vertus miraculeuse pour ce qui est d'ouvrir l'appétit, et le vin de Porto, le premier drastique dans la médecine des anges. Un jour que je souffrais d'un début de pneumonie, mon délicat ami m'offrit un petit gâteau d'Avintes, qui avait à l'en croire une saveur particulière.

Il y a huit ans, Braga est parti de cette prison pour Lisbonne, attendre qu'on l'emmenât en Afrique. Le condamné s'acheta des béquilles, et il semble que ces béquilles l'ont sauvé de la déportation, et que sa peine a été commuée en prison. À coup sûr, il l'a dû aux béquilles, ou, sinon, à des cure-dents fabriqués par son ami du Haut Douro. Il m'a dit à ce propos :

– Quand je suis allé à Lisbonne, sans être sûr d'obtenir la commutation de ma peine, j'étais résolu à m'évader si l'on me la refusait.

– Vous évader ! Et ce serait facile pour vous !

– Très facile. Mon idée, c'était de m'enfuir par les airs, en ballon.

J'ai ri. Je croyais que le vieillard plaisantait. Mais mon sourire ne lui a pas plu.

– Vous n'y croyez donc pas ? Elle est bien bonne ! Vous n'avez pas l'air d'être de ce siècle, ni au courant des inventions de notre temps.

– Je ne savais pas qu'on avait inventé des ballons dans lesquels on pouvait s'évader de prison.

– Mais vous saviez que je gardais en réserve de quoi saisir les occasions qui se présentent.

– Et où aviez-vous l'intention de remplir ce ballon ?

– Dans ma chambre... On dirait que vous n'en revenez pas ? !

– Sincèrement, non, Monsieur Braga.

– Je vous explique. Les barreaux de la fenêtre, je les faisais tomber, l'affaire de deux heures. Puis, la nuit, ça va de soi, j'exposais à l'air libre l'enveloppe du ballon, et je la remplissais de gaz. Une fois le ballon rempli, je m'installais sur la nacelle suspendue dessous... Vous n'avez jamais vu, s'écria-t-il soudain, un homme s'élever en ballon dans les airs ?

– Si, Monsieur ; j'ai même vu un âne le faire.

- Vous voyez bien ! Que vous faut-il de plus ?
- C'est vrai... à première vue, il semble que si un âne peut se déplacer de la sorte, et je parle sérieusement, un homme le peut également ; cependant l'âne était guidé grâce au dispositif de Poitevin.
- Ce n'est pas une raison pour que je ne dispose d'aucune force qui m'entraîne.
- C'est vrai ; mais livré aux caprices des vents, il me semble que vous n'auriez pas beaucoup de chances sur le toit du Limoeiro. Quelle direction vouliez-vous prendre ?
- Mon idée, c'était de m'évader ; quand le ballon serait descendu, j'aurai pris les décisions qui se seraient imposées.

Et il ajouta, d'un air accablé :

- Je ne l'ai pas fait, après la commutation de ma peine, parce que ma fille est entrée dans ma cellule en pleurant et m'a demandé de l'emmener avec moi. Comme il n'y avait pas de place pour deux, j'ai renoncé à partir, pour attendre ma libération, qui ne saurait tarder. À mon avis, l'évasion en aérostat de Braga a demandé moins d'astuce que la façon dont il a obtenu d'effectuer dans sa patrie ses années de déportation. Dans l'un des prochains mois, Braga aura purgé sa peine, et quand ce sera fait, il compte aller rajeunir dans une belle ferme qu'il possède aux environs de Barcelos, où il a fait construire, alors qu'il se trouvait en prison, une maison fort coquette, avec les agréments nécessaires, esquissés à la craie dans son cachot.

On lui a confié le soin de fondre, pour en faire de la monnaie, des cloches et des objets en argent des églises durant le siège de Porto. Il a été l'un des premiers libéraux à émigrer. On est lancé à ses trousses depuis 1817, et il raconte qu'au cours de cette crise, il était allé se réfugier en Terre Sainte, une expédition que j'estime aussi dénuée de sens que celle dans laquelle il projetait de se lancer en ballon. Il est vrai qu'il nous décrit le Mont des Oliviers, le Cédron, le lac de Tibériade et Jérusalem, mais je connais, moi, mieux que lui la topographie de la Judée que j'ai étudiée chez le Père Pantaleão d'Aveiro.

Parmi les nombreuses histoires que m'a racontées mon compagnon, je me souviens d'une que je vais vous offrir en passant, car elle donne une explication des fers que j'ai vus dans la prison, et qui m'ont intrigué.



VII



N OU DEUX ANS après l'invasion française, on jugea, en tant que jacobin, et l'on incarcéra à la Relação, un lieutenant d'infanterie du nom de Salazar.

D'après la description que m'en a faite Braga, ce lieutenant était un jacobin vraiment sincère, ennemi du trône et de l'autel, un républicain infesté par la lèpre de Robespierre, toutes qualités qui donneraient de nos jours un journaliste qui a du souffle, un tribun enflammé d'amour pour l'humanité, que nous verrions, à force de brûler et de briller, *ardere et lucere* comme disait l'apôtre, finir par être le plus ordonné, le plus tranquille, le plus orthodoxe des commis de bureau.

Mais, en ce temps-là, les démagogues l'étaient du fond de leurs tripes, et s'exposaient à la mort avec une bonne foi de martyrs d'une seconde Révélation, achevant celle du Calvaire.

Or quoique détenu et condamné à quinze ans d'exil en Inde, loin de se décourager et de se laisser aller, le lieutenant Salazar éclairait ses journées sombres à la lumière des yeux luisants et tendres d'une jeune fille, la nièce du chanoine Barreto qui habitait rue São Bento, en face de la prison.

Au fond du couloir central des cellules collectives se trouve une fenêtre avec une grille, orientée à l'est, qui surplombe la maison où habitait le défunt chanoine.

C'est de cette fenêtre, dont les barreaux ménageaient des espaces carrés assez larges et hauts pour accueillir la tête du jacobin, que celui-ci, éperdu d'amour, passait toutes les heures du jour et de la nuit où il le pouvait, à regarder Rosinha .

De la contemplation, ils passèrent aux colloques, et ceux ci n'ajoutaient rien à coup sûr à ce que les yeux avaient dit. Les yeux des amants détiennent la rhétorique du cœur ; ils surpassent le langage articulé comme les envolées de Démosthène et de Cicéron surpassent la langue vulgaire de Grèce et de Rome.

S'il y en avait un qui ne goûtait ni les contemplations, ni les bavardages, c'était le chanoine Barreto, l'oncle de la séduisante orpheline. Il arriva parfois au prébendier de surprendre le lieutenant en train de fixer sa fenêtre plus bas, comme l'autour guette la caille insouciant. Le chanoine le regardait alors bien en face et lui disait :

– Jacobin !

Le lieutenant retirait sa tête, cédant à l'homme qui l'insultait par amour pour sa nièce.

Les intentions du prisonnier étaient on ne peut plus honnêtes. Il imaginait son exil comme un Éden, il emmènerait son Ève avec lui dans les forêts vierges de l'Inde. La liberté telle qu'il l'avait trouvée chez J-J. Rousseau, la liberté primitive des patriarches, il jugeait qu'elle avait été bannie d'Europe, violemment repoussée par la civilisation dans les brousses asiatiques. La végétation luxuriante et belle de ces régions lui souriait et, dans ses rêves d'amour fébrile, le poète s'était vu avec Rosinha en train de tailler des branches dans les bois, pour construire leur cabane au flanc d'une colline, juste au-dessus d'un ruisseau aurifère aux eaux claires.

Il eut l'occasion de confier ses rêves à Rosa, et fut émerveillé de trouver en retour dans le cœur de la jeune fille une telle poésie, un tel amour de la solitude, et une si subtile compréhension de ses propres transports, qu'il bénit le bonheur d'être détenu et condamné à s'exiler de cette vieille Europe vermoulue, lacérée de haines et pataugeant dans le sang des guerres fratricides.

C'était avant les grimaces que lui faisait le prudent chanoine en le traitant de jacobin. Il commença ensuite à lui paraître impossible de réaliser ce mariage contre la volonté du prêtre, bien que la jeune fille lui assurât qu'elle le rejoindrait en exil et mendierait de quoi subsister.

Rosinha n'avait pas lu de romans ; c'était son cœur qui les lui composait. Partir en Inde à la recherche de son bien-aimé, trouver dans chaque pays qu'elle traverserait une âme compatissante qui l'hébergerait et lui donnerait de quoi se nourrir pour le voyage, son innocence lui disait que c'était là quelque chose de tout à fait naturel, et que de tels sacrifices sont ordinaires.

Le lieutenant avait par contre une vision du monde sublunaire tout à fait différente de celle de Rosa, excepté pour l'Inde : les philosophes lui promettaient le bonheur là-bas, des philosophes qui ne se sont quelquefois fait une idée romanesque de la félicité dans la solitude comme Bernardin de Saint-Pierre, que parce que l'humanité est vaine et puérole, que pour accepter le fruit du bien, elle exige qu'on le lui enveloppe avec les fleurs inutiles de l'arbre.

Le lieutenant, découragé, disait à Rosa qu'il avait perdu tout espoir de partager avec elle les délices rêvées auxquelles il était destiné depuis que le chanoine lui jetait des regards hostiles et le traitait de tous les noms. Il ajoutait qu'il allait quand même demander sa main dans une lettre pleine d'humilité, sans autre dot que les vertus allant de pair avec son bon naturel et l'éducation soignée que lui avait donnée un oncle digne d'estime.

Le chanoine lut la lettre, et se mit à brailler, passé le moment de stupéfaction. Il alla montrer la lettre à son ami, le Garde des Sceaux, en lui demandant de prendre rapidement des mesures contre le jacobin qui faisait la cour à sa nièce, et se permettait de la lui demander pour qu'elle lui servît de compagne dans l'expiation de ses atroces forfaits.

Le jour même, le Garde des Sceaux se rendit à la prison, prit à part le détenu et lui demanda, à peu de choses près, de se montrer raisonnable, autrement ses protecteurs ne pourraient plus s'opposer longtemps à son départ pour l'exil.

Il importe de savoir que le lieutenant Salazar était appuyé par des personnalités qui espéraient obtenir de la Cour, alors installée au Brésil, le pardon pour le délinquant condamné sous prétexte qu'il avait sabré des individus issus des bas-fonds, durant les événements au cours desquels le général Bernardim Freire avait été assassiné à Carvalho d'Este.

Le Garde des Sceaux, fort lié aux protecteurs du lieutenant, et qui admirait jusqu'à un certain point son noble courage, le protégeait discrètement, et souhaitait le faire libérer. Mais, comme il se méfiait du chanoine et de ses partisans qui professaient avec ardeur un patriotisme sanguinaire et stupide, il prit des mesures pour couper court aux amours du lieutenant. Les traces de ces mesures se trouvent encore là-bas, et elles y resteront des siècles, ce sont six grosses baguettes scellées dans les intervalles où le lieutenant insinuait sa tête.

Mais, en voyant les yeux du détenu se couvrir de larmes au moment où l'on donnait des ordres au geôlier, le Garde des Sceaux lui dit en secret :

– Écrivez-lui quand vous voudrez, et envoyez-moi vos lettres. Là où se trouve le cœur, les yeux sont inutiles.

Le chanoine Barreto, qui se doutait de cette correspondance, découvrit le pot-aux-roses : une commissionnaire remettait à Rosinha des paquets de bonbons. Le prêtre joua les imbéciles, et prit les paquets en disant qu'ils tombaient à pic pour calmer son catarrhe. La jeune fille était devenue toute pâle. Elle se serait enfuie n'importe où si son oncle n'avait pas fermé la porte de la rue. Parmi les bonbons, il y avait un mot que le chanoine lut en détachant les syllabes à travers ses lunettes, qu'il essuya trois fois pour prolonger le supplice de la jeune fille convulsée.

La lecture achevée, le prêtre glapit :

– Fort bien. J'ai compris. Il faut maintenant lui mettre des fers aux bras pour qu'il ne t'écrive pas, femme perdue ! Est-ce pour cela que je t'ai fait apprendre à lire, Rosa ? On me disait bien de t'obliger à travailler la terre pour te casser l'échine. Ne sais-tu pas que ce coquin est un jacobin ? Réponds, Rosa ! Tu ne le savais pas ?

– Non, Monsieur... balbutia la jeune fille, l'une de ses mains posée sur sa poitrine, l'autre le long du corps, les yeux baissés vers le sol.

Le chanoine beugla encore :

– Ne t'ai-je pas dit que c'est un jacobin ? Réponds, Rosa.

– Oui, Monsieur.

– Et alors ?

– J'ai pensé qu'il ne l'était plus.

– Tu pensais !...Non, mais quelle abrutie ! Il ne l'était pas, et il est condamné à être déporté en Inde pour quinze ans ! Qu'as-tu à me dire là-dessus ? Réponds, Rosa !

– Je lui ai demandé... s'il...

– S'il quoi ! Que lui as-tu demandé ?

– Je lui ai demandé s'il était chrétien, et il m'a dit que oui.

– Ce salaud a menti ! Un chrétien de Bonaparte qui a volé les argenteries de nos églises ! Un chrétien de Bonaparte qui n'a eu aucun respect pour le Pape ! Ça, pour un bon chrétien, c'en est un bon ! Que crois-tu ? Tu le prends pour un saint, cet individu qui s'est déchaîné avec son épée contre les amis du trône et de l'autel ? Réponds, Rosa !

– Je ne le savais pas...

– Tu ne le savais pas ! Tu crois qu'il est là pour être allé trois fois à la messe, hein ? Et tu voulais te marier avec un homme sans religion pour aller tout droit au fond de l'enfer !... Tu voulais te marier avec ce jacobin ! Réponds, Rosa !

– Si vous y consentiez, mon oncle... je l'épouserais.

Le chanoine bondit alors en tendant les bras vers sa nièce et hulula :

– Ô fille sans entrailles ! Je ne sais ce qui me retient de te mettre dehors ! Tu n'es pas de mon sang, maudite ! Tu fais ma honte et celle de ma postérité !

Sur quoi, il sortit, pour épancher peut-être ses angoisses sur le sein de sa postérité.

Le chanoine retourna le jour même chez le Garde des Sceaux et le trouva agacé ou insensible à ses chagrins. Le magistrat avait lu lettre et lui avait dit :

– Laissez-les se marier, c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Je crois que l'ex-lieutenant Salazar va obtenir son pardon et retrouver son poste. Dans ce cas, votre nièce se marie avec un homme digne d'elle, et qui sera plus tard digne de votre estime.

C'était remuer le fer dans les plaies du chanoine.

Il s'en alla trouver le gouverneur militaire qui lui dit qu'il n'avait rien à faire des amours de sa nièce. Il se rabattit sur le juge des crimes qui rit en entendant les phrases alambiquées du prisonnier, et lui demanda quelques-uns des bonbons qui entouraient l'épître amoureuse.

S'étant heurté aux persiflages affectés des autorités, il ne lui restait plus qu'à recourir au juge d'application des peines, lequel fut d'avis qu'il fallait laisser les amoureux se marier pour s'en aller coloniser nos territoires inhabités d'Asie.

Le chanoine prit, pour finir, la décision d'aller à Lisbonne où il avait des amis se plaindre auprès du gouvernement de la Régence, et demander que le condamné fût tout de suite expédié aux lieux de son exil. Les efforts du prêtre furent contrebalancés par ceux, tout aussi déterminants, des protecteurs du lieutenant. Le chanoine obtint cependant que le détenu fût transféré à Almeida jusqu'à son départ définitif pour l'Inde.

Pendant que l'ami du trône et de l'autel s'employait à Lisbonne à faire le malheur du prisonnier, l'amour inspira à Rosinha d'étranges audaces.

Le bénéficiaire avait une sœur, une dame séraphique qui ne connaissait de ce monde que de quoi en être dégoûtée, et aspirait ardemment au bonheur céleste. Sa vie consistait en prières silencieuses et continues, en jeûnes, en cilices, et en tout ce qui relève de la vie au Ciel dans les marécages d'ici-bas, où l'on trouve bien peu de monde pour vouloir à ce prix recevoir les éloges des romanciers à venir. C'était donc une sainte que Dona Tecla, un nom qui exhale de lui-même les arômes de *La Fleur des Saints* où l'on dirait que le catalogue des élus est descendu jusqu'à nous rebaptisé d'en haut.

Cette sainte savait que Rosa était éprise du jacobin, elle écouta les griefs de son frère contre de tels sentiments ; mais elle n'accordait pas à ce délit autant d'importance que son frère l'eût désiré.

– Écoute Tomás, lui dit-elle, en faisant un nœud à son chapelet interrompu, Dieu sait qui est l'impie, et l'innocent qui est mort en se faisant traiter d'impie. Ce que nous devons faire pour mériter le nom de bons chrétiens, c'est demander au Seigneur de convertir les impies, et non les poursuivre de notre haine. Jésus-Christ a pardonné à ceux qui l'ont tué ; cela n'exige pas de gros efforts de pardonner à ceux qui nous scandalisent. Si ce prisonnier se repent d'avoir participé aux méfaits des Français, aimons-le encore plus pour ce repentir sincère de toute la force de notre rancœur.

C'est ainsi que s'exprimait Dona Tecla chaque fois que son frère se déchaînait contre les jacobins, et particulièrement contre le lieutenant Salazar.

Rosa était restée aux côtés de sa tante, tandis que le chanoine faisait des allers-retours de Porto à Lisbonne. La dévote vivait à la Corderie, dans une maison dont on voyait les fenêtres de la prison, excepté du secteur où se trouvait la cellule du lieutenant.

Rosa donna à sa tante tous les détails des commencements, du développement et de l'état de sa correspondance avec le prisonnier. Elle lui lut ses lettres où le mot Dieu apparaissait fréquemment, car toute la poésie sincère du cœur éprouve le besoin d'illuminer son langage avec des reflets des choses divines. Dona Tecla pleurait d'émotion, édifiée par les sentiments vertueux de ce garçon cruellement jugé et condamné. Au passage d'une lettre où il disait : "Nous aurons en Inde une cabane avec le ciel pour firmament, et notre joie pour ornement. La nature sera notre autel, et nous verrons Dieu dans tout, et dans les œuvres majestueuses de la Création, comme dans ses plus insignifiantes. Nous l'adorerons", à ce passage, cette dame dévote fondait en larmes, soupirait, et baissait les yeux vers l'image du Christ de son sanctuaire, comme pour lui demander un remède aux amours de sa nièce, et un coup de pouce de sa divine volonté dans l'âme du chanoine.

Émerveillée par la compassion de sa tante, elle lui demanda la permission d'écrire au lieutenant ; la vieille ne se fit pas prier pour la lui accorder, et ajouta dans sa lettre un paragraphe de son cru, où elle suggérait au prisonnier de se vouer à Notre Dame des Remèdes, et au Bon Jésus des Pardons, en leur demandant de fléchir le cœur du chanoine. En guise de post-scriptum, Rosa remettait à son bien-aimé, en tant que souvenir de sa tante, une Règle du Patriarche Saint Benoît, en lui recommandant de se la mettre autour du cou dans un sachet de velours rouge.

Salazar n'entretenait pas des liens étroits avec la cour céleste et n'accordait pas beaucoup de foi à la Règle du Patriarche Saint Benoît, mais il lut une partie du miraculeux petit livre, et baisa dévotement le scapulaire, un geste que j'hésite à attribuer à un miracle du fondateur des Moines Noirs.

Les deux amoureux connurent plusieurs jours de bonheur, où ils se confiaient les espoirs, plus ou moins fondés, que leur donnaient la protection de Dona Tecla, et ses prières efficaces, en un heureux dénouement. Mais ils étaient parfois saisis par la crainte que leur inspiraient les manœuvres du chanoine à Lisbonne.

Les amis de Salazar apprirent vite la concession faite par la Régence au prêtre, et en avertirent le prisonnier. Le courage manqua au malheureux pour résister au coup qui le frappait en plein cœur. Il tomba sur son lit, et confia sa détresse à Rosa dans des lettres qu'il lui écrivit, où il lui fit ses derniers adieux, comme s'il allait inévitablement mourir à Almeida.

Prise de cruelles angoisses, la jeune fille montrait ces lettres à sa tante, et celle-ci se répandait en ferventes prières à son Seigneur, lui demandant d'accomplir un miracle en bénissant, dans son extrême désespoir, l'amour de ces deux malheureux.

Au comble de sa douleur, Rosa se sentit poussée par une force invincible dans le cachot et dans les bras du condamné. Elle lui annonça qu'elle viendrait le voir, et lui donner du courage, avec son audacieuse témérité.

Dona Tecla avait l'habitude de dormir en hiver de cinq à huit heures du soir, l'heure à laquelle elle se levait pour reprendre ses prières interrompues, jusqu'au point du jour.

À cinq heures, durant l'une de ces soirées, Rosa entra dans la chambre de sa tante, fit une prière devant l'image de l'oratoire, lui baisa la main sans qu'elle s'en rendît compte, et sortit seule.

Elle gravit les marches humides et sombres de la Relação sollicita du geôlier la faveur de pouvoir parler à son cousin Salazar, une tromperie excusable, que le geôlier lui a pardonné avant vous, cher lecteur. Il savait mieux que quiconque qui était cette petite cousine ; mais Salazar lui avait été recommandé par le Garde des Sceaux, ainsi que par les libéralités du détenu et de ses amis.

La jeune fille fut conduite à la cellule qui, d'après ce que m'a dit Braga, avait des volets où étaient gravés les noms de quelques-une des victimes de 1829.

Apprends-moi, à présent, Calliope, ce que se sont dit ces deux créatures folles de joie, éperdues d'amour et liées comme devaient l'être, au Paradis Terrestre, nos premiers pères, à la première heure où ils se sont vus ; à la première, dis-je à dessein, parce que je parie, moi, avec Moïse, qu'à la seconde, ils n'étaient plus contents.

– Toi, ici, Rosa, mon saint amour ! s'exclama-t-il.

Et elle ne répondait pas, elle tremblait, elle se contractait comme une fleur sensible au contact, toujours brutal, du plus idéaliste, du plus raffiné, du plus subtil des amants.

– Comment es-tu descendue dans cet enfer, ange céleste !? poursuivit-il dans un style qui s'élevait à la hauteur de son amour. – Parle, Rosa... dis-moi que ce n'est pas la dernière fois que nous nous rencontrons. Si ton cœur te dit que nous pouvons encore espérer un jour de joie, il me rend mon courage, il me soutient, il éloigne de moi une mort plus affreuse que le gibet. Rosa ! tes larmes m'inquiètent... Tu viens me dire que tout est perdu !...

– Non, murmura-t-elle.

Ce n'était pas un murmure, c'était une mélodie des harpes angéliques, le son de la voix de Rosinha, que le lieutenant n'avait jamais entendue, il n'en avait perçu que le mouvement des lèvres, souligné par des signes. Comme le crotale qui rampe, fasciné par le son de la flûte d'un Iroquois, les lèvres du lieutenant sautèrent vers les lèvres de Rosa, comme attirées vers par la magie de ce son.

J'ai été fort mal inspiré de comparer l'amoureux Salazar à un serpent ! Je sais bien le secret qui explique cette belle comparaison ; et je vais vous le confier pour vous faire apprécier mon goût littéraire, et mon respect pour la morale.

Les baisers m'inspirent une répugnance et un dégoût aussi grand qu'à ce prêtre de la censure, qui faisait barrer le mot *baiser* et le remplaçait par le mot *osculum*. Les casuistes, et notamment Saint Afonso Maria de Ligório, conspirent de concert contre le baiser en l'inscrivant dans le catalogue des indécences. Je ne vais pas jusque là. J'entends que le baiser peut être un acte innocent, mais il ne peut jamais être pur et net. C'est un contact extrêmement matériel, entaché de toute sa grossièreté corporelle.

Je ne sais quand l'on donna les premiers baisers au monde. Ceux dont parle la Bible dénotent presque toujours une certaine désinvolture. Dans les amours de Sarah, de Rachel, de Ruth, et d'autres créatures sanctifiées, l'on ne mentionne pas de baisers. Quand les frères de Joseph le vendirent aux Madianites, ils lui donnèrent un baiser. Quand Judas Iscariote dénonça Jésus, il lui donna un baiser. Je n'ai pas de réminiscence plus agréable sur les baisers dans les livres primordiaux.

Chez les poètes grecs et latins, je sais qu'ils symbolisent la grande pourriture morale des Laïs, des Lesbies, des Phryniés, des Marcias et des Claudias. L'un des poètes de leur temps dit que même les dieux de marbre ont été dégoûtés par de telles lèvres.

La réforme chrétienne a gardé avec elle, et gardera toujours des traces de paganisme. Les baisers sont toujours là ; en impureté, nombre d'entre eux n'ont rien à envier à ceux de Rome. Et comme les idoles se sont effondrées, il reste les images des saints pour ces mêmes lèvres qui, en se glaçant au contact du bois, perdent les braises de leur sensualité. Madeleine a baisé les pieds du Christ ; mais elle les a d'abord lavés de ses larmes. Marthe les a également baisés, mais elle les a d'abord parfumés de l'encens sur lequel elle évaporait le plus clair de ses avoirs. Le baiser après les larmes et l'encens constituait le pacte d'une âme contrite avec leur régénérateur. Après cet *osculum*, Madeleine a fait quarante ans pénitence dans un désert hérissé de buissons.

Mais ces baisers d'angoisse goulue, sortis comme on dit des flammèches du cœur, m'apparaissent comme ces flots de venin que vomit le crotale... Nous arrivons à la secrète origine de la comparaison. Voilà comment, cher lecteur, se cachent et se dissimulent bien des beautés dans les écrits de l'homme qui ne se donne pas la peine d'être son propre scoliaste.

Bénie sois-tu, Rosinha, pour avoir dérobé ton visage exquis à l'assaut des lèvres de ce lieutenant, qu'un autre romancier qualifierait de veloutées, et que je qualifie moi de sales, imprégnées qu'elles sont des impuretés du tabac et d'autres dont le monopole est réservé à l'esprit immonde, au démon, Dieu me pardonne !

Salazar fut surpris du mouvement de recul de la jeune fille, et du pouvoir de la vertu. Son visage s'épanouit en roses nacrées, par un miracle de pudeur qui, même à un âge avancé, pare et embellit les épidermes les plus éteints. Il l'aimait beaucoup pour ne pas l'aimer encore plus empourprée de la sorte. Cet instant-là exalta son respect de l'amour, un tel respect que Rosa n'eût pas été plus assurée de préserver sa vertu qu'à côté de son oncle, le chanoine.

– Si je pars pour Almeida, que feras-tu, Rosa ? dit le prisonnier.

– Je te suivrai, si tu me le permets.

– Si on te le permet, ma chérie... On t'arrêterait, dès qu'on s'apercevrait de ton absence.

– Peu importe... Je mourrai, je mettrai fin à ce martyre, et j'irai demander à Dieu de veiller sur toi.

– N'y va pas, ne me suis pas, Rosa. Attends ; on peut encore me pardonner. Mon premier jour de liberté sera celui de notre union éternelle. Ton arrivée m'a donné des forces. Maintenant, oui, tu me convaincs réellement de ta constance et de ta force d'âme. C'était ce qui me manquait. Je croyais que mon infortune t'effraierait, Rosa. J'emporte, comme un dépôt sacré, ton cœur dans les cachots d'Almeida. Il faut que je vive pour te le rendre, et que tu vives pour me donner de l'espoir, une vie que je laisse à tes pieds.

Et il s'agenouilla avec ce sérieux dramatique auquel beaucoup de gens ne croient pas, parce que les amants de nos jours, crainte de faire de faux plis et des poches à leurs pantalons, ne s'agenouillent pas devant les mieux fardées. L'homme actuel a le cœur dans sa tête, et la tête à l'infaillible aplomb de son collet. Il serre mollement la main parce que la raideur de ses gants entrave les articulations de ses doigts. Les exigences plastiques du tailleur joue un grand rôle dans les mimiques de l'amour. Cette vérité a échappé à Henri Beyle, à Balzac et à Karr. Je revendique cette découverte. C'est la seule exclusivité que j'emporte de ce monde, l'autre consistant à garder les lecteurs suspendus et impatients de savoir ce que disent et finissent par décider les gémissants pigeonneaux de mes romans.

Il ne se dirent pas grand chose de plus, parce que la sonnerie retentit à sept heures et demie.

Ils s'entendirent pour dissimuler leurs sentiments, pour que la jeune fille oubliât Salazar afin que le chanoine ne dresse pas plus d'obstacles au pardon.

Ils s'entendirent pour s'écrire sous la protection du geôlier.

Ils s'entendirent enfin pour se voir encore une fois si le chanoine retardait son retour à Porto.

Le chanoine Barreto arriva quelques jours après quand Rosa, encouragée par les effets heureux de sa témérité, se préparait à une nouvelle démarche. L'accomplissement de la vengeance du prêtre ne tarda pas ; son orgueil se répandait en vaines injures contre les protecteurs de l'infortuné.

Rosa revint chez le vieillard en regrettant vraiment Dona Tecla, qui avait osé dire à son frère, avec des paroles humbles, qu'elle s'employait plus auprès du Seigneur à sauver son âme à lui, que celle des jacobin les plus hérétiques.

– Ta religion est d'un excellent aloi ! dit le bénéficiaire avec un rire ironique.

– Et la tienne est celle des Pharisiens qui payaient la dîme de rue*, et laissaient mourir de faim les indigents en étalant la turpitude de leur orgueil, répondait-elle.

* Luc, XI, 42 - Mais malheur à vous, Pharisiens, qui payez la dîme de la menthe, de la rue, et de toutes les herbes, et qui négligez la justice et l'amour de Dieu...(Trad. Sacy) NdT.

Dona Tecla possédait mieux les Évangiles que son frère. Ce qu'il savait mieux que tout c'est que, s'il ne priait pas dans le chœur de la cathédrale, il ne touchait rien. C'est pour cela qu'il venait tous les jours fredonner des chapelets de psaumes pénitentiels, et dodeliner de la tête sur la harpe de David à laquelle il s'y connaissait autant que l'âne du fabuliste à la flûte.

Salazar fut transféré à Almeida. Il présuma de ses forces quand il promit à Rosa d'être un homme. Il tomba malade, accablé par la nostalgie, la solitude, et l'idée qu'il se faisait de sa valeur écrasée sous les talons du chanoine.

Entre-temps, les lettres de Rosa luttèrent contre les ombres de la mort qui rôdaient autour de sa couche, et parvinrent à les rouer de coups.

Salazar vécut un an dans les cachots d'Almeida, pris de désespoir à l'idée de ne pas obtenir son pardon, suppliant parents et amis de ne pas l'abandonner. Durant ce long espace de temps, le chanoine essaya trois fois de marier sa nièce avec des prétendants qui se recommandaient à ses yeux par leur gros capital. Rosa se montra chaque fois une femme héroïque, insensible aux richesses, et inébranlable devant la menace de rester pauvre, sans l'héritage de son oncle.

Il s'efforçait de léguer ses biens à l'un de ses filleuls, les enfants d'une poissonnière qui leur apprenait à l'appeler *papa* quand une indigestion de langouste le prit au dépourvu, imbibé de genièvre, et le tua.

C'est sa sœur qui hérita du chanoine. On trouva chez lui beaucoup de biens en or, de bijoux qui devaient être descendus dans cet abîme de ladrerie par la rampe de l'usure et — chose rare — on ne trouva pas de bréviaires, pas même un seul livre d'heures.

— Tu peux te marier, maintenant, ma nièce, dit Dona Tecla à Rosa. Je te fais une donation pour tout ce qui était à ton oncle, et tu viendras chercher à ma mort le peu que je possède.

N'ayant pas reçu de Rosa sa lettre habituelle, le prisonnier se rongea les sangs, quand on lui annonça qu'une jeune fille le demandait. Il vit son bon ange en deuil. Son cœur lui en souffla la raison, mais il n'osait l'interroger.

— Je suis libre ! s'exclama Rosa. Mon oncle est mort. Me voici, vieillie, usée par des chagrins dont tu n'as rien su, mais fidèle à ma parole. Nous pouvons partir en Inde, pour où Dieu le voudra, nous serons partout heureux.

Ils attendirent que les papiers pour le mariage fussent enregistrés. Rosa s'installa à la demande de Salazar chez le directeur de la prison, et elle passa durant la journée quelques heures avec le détenu.

Quand les papiers arrivèrent, l'ordre parvint au lieutenant Salazar de retourner à Porto et de s'installer au château de la Foz, une prison plus digne de lui. Les amis du défunt chanoine jugèrent que cela ne valait pas la peine de continuer à soutenir la vindicte de leur ami décédé ; et les protecteurs du prisonnier obtinrent tout de la Régence, sauf sa liberté.

Les fiancés se marièrent à Almeida, puis se rendirent à Porto, joyeux et insoucieux de leur avenir incertain, comme si l'intarissable source de poison, qui serpente parmi les fleurs de la vie, était épuisée pour eux.

Rosa obtint l'autorisation de vivre dans le château avec son mari, elle ne comptait pas les jours passés en prison ; tous s'écoulaient heureux, du moment où l'aurore éclairait sa chambre dans un ciel souriant à celui où la surface de la mer reflétait les derniers scintillements du soleil couchant.

Au bout de trois mois, la triste nouvelle arriva de la Cour, que le roi ne pardonnait pas au lieutenant Salazar.

Rosa fut forte, et lui, faible.

Il n'était plus fasciné par des visions de forêts indiennes, il voulait la liberté ; il voulait se montrer au monde riche d'une belle femme, et des biens de sa femme ! Et c'est ainsi que le cœur est fait ; et c'est parce que Dieu l'a fait de la sorte que l'on ne trouve personne dans ces magnifiques bosquets vierges de l'Inde, si séduisants dans les descriptions de Humboldt et les romans orientaux de Méry.

Il ouvrit son âme, pleine de baumes et de consolations, à sa tendre épouse ; mais cet homme faible pleurait, il la voyait mourir sous ce climat inhospitalier, sous lequel il avait

imaginé quelques mois avant une nature accueillante et douce qui aurait présenté pour eux des charmes inconnus.

Rosa réfléchit, et prit une décision hardie.

Un navire partait pour le Brésil. Elle dit à son mari qu'elle allait visiter sa tante et rester quelques heures à ses côtés. Elle l'embrassa avec une ardeur insolite, et des larmes qu'il ne comprit pas. Rosa s'adressa au Garde des Sceaux qui lui fournit des papiers pour la traversée, emballa quelques vêtements qu'elle avait fait sortir furtivement du château, écrivit une longue lettre à son mari ; longue parce que les phrases sortaient de son cœur avec des larmes, et que les unes effaçaient les autres sur le papier. Puis elle embarqua seule, sans autre protection qu'une lettre du Garde des Sceaux à l'un des ministres de Dom João VI.

Le premier effet que produisit cette lettre sur Salazar, ce fut une syncope. Il reprit connaissance, courut au sommet des murs du château et vit un navire voguant au large à peines voiles. Il entrevit sur le tillac un mouchoir blanc qui s'agitait. Ce devait être elle... C'était elle !... Le malheureux s'agenouilla en levant les mains. Il savait à peine ce qu'il faisait, mais quelle scène sublime ! Quels spectacles empreints d'une douleur immense la palette des grands génies n'a pas encore inventés !

Les anges l'accompagnaient. Les vents furent favorables, et tous les passagers à bord entouraient d'attentions l'épouse qui allait demander au roi le pardon pour son époux.

Le ministre fit preuve de bienveillance à son égard, et, avant de l'introduire auprès du roi, il lui montra la lettre émouvante et touchante du Garde des Sceaux.

Dom João pardonna au lieutenant avant de voir l'épouse qui le suppliait, mais, quand il la vit, il dit au ministre : "Il ne lui manque rien ! L'âme est parfaite comme le corps."

Rosa revint au bout de quatre mois et demi, avec le pardon. Quand le château de la Foz se dessina dans les brumes d'un matin d'hiver, Rosa, trompée par son cœur, prononça à voix haute le nom de son époux, croyant qu'il devait l'entendre. Certains de ceux qui l'entendirent sourirent, d'autres pleurèrent, et tous envièrent la chance du prisonnier.

Rosa sauta dans un canot devant la Foz, courut au château, imposa le silence aux sentinelles, parcourut les couloirs à pas de loup, colla son oreille à la porte de la chambre de son époux pour écouter sa respiration. Aucun bruit ne filtrait par la serrure. Elle leva tout doucement le loquet, regarda par la fente, et vit le jacobin, le pervers, le condamné, à genoux devant le crucifix, les mains levées.

Elle entra brusquement en criant :

– Tu es libre, on t'a pardonné !

Le lieutenant se leva, la regarda fixement ; mais ce regard trahissait un spasme de l'idiotie. C'est dans ses bras que les digues des larmes se rompirent ; et Salazar comprit alors qu'il ne rêvait pas.

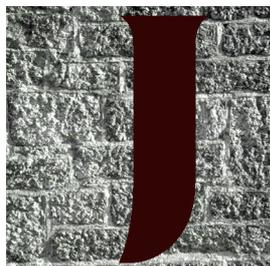
Il n'y a rien à dire de plus.

Ces deux créatures connurent vingt-cinq ans le bonheur qui est à la portée des hommes. La première qui mourut attendit quelques mois l'autre au ciel. Ils ont laissé des enfants ; je ne sais s'ils vivent encore, ni où ils ont vécu.

Salazar parvint à un grade élevé dans l'armée portugaise ; mais ces gloires sont si communes qu'elles ne méritent pas que l'on s'attarde sur elles. Ce qu'il y a de grand dans la vie de cet homme, c'est l'obscurité de ses vertus. Il paraît que les anges, pour être heureux, se cachent des hommes.



VIII



DE PERDS MON COURAGE à l'idée d'aborder l'histoire qui suit celle-ci, si merveilleuse, si belle, si on l'avait bien racontée.

C'est une histoire nauséabonde, qui n'offre aucune prise aux grâces, aux jolieses, et aux feuilles de vigne dont userait le peintre le plus habile pour essayer d'en cacher l'affreuse nudité.

Dona Benedita était une femme de quarante-cinq ans que j'ai connue en prison quand elle travaillait comme infirmière des détenues. Le *Dona* que je lui laisse, on ne le lui accordait pas dans cette prison ; mais je sais qu'elle y avait droit dans sa terre, et je commence à l'endroit où Benedita a fait ses débuts.

Elle était née dans la Beira et avait été élevée par deux tantes dans un couvent de Lamego, où elle était entrée orpheline.

Ses formes étaient extrêmement délicates, le fond l'était moins. Elle avait le pied fort petit, et se balançait naturellement avec une grâce exquise. De sa beauté, je n'ai discerné que des traces infimes, mis à part des yeux languissants, la couleur encore foncée de ses cheveux et ses pupilles scintillantes, des caractéristiques qui, à mon avis, en disent beaucoup sur la beauté, si le teint est pâle, comme le sien, mais sans le filet de rides dont elle était déjà affligée.

Elle avait au couvent l'estime de ses tantes et des autres religieuses, toutes séduites par sa docilité, son acharnement au travail et la bonne tenue de ses manières et de ses propos.

Benedita avait, à cinq lieues de Lamego, un oncle abbé qui vivait seul, et largement, de son jardin. L'abbé demanda à ses belles-sœurs de lui envoyer leur nièce, pour adoucir, des grâces de sa jeunesse, les dernières années chagrines de sa décrépitude. Ses tantes accédèrent aux désirs du vieillard et de la jeune fille, qui partit, sinon joyeuse, au moins de bon gré.

Les espoirs de l'abbé ne furent pas déçus. Benedita soulagea son ombrageuse solitude avec la fraîcheur juvénile de sa conversation, elle rendit la maison plus confortable, veilla au bien-être du vieillard, se chargea de toutes les tâches nécessaires que se partageaient des mains négligentes et mercenaires. Il se répandait en louanges à Dieu qui avait envoyé un ange à ses vieilles années comme des tendresses enfantines à un Abraham d'un âge avancé.

Les jours écoulés d'une année toujours heureuse, Benedita remarqua les regards d'un jeune homme, un riche cultivateur, un parti que guignaient beaucoup de pères pour leur fille. À force de remarquer, l'on est porté à aimer. Benedita aima le cultivateur et découvrit à son oncle ce qu'il n'était ni nécessaire ni honnête de cacher.

Le vieux prêtre qui avait baptisé le jeune homme et connaissait sa vie lui dit :

– António Mendes est un garçon parfait, ma nièce. Il a toujours été un bon fils, un bon ami, un paroissien exemplaire, et l'on peut s'attendre à ce qu'il soit un bon mari. Dieu sait combien je souffre de céder à un autre un cœur que je voudrais pour moi seul, comme une lumière qui m'était si indispensable pour le court chemin qui me mène à la sépulture ; mais ma vieillesse serait affreuse si je dressais, ma fille, des obstacles devant ton cœur qui a d'autres inclinations et un autre destin. Si tu te maries, que ce soit avec lui. Je conserverai le plaisir de vous avoir bénis tous les deux. Et vous, plus tard, vous parlerez beaucoup à vos enfants du vieil oncle qui leur a prédit à eux comme à leur postérité beaucoup de bonheur.

L'ancien pleurait à la fin de ce discours.

Benedita l'embrassa avec une véhémence tendresse, et s'efforça de le consoler en lui disant que s'ils se mariaient, ils vivraient toujours avec lui.

António Mendes était assurément le brave garçon que l'abbé s'imaginait. Dès qu'il apprit que Benedita voulait bien de lui, il alla la demander à son oncle, après l'avoir consultée.

Le vieillard fit l'éloge de sa nièce et conclut son discours en regrettant qu'elle ne fût pas riche pour mettre un comble à ses qualités naturelles.

– Je le savais, dit le cultivateur. J'ai en outre de quoi vivre décentement et plus que largement, Monsieur l'abbé.

Le mariage se fit, suscitant de sourdes envies chez les jeunes filles nanties des trois paroisses environnantes. Les fiancés voulurent prendre le vieillard chez eux, car il leur était impossible de s'installer chez lui, dans une maison trop petite pour le matériel agricole, les bêtes, les récoltes et les domestiques. L'abbé remercia ses neveux de leurs sentiments affectueux, mais n'accepta pas l'hospitalité qu'on lui offrait, en disant qu'un bon berger se devait de ne pas quitter la mesure qu'on lui avait donnée pour veiller sur ses ouailles.

"Une union bénie !" disait le vieillard en baptisant, un an après, une fille de sa nièce. "Heureux mariés !" disaient même les envieuses, convaincues qu'entre ces deux âmes, il n'y aurait pas la moindre querelle. L'abbé survécut quelques mois au baptême de l'enfant et laissa à Benedita un *Agnus-Dei* enchâssé dans un médaillon d'argent, et un rosaire de basalte, béni par le Vicaire du Christ. Le reste, c'étaient des vêtements et une coquette somme qu'il fit répartir entre les pauvres de la paroisse.

La deuxième année de leur mariage, la maison d'António Mendes recevait la visite d'un "docteur", un *fidalgo* des environs, le parrain de l'aînée.

Cette homme avait une vilaine réputation, qu'il s'était acquise par ses vellétés de célibataire et des crimes impunis. Les parents des jeunes filles dont il avait de temps en temps sacrifié la réputation aux caprices de son libertinage inspièrent une crainte que justifiait son influence et, à chaque revers de fortune, allaient confirmer leur soumission, tant ils dépendaient de sa protection.

António Mendes connaissait le caractère de son compère, et croyait connaître celui de sa femme. Jamais l'ombre d'un soupçon n'effleura son esprit, et peut-être il ne pensait pas qu'il pourrait avoir à se plaindre de la parenté spirituelle qui les unissait.

Flattée par l'originalité des expressions dont usait son compère pour exalter sa beauté, Benedita se crut effectivement belle, alors que son mari ne le lui avait jamais dit ; elle résista d'abord, par pudeur, puis en faisant appel à la raison, combattit, à tout hasard avec les armes de sa conscience, moins solides que l'obstination... Comment décrire la dégradation de cette malheureuse ? Qui a jamais su conter de ces chutes, sans dire que l'ange de la vertu s'est réfugié au ciel, en cachant son visage en larmes sous ses ailes ?

Si Benedita s'était contentée de tomber dans la première caverne de l'abîme, elle se serait relevée comme tant d'autres qui s'y sont vu précipiter, et qui se sont relevées, de là, rebaptisées par leurs larmes, rachetées par le remords pour la communion de l'honneur.

Non.

Ces pieds devaient glisser jusqu'à la flaque de sang où ils se sont embourbés ; cette femme ne devait se relever que pour monter sur l'estrade où se dressait une potence.

Il nous est déjà difficile de surmonter la nausée que nous inspire une telle histoire ; mais, tant que nous y sommes... Mon grand tort, ç'a été de la commencer. Vous n'avez plus, chère lectrice, qu'à rejeter ce livre et partir à la recherche de contes innocents dans un autre qui n'aurait pas été écrit dans un cachot.

Le "docteur" avait un filleul, du nom de José Maria, un garçon de vingt-cinq ans, son confident, son acolyte la nuit, intrépide, éprouvé dans tous les désordres des fêtes et des pèlerinages et l'héritier présomptif des biens de son parrain.

C'était lui qui portait les lettres à Benedita, quand il se trouvait que le "docteur" avait affaire ailleurs.

António Mendes n'aimait pas voir cet homme chez lui et demandait à sa femme d'agir en conséquence. Non qu'il craignît d'être déshonoré ; c'est la réputation du jeune homme qui l'inquiétait, et la connaissance que tous avaient de ses tours quand il servait d'entremetteur à son parrain.

Benedita promit de le renvoyer, puis manqua plus d'une fois à sa promesse, jusqu'à ce que le cultivateur dît en personne à José Maria que ses visites injustifiées le contrariaient.

José Maria ne revint pas, mais les voisins d'António Mendes le trouvèrent, mal déguisé, en train de rôder autour de la maison de Benedita, une carabine à la main. Poussés par une

curiosité naturelle, voire maligne, ils guettèrent les déplacements du passant nocturne, et le virent sauter dans le potager du cultivateur après l'apparition, à une certaine fenêtre, d'une serviette ou d'une autre pièce d'étoffe.

On prévint le cultivateur en tremblant : tout le monde avait peur de José Maria ; on lui cacha le nom de l'homme, on lui conseilla de veiller sur son honneur. Le cultivateur ne put s'empêcher de parler à sa femme de l'avertissement qu'on lui avait donné. Légèrement troublée, Benedita lui dit qu'elle n'y pouvait rien si l'une de ses domestiques se faisait courtiser ou pire. António renvoya ses domestiques qui lui demandèrent, effarées, la raison de leur renvoi ; et c'est la réponse qu'il donna aux gens qui l'avaient averti.

Ceux-ci restèrent pourtant aux aguets, et constatèrent que José Maria sautait encore dans le potager quand la serviette blanche apparaissait à la fenêtre. Aussi soucieux de l'honneur de leur voisin, que du crédit qui était dû à leur pénétration, ils alertèrent à nouveau le cultivateur et attendirent le résultat.

António ne dit rien à sa femme. Il fit mine de partir pour une foire loin de là, et se cacha la nuit chez un voisin. Deux nuits passèrent sans que le suspect se manifestât. Presque irrité contre son ami, António lui dit qu'il s'était trompé, s'il croyait sa femme capable de quelque déloyauté. Son voisin sourit et lui demanda de rester un jour de plus.

La silhouette apparut en effet la troisième nuit près de chez lui, et le cultivateur le reconnut tout de suite. Il le vit s'arrêter devant le potager ; mais l'homme attendit une heure, et ne sauta pas. Benedita avait acquis la finesse que donne la perfidie ; elle ne fit pas le signal : elle se méfiait de l'absence prolongée et inhabituelle de son mari.

José Maria tourna le dos à la maison, et coupa à travers un jardin au sol inégal qui débouchait sur un fourré de chênes.

Un raccourci qui partait de chez le cultivateur menait là, et, contrairement à l'avis de son voisin, il courut lui couper la route, armé d'un fauchard. Le cultivateur qui l'avait mis au courant se lança sur ses talons.

Appelé plus tard à témoigner au procès, celui-ci dit sur le moment qu'António Mendes avait surgi devant José Maria, et lui avait demandé ce qu'il allait faire là, à une telle heure. L'autre lui répondit en armant sa carabine. Le mari s'était alors jeté, à mains nues, sur lui pour lui arracher l'arme des mains. Le témoin ajoute qu'il les avait vus tomber tous les deux, et avait entendu la voix de son voisin qui criait : "Tu m'as tué, salaud !" et qu'il avait vu à ce moment-là José Maria se lever, prendre sa carabine et s'enfuir.

L'homme qui a fait cette déposition plus tard, s'enfuit chez lui à ce moment-là. Interrogé ensuite sur les raisons de son silence, il répondit qu'il avait une femme et des enfants, et qu'il craignait d'être assassiné par José Maria, si les autorités n'arrêtaient pas immédiatement l'assassin, une chose impossible, vue la protection que lui offrait son parrain.

Quelques cultivateurs qui venaient d'arroser leurs champs trébuchèrent sur le cadavre et beuglèrent : "Il y a un homme mort !" Ils examinèrent son visage dans l'espoir de le reconnaître, mais la nuit était fort sombre, et les bosquets de chênes à côté du cadavre ne laissaient même pas filtrer la lueur terne des étoiles.

L'un des hommes dit que, vus sa taille et son chapeau de feutre à larges rebords, il devait s'agir d'António Mendes.

C'est dans cette idée qu'ils allèrent l'appeler chez lui, et c'est Benedita qui répondit à l'appel en disant que son mari n'était pas revenu de la foire de Midões. Ils lui demandèrent une lanterne pour aller identifier un homme qui était mort au fond d'un jardin, et s'aperçurent que la main de Benedita tremblait d'une façon extraordinaire en leur tendant la lanterne.

– Un mort, dit-elle, qui est-ce que ça peut être ? !

– Nous allons y regarder de plus près, dit l'un d'eux. Mais il n'est pas très loin celui qui a dit que c'était Monsieur António.

– Mon mari ! s'exclama Benedita.

Et elle lâcha des cris fort aigus, qui ameutèrent le voisinage, et tout le monde sortit dans la rue pour suivre ceux qui portaient la lanterne, et Benedita qui marchait derrière en tirant de sa poitrine d'effrayants hurlements.

– C'est bien lui ! dit l'un des hommes, et il est couvert de sang.

Deux cultivateurs empêchèrent Benedita de s'approcher du cadavre, en la tenant dans leurs bras ; ils la ramenèrent chez elle en lui prodiguant chacun ses bonnes paroles, elle était secouée de terribles convulsions et semblait prendre les consolations pour une insulte à sa douleur suffocante.

Antônio Mendes avait le visage tailladé de coups de couteau, et du sang déjà coagulé sur le revers de sa veste et le devant de sa chemise.

L'on poussa les cris habituels : "Qu'on fasse venir la justice du roi !", et les voisins montèrent la garde toute la nuit à côté du mort près duquel on avait allumé un grand feu.

Il devait être minuit quand José Maria passa pas là, un violon sous le bras.

Il s'arrêta net, surpris par l'attroupement, et demanda ce qui se passait.

– C'est Antônio Mendes qui est mort, lui répondit-on.

– Qui l'a tué ? s'écria José Maria ; il lâcha son violon et serra les poings.

– Dieu le sait, répondit une voix.

C'était celle du cultivateur qui avait témoigné de l'assassinat ; et qui ajouta, dans sa déposition, que le sang du cadavre s'était mis à couler quand son meurtrier s'était approché. La science ne le permet pas, mais la science ne connaît pas les secrets de Dieu.

José Maria se rendit de là chez la veuve entourée de ses voisines, qui avait des vapeurs. Benedita entendit sa voix et frémit. Qu'est-ce qui la faisait trembler ? L'horreur qu'elle éprouvait d'elle-même.

Il se tenait devant elle, le visage serein, et il demandait sur qui retombaient les soupçons.

– Dieu le sait, dit, du coin de la bouche, le cultivateur qui était venu se reposer après avoir accompli son tour de garde auprès du cadavre.

José Maria observa le visage et les yeux du cultivateur ; on lisait dans son regard une terrible méfiance.

Benedita ne pouvait regarder en face l'assassin de son mari, mais répondait à ses questions avec un désespoir affecté.

Le surlendemain, les autorités locales vinrent ramasser le cadavre. José Maria se trouvait sur les lieux. Il disait au maire :

– Il est incroyable que l'on ne connaisse pas au moins un ennemi du mort ; on pourrait faire des hypothèses sur l'identité de l'assassin.

– Dieu le sait, dit encore le cultivateur.

Cette fois, José Maria ne tourna pas les yeux vers lui, mais il se promit de le tuer, s'il lâchait quelque phrase révélatrice.

La dépravée ne laissa rien paraître.

Antônio Mendes n'était pas encore enterré depuis un mois que José Maria, le filleul de son premier amant, vivait chez elle.

Le moment est venu d'arrêter un instant notre regard sur les voies de la Divine Providence qui sont d'ordinaire les plus éloignées des sentiers où nous l'attendons, aveuglés par notre misérable raison.

Le "docteur" avait quitté Benedita quand l'ennui lui avait fait paraître le chemin bien long, et son sacrifice à peine récompensé. Ses humeurs libertines se fixèrent sur une autre cible et c'est là qu'il perdait ses heures de loisir à jouir de son infamie, et du plaisir qu'il prenait à fouler aux pieds les conventions sociales.

Le fidalgo ne vit aucun inconvénient à ce que son filleul lui succédât, et Benedita ne fut pas longtemps affectée de l'absence de son compère, il est possible que la malheureuse se soit sentie plus à l'aise avec un homme qui lui passait tous ses caprices.

Quelques jours après la mort d'Antônio Mendes, le "docteur" fut assassiné en revenant d'une de ses expéditions nocturnes. Tout le monde désignait le meurtrier, il se trouvait même quelqu'un qui avait eu connaissance de faits établissant sa culpabilité ; mais personne ne le dénonça parce que l'assassin était le mari déshonoré d'une femme qui avait volé à Benedita le cœur de son compère. Le *cœur*, mon Dieu ! Comme on traîne ce viscère dans la boue de toutes les profanations ! Personne donc ne dénonça l'assassin ; beaucoup de ceux qui

auraient pu le faire avaient été humiliés par le mort, et gémissaient, les mains liées par son pouvoir absolu dans le conseil municipal.

Les héritiers du mort s'emparèrent de ses biens, et chassèrent le filleul qu'ils n'aimaient pas, le complice respecté des vices de son parrain.

Forcé par le besoin, José Maria se réfugia chez Benedita et s'y installa ; il commandait et faisait ce qu'il voulait dans la maison.

Ils vécurent ainsi un an et demi, courant fêtes et pèlerinages, dépensant largement et dilapidant la maison qui n'était grevée d'aucune dette quand le défunt maître l'avait laissée.

Le scandale s'étalait sans masque, suintant de sang. Tout le monde était choqué de l'attitude de cette femme qui s'affichait avec l'assassin de son mari. Personne n'hésitait à le tenir pour tel, depuis qu'on l'avait vu, lui, s'emparer des biens de la veuve, et elle rompre le deuil au bout de quelques mois, et se montrer souriante et coquette dans les pèlerinages, avec une impudence qui donnait des couleurs atroces à son crime.

Un jour, José Maria s'était rendu sans elle à une foire, non loin de Lamego. Le cultivateur se trouvait également là, qui avait affirmé que Dieu connaissait l'assassin.

Échauffé par l'ivresse, José Maria se jeta sur lui sous le premier prétexte venu et le roua de coups bien décidé à l'achever. Des voisins le lui arrachèrent des mains, et le blessé courut à Lamego dénoncer l'assassin au juge en fonction. Le magistrat prévint les autorités compétentes et l'on donna sur le champ l'ordre d'appréhender le suspect.

L'on prit des raccourcis pour intercepter José Maria qui fut arrêté avant d'arriver chez la veuve, et conduit dans les cachots de Lamego.

Le cultivateur qui l'avait dénoncé alla la trouver et lui dit de s'enfuir pour éviter de se faire arrêter.

Elle prit peur, mais ne s'enfuit pas. Elle avait à côté d'elle deux filles qui pleuraient encore leur père et ne cessaient de le réclamer. Où irait-elle se cacher avec ses deux filles ? Qui lui offrirait un asile ? Quelle meilleure preuve que cette fuite pourrait-elle donner de sa complicité ? Quelles preuves la justice pouvait avancer contre elle ?

En ruminant ces questions où elle mentait à sa conscience et croyait mentir à Dieu, Benedita attendit qu'on engageât une procédure, et n'attendit pas longtemps, puisque, le lendemain matin, elle fut arrêtée et emmenée, elle aussi, à la Relação de Lamego.

Le dossier fut vite constitué. Il n'y avait qu'un témoin oculaire, mais tous jurèrent qu'il était de notoriété publique que José Maria avait été l'assassin, et Benedita l'instigatrice de ce crime. Ils furent condamnés à être pendus à un gibet dressé sur le lieu du délit.

Le crime fut perpétré en 1851, le jugement eut lieu en 1853. Benedita vivait en 1860 à la Relação de Porto, où elle attendait que le pouvoir modérateur commuât cette peine en un exil perpétuel. José Maria s'y trouvait aussi, et je l'ai entrevu à l'infirmerie des prisonniers.

Le pinceau sera heureux, qui rendra sur la toile un composé de traits respirant autant la perversité que les siens. Ses yeux étincelaient dans ses orbites cavernieuses bordées d'un disque noir comme du fer. Il faisait couper ses cheveux en brosse, et laissait pousser sa barbe, inégale, jonchée de clairières qui semblaient des cicatrices. La peau était terne et parsemée de taches jaunes. Sa force se manifestait dans sa carcasse, avec ses épaules larges, et ses gros poignets osseux.

Il était entré à l'infirmerie pour des douleurs à la poitrine ; mais les détenus disaient qu'il faisait semblant d'être malade pour trouver une occasion de voir Benedita, qui était infirmière des femmes dans le bâtiment en face de celui des hommes. On m'a dit que, tard dans la nuit, la condamnée allait coller ses lèvres à la serrure de la porte, et s'entretenait, à travers une pièce qui les séparait, avec José Maria, par le guichet d'une porte en face.

Elle lui disait un jour :

– Tu te rappelles le temps où j'attendais au lit qu'on m'apporte mon petit-déjeuner à dix heures ? Je n'arrive pas à trouver une heure de vrai sommeil, et je suis obligée de me lever au point du jour pour donner des remèdes aux malades.

Elle lui dit un autre jour :

– Que sont devenues mes filles ? Depuis qu'elle s'est mariée, l'aînée ne m'a plus écrit ; sur l'autre, je ne sais rien. J'ai écrit, pour qu'on m'envoie un petit quelque chose ; mais on ne m'envoie rien. J'ai vraiment souffert de la faim au cachot, on me donne ici de la morue que je n'arrive pas à manger.

J'ai oublié ses autres lamentations, que j'ai dû noter, quand on m'en a parlé.

Les prisonniers ont eu tort de dire que José Maria n'était pas réellement malade. Je l'ai revu et trouvé méconnaissable, livide, les orbites complètement décharnées, et l'épine dorsale courbée par les secousses de la toux.

En mars 1861, les grâces arrivèrent qui commuaient la condamnation de José Maria en un exil perpétuel avec des travaux forcés, et celle de Benedita à la prison à perpétuité au Mozambique.

Au moment où la commutation arriva, le condamné mourut à l'infirmerie, en se tordant de rage contre les douleurs, et tous les gens qui l'entouraient en lui proposant leurs services corporels et spirituels pendant ses dernières heures.

Quand elle apprit la mort de José Maria, Benedita se répandit en lamentations dont la sincérité allait de pair avec celles qu'elle avait exhalées pour son mari. Ce qu'elle demanda, une fois calmée son affliction, ce fut le coffre de José Maria, en se présentant comme son héritière. Le geôlier hésita à le lui remettre, pour la bonne raison que le défunt était marié quoiqu'il eût abandonné sa femme dès les premiers mois de mariage et parce que la Santa Casa est l'héritière des prisonniers morts intestats. Mais l'on vérifia le contenu du coffre, et l'on constata qu'il n'y avait rien de précieux dedans, à part un couteau à large lame, dont Benedita ne voulut pas, peut-être parce qu'elle y vit des taches du sang de son mari. Mais elle accepta quelques chapeaux de paille fine, et des tresses pour d'autres, un art dans lequel José Maria surpassait tous les autres détenus.

Peu de jours après la mort du condamné, Benedita resta à l'infirmerie. Elle se réveillait la nuit en poussant des cris stridents ; elle disait qu'on la tuait, et que c'était José Maria qui lui jetait une barre de fer sur la poitrine ; c'était sinon son mari qui la traînait par les cheveux. Les malades épouvantés voulaient s'enfuir de l'infirmerie, et juraient qu'ils entendaient un vacarme effroyable. La nouvelle se répandit dans tous les recoins de la prison, et ce fut une époque où des fantômes ont surgi de l'obscurité sous toutes les arcades.

Il se trouve qu'alors on signala au Procureur Royal l'apparition d'une silhouette à la terrasse de la voûte de la Relação. Ceux qui observaient ce phénomène de dehors disaient que la silhouette avançait par moments sa tête au-dessus de l'épaule de la Justice de pierre qui orne la coupole de la façade. Les autorités envoyèrent de nuit une escouade de sergents sur le toit de la prison ; comme ils étaient revenus un tantinet jaunis par le froid, les détenus se dirent tous convaincus que le fantôme du toit était un juge qui avait, cinquante ans avant, condamné un innocent. Je ne sais quel journal de cette époque ajouta, en rapportant cette effrayante affaire, que, si les juges iniques devaient errer sans sépulture sur ce toit, il y aurait bientôt plus de fantômes dans le coin que de chats en janvier. Je trouve le trait plaisant ; mais il ne me semble pas qu'il faille prendre les fantômes à la légère.

Ce qui est sûr, c'est que Benedita demanda qu'on la ramenât dans son cachot, pour voir si elle pourrait se délivrer ainsi de la présence obsédante de ces Larves qui lui écrasaient la poitrine et lui arrachaient ses tresses.

Cela me coûte de le dire : le visage de cette femme n'était pas obscurci par la moindre ombre de remords. Ses yeux restaient secs quand elle parlait de son mari. Elle se disait innocente, et reconnaissait qu'il montrait beaucoup de tendresse à son égard. Ces révélations donnaient des couleurs encore plus sombres à son exécrable naturel. Elle parlait de ses filles avec un peu de chagrin et quelques regrets ; mais ces traces d'émotion se transformaient vite en haine, car elle se voyait abandonnée de tous et d'elles. Elle évoquait rarement l'apostolique figure de son oncle, l'abbé, ou elle en disait juste ce que pouvait ressentir son cœur encroûté par le sang coagulé de son mari, que la Providence l'avait contrainte à avaler, ainsi que son désespoir, sa sensibilité éteinte, et le souvenir disparu de son innocence.

Avant et après la mort de José Maria, la malheureuse entretenait une correspondance amoureuse avec différents prisonniers ; elle distinguait particulièrement, et à juste titre, un garçon de bonne famille, qui avait fini brigand des grands chemins, et qui est parti ensuite purger en Angola une peine de dix ans. Quelle aimable figure de garçon de vingt-trois ans ! Un front, un regard respirant à ce point l'intelligence et la bonté !

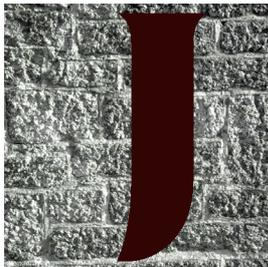
Les amours de Benedita avec cet homme et d'autres la conduisaient tout droit à l'exil. Elle n'avait pas encore mesuré la gravité de sa peine. Benedita mourra dans les fers, si elle n'est pas déjà morte.

Je l'ai vue partir dans un groupe de déportés. Elle était couverte d'une vieille capote et portait un paquet de linge sous le bras.

Un détenu m'a dit à ce moment-là :

– Quand j'ai vu cette femme à la fête de Notre Dame des Remèdes à Lamego, sur sa belle monture, avec son costume de paysanne, son mari à ses côtés, et qu'ils excitaient tous les deux l'envie de tant de gens... je n'aurais pas songé à dire que je la verrais partir de cette façon pour l'Afrique, sous ces haillons, et souillée d'une indélébile infamie.

IX



Je vais à présent vous divertir avec une histoire amusante. C'est celle de José Bernardino Tavares, un cultivateur de Santa Maria da Feira, un lion dans la région, mis en cage pour ses atteintes léonines à la morale, à cause aussi du manque de scrupules de ses voisins.

Il arriva que l'abbé de la paroisse de José Bernardino était un curé des âmes qui piochait ses messes d'une vertu évangélique chez le défunt curé Meslier et bien d'autres que vous connaissez, cher lecteur, comme les doigts de votre main.

Le prêtre avait, dans son presbytère, une solide gaillarde qui tournait la tête de son maître et des garçons, Ceux-ci la courtoisaient et elle tournait dédaigneusement le dos à tous, tant elle était fière de tenir le cœur de l'abbé prisonnier de ses chaînes.

José Bernardino balaya ses soucis, et fit deux doigts de cour à la coquette. Qu'elle se campe, si elle veut, sur ses sabots, Felícia, l'affaire devient sérieuse ! Avec le sieur José Bernardino, il n'y a pas de Lucrèces et d'abbés qui tiennent.

La jeune fille sentit un jour un je ne sais quoi qui l'attirait par le cœur du côté où José Bernardino la regardait, et ne cessait de la regarder. Les caresses de l'abbé avaient une odeur de tabac à priser. Les colloques à son foyer, tard dans la nuit, la faisaient somnoler, bâiller et d'endormir sur sa quenouille. S'occuper de ses chaussettes, de sa jument, de sa soutane et de ses burettes, cela représentait déjà pour elle une tâche assommante.

La jeune fille se trouvait, comme on dit, dos au mur, ou, pour employer une autre expression, entre la croix et l'eau bénite ; elle n'avait jamais été plus vive et plus rougeaude.

Quand les femmes de cette espèce se mêlent d'aimer, elles se font un sang nouveau, elles se donnent un coup de plumeau, elles bourgeonnent, elles sont comme des lionnes dans la brousse quand le rugissement du lion fait tressaillir leurs muscles.

C'était vraiment un lion, José Bernardino ! Quels rugissements dans chaque regard ! Quelles secousses au cœur de cette fille, à chaque note de la *gigue* qu'il sifflotait la nuit en faisant le tour de sa maison !

L'abbé se lève un beau matin et demande un bol de lait parce qu'il ne va pas dire la messe ce jour-là. Il ne reçoit aucune réponse.

– Apporte-moi mon lait, Felícia !

Le pâtre de cette brebis teigneuse braille et braille encore ; à cette heure-là, elle s'était échappée, elle était passée dans la bergerie de José Bernardino.

L'abbé sauta de son lit, se mit à courir par toute la maison pour trouver Felícia, alla la chercher dans sa chambre, et s'aperçut tout de suite que son coffre à linge avait lui aussi disparu.

– Va au Diable ! maugréa l'abbé. Ce ne sont pas les femmes qui manquent !

C'était ce que disait sa bouche ; mais, au fond de lui-même, ces entrailles bouillonnaient comme du bitume dans un chaudron. C'est que l'abbé aimait Felícia de toute la force de son immoralité, de son tempérament, de sa stupidité !

Le prêtre s'en alla mener son enquête sur ce que Felícia était devenue, et il reconnut sans peine les serres du rapace qui s'étaient emparées de la tourterelle qui accompagnait ses chants plaintifs.

Il jura de se venger et se vengea sans fracas, ni discours qui fussent de nature à ternir la gravité de sa mission.

Il savait que José Bernardino était accusé de voies de fait au cours d'une belle bagarre dans je ne sais quelle foire. Il savait aussi que le *regedor* protégeait le criminel, au point de le laisser circuler librement dans la paroisse. L'abbé va trouver le préfet et dénonce l'impunité dont jouit le criminel et la complaisance du *regedor*. Le préfet somme son subalterne d'arrêter José Bernardino, et celui-ci est prévenu de la trame ourdie par le prêtre ; on lui conseille de rester sur ses gardes.

Le cultivateur n'est pas homme à prendre des demi-mesures. Il décide de donner une leçon mémorable au prêtre, et prépare à son intention une carabine infailible qui ne l'avait jamais trahi face à de merles au bec plus jaune.

Il se poste une nuit en face de la résidence de l'abbé, et attend qu'il sorte prendre le frais ou compter ses nombreuses brebis qui avaient toutes attrapé la teigne à son contact. Une porte s'ouvre, José Bernardino distingue une forme, et tire sur elle. La forme s'écroule en lâchant un râle. L'assassin prend la fuite, se tapit, et entend, au cœur de la nuit, une voix qui disait à l'autre :

– Tu ne sais pas où il y a eu un coup de feu ?

– Si, c'est sur l'âne gris de l'abbé qu'on a tiré.

– Et on l'a tué ?

– Ça, c'est sûr ! Il n'a pas eu le temps d'en dire une, et le voilà avec une balle dans la tête. C'est bien fait. C'est l'abbé qui aurait dû se trouver dans la peau de l'âne.

– Ça ne change rien, rétorqua l'autre. L'âne se trouve déjà dans la peau de l'abbé.

– J'ai donc tué le baudet gris ! se dit José Bernardino, furieux du résultat de son guet-apens.

L'abbé poussa de hauts cris à la messe de ce jour-là, il fit appel à la conscience de ses fidèles, les pria de lui dire qui avait tué le baudet, et il excommunia l'asnicide.

Entre-temps, aiguillonné par les autorités, le *regedor* poursuivait le criminel, et lançait ses sergents sur sa maison tandis que, se fiant à son escopette, José Bernardino sortait par une porte pendant que la police entrait par une autre.

Il faut savoir que l'abbé avait des ennemis, qu'il devait à son immoralité et à l'avarice qu'il montrait à la tête de son troupeau, alors que le cultivateur, homme au cœur pur et serviable, comptait beaucoup d'amis.

Ceux-ci résolurent de venger le fugitif en grillant le prêtre.

Ils mirent le feu à sa maison, et peu s'en faut que les flammes ne rôtissent les rillons du prêtre qui en était à son premier sommeil, et digérait le dîner plantureux avec lequel il endormait les insomnies que lui donnait son amour.

L'abbé sortit par une fenêtre, avec une couverture sur ses épaules, posée à la façon d'une chlamyde, et demanda à ses voisins, des fidèles, de sauver sa jument et cent mille *réis* qu'il gardait dans un coin de sa malle. L'on éteignit le feu en se faisant passer de grosses quantités d'eau jusqu'à la porte de son jardin, et la jument sortit en éternuant de son écurie, et distribua des coups de sabot à ses sauveteurs.

Le feu éteint, l'abbé éleva la voix ; il accusa de cet incendie José Bernardino qui se trouvait à cette heure-là à la foire de Saint Michel à Basto.

On intenta une nouvelle action contre le cultivateur et, vu que l'on ne manquait pas de preuves, la situation du bonhomme s'aggrava et l'on essaya de plus belle de l'arrêter.

José Bernardino de trouvait chez lui et dans son lit, où il écoutait les histoires du presbytère que lui racontait Felícia, quand la police, conduite par le *regedor*, encercla la maison. Le cultivateur se leva tranquillement, prit sa carabine, et ouvrit une des portes pour sortir. Quelque hommes s'avancèrent sur lui et restèrent pétrifiés devant la bouche du tromblon. Le *regedor*, lui, vexé par la faiblesse des sergents, fit un saut en avant, bravant le canon de la pétoire. José Bernardino leur conseilla la prudence, et les pria de lui laisser un passage. Ils ne voulurent pas entendre raison et se précipitèrent sur lui, ils entendirent claquer l'arme. mais il s'agissait d'une platine à silex, et le chien n'avait pas donné la moindre étincelle. Pour faire face à l'attaque, il appuya sur la détente une deuxième puis une troisième fois, avant de jeter son arme à terre en s'exclamant :

– Je me rends ; je suis entre vos mains.

On le conduisit à la prison de Vila de Feira, où il fut jugé pour son ancien crime, et pour celui, plus récent, de rébellion. L'on disposait de preuves pour les deux : il fut condamné à trois ans de prison. José Bernardino aurait dû les accomplir dans sa commune, mais comme des prisonniers avaient défoncé la fragile prison de l'endroit, il fut transféré à la Relação de Porto, pour y purger sa peine.

Je n'ai pas rencontré là-bas de détenu à la fois si impatient de retrouver la liberté, et si gâté par les innombrables visites de grasses et vaillantes gaillardes de sa terre ! Rares sont les hommes qui auraient pu se vanter de suspendre aux barreaux de leur cellule les cœurs fidèles des femmes qui les ont aimés en ses jours heureux ! Tantôt, il y en avait une qui lui apportait un panier d'œufs, tantôt une autre avec une corbeille de pain blanc ; puis une autre encore, plus hardie, avec un chapelet de chouriços ; et, pour finir, celle qu'il chérissait le plus, entretenait sa maison, et remplissait sa chambre de cadeaux de ses labours. Malgré tout, José Bernardino Tavares n'était pas satisfait.

Voltaire devait être fort aimé quand il échoua à la Bastille, et il ne reçut la visite d'aucune des tendres esclaves de son esprit.

En dix-neuf ans de captivité, Fouquet n'a vu briller l'œil d'aucune femme dans les ténèbres de son cachot.

Pellisson non plus, à ma connaissance.

Le pauvre Sílvio Pélico donnait des leçons de morale à la fille de son geôlier, et aux femmes à la vertu trompeuse qui se moquaient de lui.

Aucun d'entre eux n'a reçu de mains aux doigts pleins de bagues des œufs, ni du pain blanc, ni des chouriços.

Comment José Bernardino osait-il se plaindre de son infortune qui n'était rien à côté des ténébreuses angoisses de ces illustres fils de famille ?

Je lui ai conseillé de se proposer pour quelque travail afin de rendre les heures plus légères et occuper son esprit.

– À quoi pourrais-je m'occuper ? s'écriait-il. Pour me distraire, je prépare mon dîner ; et pour trouver une occupation, je mange plus que je ne peux.

Il se leva un jour d'humeur à remplir la fonction de juge dans une des grandes salles de la prison. Il en acheta pour douze livres le droit au geôlier qui négociait ce genre de trafic honteux, et il inaugura son règne en saoulant les détenus d'eau de vie pour se détendre. Quelque jours après, le geôlier le prit en grippe., et voulut le changer de secteur. José Bernardino se plaignit au défunt directeur de la Relação du tour que lui avait fait le geôlier en lui vendant son poste de juge, pour le lui reprendre ; mais le pauvre homme qui arrivait à peine à supporter les douleurs de sa lente agonie, s'abstint de prendre des mesures contre son employé déjà possédé par l'âme de João Branco.

Quand Sa Majesté Dom Pedro V revint à Porto, j'écrivis à monsieur Tiago da Horta, pour lui demander de faire parvenir entre les mains de Sa Majesté la supplique documentée du prisonnier José Bernardino Tavares.

Le surlendemain, Dom Pedro vint visiter la prison ; il daigna me dire qu'il avait vu la lettre que j'avais écrite à son ministre, et que, bien qu'il ne l'ait pas lue, il jugeait que l'on pouvait accéder à mes désirs.

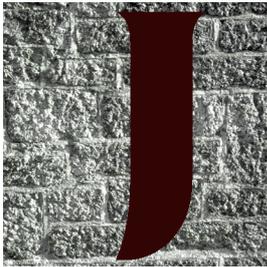
José Bernardino se tint pour pardonné et dispensé d'accomplir ses neuf derniers mois de prison, et vécut des journées plus joyeuses dans cet espoir, que celles sans doute qu'il aurait vécues en liberté.

La mort du souverain entraîna celle des espoirs du prisonnier. La parole des rois est sacrée quand les rois détiennent le pouvoir ; ils se contentent à présent de régner. Il suffit d'un commis dans un bureau pour boucher les canaux par lesquels la Miséricorde d'un roi arrive jusqu'à son peuple.

José Bernardino se trouve encore enchaîné par la main évangélique de son abbé à qui il doit trois ans de chagrins les catarrhes de trois hivers, la ruine de sa maison. Mais l'abbé ne s'estime pas assez payé ; il lui doit encore Felícia et l'âne.

D'après moi, ce ne sont pas ses voies de fait, ni sa résistance, ni l'enlèvement de Felícia qu'expie José Bernardino, mais la mort d'un petit âne inoffensif, quoiqu'un proverbe affirme que leur voix ne parvient pas au Ciel. Moi, je crois difficile que celle de l'abbé arrive jusque là*.

X



UGÉANT LE PARRICIDE irréalisable, les législateurs païens n'ont pas prévu pour lui de châtement spécifique. Les philosophes grecs s'étant abstenus de les sermonner sur ce chapitre, Jésus Christ vint dispenser son enseignement aux hommes. Avec le christianisme, creuset de la civilisation, l'on vit arriver dans les codes des peines contre le fils qui tue son père, et se perpétrer de tels actes, non pas un par siècle, mais trois d'un coup, trois parricides enfermés ensemble dans le même cachot.

Si je m'attarde sur cette question, je veux dire sur la perfectibilité du genre humain, révélée par l'action du christianisme, mon esprit devient si confus, mes idées se combattent à un tel point que je me fuis moi-même, de peur de concevoir des idées délirantes, et plus encore, de me laisser aller à les écrire imprudemment.

Ils devaient être plus, mais je n'ai connu que trois parricides ; plus exactement cinq, puisque deux femmes et un garçon étaient condamnés pour avoir tué leur père commun.

Ils venaient des environs de Lamego. L'aînée des filles avait vingt-cinq ans, des manières de garçon, mais ne manquait pas de charme. La puînée avait, semble-t-il, dix-huit ans, et un aspect maladif. Leur frère était muet. Ils étaient tous les trois condamnés à mort, et attendaient le résultat de leur appel devant la Cour de Cassation. L'acte d'accusation disait que l'aînée des parricides avait étranglé son père, de ses mains puissantes, avec le concours de sa sœur et du muet. Ils avaient été dénoncés par une autre sœur, elle aussi muette, dont ces scélérats ne s'étaient pas cachés.

L'infirmier des prisonniers était un autre parricide qui n'avait pas consommé son crime ; il était condamné à perpétuité, une peine incompressible. Il y a six ans qu'il est là, et il est estimé des autorités et des contrôleurs de la Misericórdia, dont dépend cette infirmerie. Les

* José Bernardino fut gracié alors qu'il ne lui restait plus que quelques mois à faire, quand Dom Luis I fut acclamé. (NDA seconde édition)

malades s'accordent à reconnaître sa charité, et j'ai moi-même constaté la douceur dont il a fait preuve et les soins qu'il a prodigués au pauvre Coutinho durant ses derniers jours. Cela m'a fait de la peine de le voir un jour infliger une sévère correction à un malade, et je lui ai reproché sa dureté. L'infirmier me dit que le malade était fou, et que seule la terreur le faisait tenir tranquille. L'origine de ce mal se trouvait dans la sottise des autorités qui l'avaient envoyé en prison, et du geôlier qui l'y maintenait. Celui-ci déclinait toute responsabilité, en disant que l'hôpital de la Misericórdia ne voulait pas accueillir de fous, parce qu'il n'avait pas d'infirmier spéciale. On ne le croirait pas de la maison de charité la mieux dotée et la plus riche du pays ! Avec la galerie de bustes que l'on a placée au firmament du portique – une véritable infirmerie de l'art et du génie architectural – le Conseil de la Santa Casa aurait pu avoir créé une infirmerie pour les fous.

Pour en revenir à l'infirmier, c'est le fils d'un riche cultivateur, sur lequel il a tiré, en manquant sa cible. Ce fut un coup de folie, dû au refus de son père de consentir à ce qu'il se mariât. Son propre père lui pardonna après sa condamnation. Le vieillard passe de temps en temps voir son fils et lui verse chaque mois une mensualité qu'il ne dépense pas. Quoique condamné à la prison à perpétuité, monsieur Carneiro a trouvé une fille qui a été conquise par ses bonnes manières, et lui a accordé sa main. Il est donc le troisième mari de madame Maria, dont le métier consiste à transporter les médicaments de l'hôpital Santo António aux infirmeries de la Relação. Le vieillard a déjà demandé au Trône la grâce de son fils ; mais le Ministère Public a demandé la condamnation du prévenu en raison des atteintes portées à l'humanité. Le père pardonne ; pas l'humanité.

L'autre parricide est monsieur António Vieira Mendes, naturel de Braga, et le plus ancien locataire de la Relação. Il y vit depuis 1845. Il a été jugé et condamné trois fois à être exécuté sur les lieux du délit.

Mendes avait été un garçon correctement élevé, naturellement intelligent, affligé de penchants déplorable. Son père était un homme attaché aux coutumes anciennes, le censeur inflexible des imperfections de son fils, et avare de ses biens, qu'il refusait de voir dissipés. António Vieira Mendes se maria tôt et pauvre. Des charges familiales, des chagrins domestiques dus à la modestie de ses ressources, et l'aiguillon d'un funeste naturel poussèrent le jeune homme à attenter à la vie de son père qui s'entêtait à vivre en disposant de tous ses biens.

Mendes ne tua pas son père ; il le fit tuer par des malfaiteurs qui sont morts dans les galères. La justice ne prit pas longtemps pour identifier l'homme qui avait engagé les meurtriers. Il fut aisé de le confondre ; et la société exigeait que le coupable s'en allât directement du tribunal au gibet.

Je me souviens vaguement d'avoir vu, il y a dix-huit ans, une affreuse lithographie dans laquelle un artiste mercenaire a cru immortaliser le cadre lugubre du parricide. Ces gravures étaient vendues avec un livret. Mendes se trouve à l'arrière-plan, il apprend la mort de son père, et le sicaire, qui la lui apprend se tient à côté de lui. Le parricide est enveloppé dans une cape élégante, et s'appuie à une canne dans une attitude de statue. L'artiste s'est attardé sur les moustaches retroussées de chaque côté avec une grâce toute espagnole. Mes condisciples de Braga, qui connaissaient Mendes, étaient émerveillés par ce portrait.

J'ai revu ce tableau hideux quand je me suis retrouvé en prison, et, soit dit en passant, j'ai ri de l'innocence de mon geôlier. Mendes avait injurié l'inoffensif Nascimento parce que celui-ci n'avait pas donné suite à une requête contraire au règlement de la prison. Le pauvre vieillard, outragé dans sa dignité, avait voulu en tirer une vengeance à la hauteur de l'affront. L'une de ces lithographies était tombée entre ses mains. Nascimento vint me voir, déroula la gravure, et me dit :

- Vous voyez ça ?
- Oui, Monsieur Nascimento.
- C'est la vie de Mendes peinte au naturel.
- Elle est joliment peinte.
- Vous savez ce que je vais faire ?

– La faire encadrer, naturellement.
– Non, Monsieur, je vais envoyer ce bout de papier à ce scélérat. Je veux venger l'humanité. Quand le bonhomme verra ça, il mourra de remords.

C'est alors que j'ai éclaté de rire.

– Ça vous fait rire ? ma demanda le geôlier, tout pâle.
– Je ris de la confiance que vous accordez aux effets des remords, Monsieur Nascimento. Si vous lui envoyez cette gravure, Mendes ne mourra pas, il en fera faire une copie, et mettra la deuxième édition en vente, pour une pataque, et peut-être y ajoutera-t-il un petit portrait de vous, Monsieur Nascimento, là, dans un coin.

– Qu'est-ce que vous me dites ?

– La vérité, mon bon ami.

– Mais pourquoi devrait-il me mettre là, dans ce tableau ?

– Il serait capable, pour vous faire enrager, de vous peindre avec votre uniforme de sous-lieutenant des vétérans.

– Vous devez avoir raison, je pense ; il sait même imiter les signatures !

– Qu'est-ce que je vous disais ?

Cela fit avorter la vengeance du geôlier.

Antônio José Vieira est depuis bien longtemps connu comme le grand spécialiste de la prison. Il connaît par cœur les anciennes et les nouvelles réformes, les codes les lois extravagantes, et les plus récentes des innombrables chicanes juridiques. La Direction de la Relação est généreusement arrosée de requêtes de son cru. Et bien que les causes qu'il défend soient invariablement perdues, la réputation de juriconsulte de Mendes résiste à des coups qui ont ruiné celle de lettrés confirmés.

C'est normal : il lui arrive chaque année de nouveaux contingents de clients, et cet avocat est inconnu des derniers venus.

J'ai eu l'occasion de mesurer l'intelligence et la fécondité de ce particulier quand Sa Majesté est venue à Porto. Monsieur Mendes se fit l'interprète de soixante détenus, qui faisaient appel à la pitié du bon roi. Il rédigea en deux jours et deux nuits soixante pétitions, dont j'ai vu quelques-unes point méprisables dans le genre pathétique, où transparaisent les passions qui se manifestent sous l'aiguillon de la rhétorique. Le roi ne gracia aucun détenu, précisément parce qu'il aurait dû les gracier tous, tellement se ressemblaient les soixante plaidoyers des soixante innocents.

En dehors de cette activité légale, Mendes est doué d'un rare talent pour imiter des signatures. Grâce à son aide, il se fait beaucoup de mariages avec de faux certificats, et l'on vieillit ou l'on rajeunit les intéressés à la demande. C'est l'un des plus légers dégâts que l'habileté de cet insigne faussaire a provoqués. Des déserteurs sont venus chercher en prison leurs certificats de démobilisation, certains prisonniers lui ont demandé des ordres de levée d'écrou. Mendes possède cette vertu pourtant non moins étrange de rédiger les papiers, de toucher son salaire et de prévenir les geôliers de sa contrefaçon. De tels procédés trahissent d'après moi un reste de vénération pour la morale publique.

Mendes écrit aussi des articles pour les journaux, sur certains points touchant le règlement de la prison. Il en a écrit contre moi, qui m'ont paru grammaticalement irréprochables, et agréables à lire. Il a éveillé ma curiosité naturelle : j'ai voulu faire sa connaissance, et j'ai demandé au geôlier la permission de descendre à la cellule de l'écrivain. J'ai admiré la sérénité de son front luisant, son regard perspicace, sa physionomie spirituelle, et son épaisse moustache rayée de poils blancs. Il portait une *robe de chambre* de laine écarlate que lui avait donnée José do Telhado en disant que les "docteurs" s'habillaient en général de la sorte. Mendes fumait une pipe en porcelaine, il avait des cordons de soie pour attacher les pans de son gilet.

J'ai vu à ses côtés une jolie fillette de dix ans dont il m'a dit qu'elle était sa fille.

– Et sa mère ne vient-elle pas vous voir ? ai-je demandé.

– Sa mère est ma servante depuis vingt ans, c'est elle qui s'occupe de moi, ici, dans ma cellule.

– J'ai pensé que cette petite fille devait être l'enfant de votre épouse.
– Ma femme, a-t-il rétorqué, s'est tournée vers l'Eglise.
– Voulez-vous dire que c'est une bigote ?
– Non, Monsieur, je veux dire qu'elle vit avec un ministre de l'autel à Braga.
– Pour être plus près de l'homme qui assurera son salut ?
– Ce doit être ça, a-t-il fait en soufflant dans le tuyau de sa pipe, ce qui avait pour effet de faire déborder le tabac dans un mélange de cendres et d'étincelles. J'espère pouvoir les rapprocher un jour tous les deux de leur béatitude céleste.

J'ai eu d'autres occasions d'apprécier la conversation du sieur Mendes, et je lui ai inspiré assez de confiance pour qu'il me donnât le nom des gens qui lui payaient ses articles contre moi. À partir de ces révélations j'ai simplement déduit que mes adversaires avaient besoin de ce Mendes comme instrument de leur justice et interprète de leurs sentiments.

Monsieur Mendes se prévalait de son imagination, et de la virulence de son langage pour humilier les geôliers et les gardes, incapables de répondre à ses injures, car ils n'avaient pas son sens de la répartie. Le résultat, ce fut que la force matérielle finit par l'emporter sur l'esprit. Quelques soldats, baïonnette au canon, ensevelirent monsieur Mendes dans le plus épouvantable des culs de basse-fosse, où même son infortune ne put aplanir son caractère résolument indocile.

Je ne sais s'il y a une heure où l'ange de l'enfance de monsieur Mendes le visite dans ses rêves ; si ses paupières, en s'entrouvrant, distillent des larmes qui se dessèchent à la lueur des torches qui ont accompagné le cercueil de son père. Je l'ignore. Je conçois sur le cœur des hommes des idées qui s'opposent aux idées reçues. Je veux croire qu'il y a des remords et des regrets chez cet homme qui a été un fils, qui a eu une mère, qui a prié avec elle, qui l'a vue morte, qui l'a peut-être pleurée dans les bras de son père, qui a été tout ce que sont les bons fils avant d'être un parricide.

Et, si je ne me trompais pas, qui nierait l'existence de regrets et de remords dans cette âme ?

La vérité, c'est qu'il réfute l'accusation de parricide. Il m'a dit un jour :

- Mon père est mort tranquillement dans son lit.
- Votre père n'était-il donc pas cet homme qui a été assassiné d'un coup de feu ?
- Non, Monsieur. Mon père, c'était le général Caiola.

Il me semble que ce malheureux, par cette calomnie, outrageait inutilement sa mère.



XI



UN SAINT était enfermé ans les cellules collectives.

Là, personne ne va me croire ! Et je trouve normale l'offense que me fait le lecteur.

– Un saint en prison ! vous écriez-vous. C'est une insulte contre la civilisation chrétienne ! Cela revient à lancer une atroce calomnie contre les lois portugaises remodelées par l'Évangile ! C'est une diffamation contre le jury qui l'a jugé, et contre le juge qui a prononcé la sentence.

Poussez des cris, mais écoutez-moi. Le saint était en prison pour n'avoir pu payer une dette, ni rendre compte du bien qu'il avait engagé. Allez demander à l'ermite Saint Paul, à Saint Simon le stylite de payer une dette et voir si les pauvres du Christ les payaient !... Et quels saints que ceux-là !

On disait aussi que mon voisin avait arraché une oreille à l'un de ses compatriotes de Rechousa. Saint Pierre a lui aussi coupé, avec une épée, une oreille à Malcus, et cela ne l'a pas empêché de rester un saint.

Monsieur José da Rocha devait avoir soixante-dix ans. Il sortait rarement de sa cellule, et laissait voir sur son visage le sourire et l'éclat d'un bienheureux. Il lui restait deux mois pour finir son année de prison quand j'ai eu le bonheur de le côtoyer et d'apprécier ses vertus, obscures en ces lieux, dans une serre aussi mal aérée.

Obscures, pas vraiment. Il n'y avait guère de jour où n'accourussent vers lui, venus de terres lointaines, des foules de femmes et d'hommes, baissant la tête, pénétrées de respect comme des caravanes de Turcs au sanctuaire de La Mecque.

Ce monde-là venait prier avec le saint, et le consulter sur des maladies abandonnées de la science. C'est dans la conjuration des esprits immondes qu'éclatait sa principale vertu. Une jeune fille possédée du démon, sortait de là parfaitement nette, comme si jamais un tel hôte ne s'était emparé de son corps réservé à de meilleures destinées. Pour toutes les maladies, et surtout les inflammations de la colonne vertébrale, Rocha utilisait des méthodes fort différentes de celles en usage chez de brutaux rebouteux. Il taillait la bête en pièces par une simple imposition des mains, en accompagnant son geste de quelques mots proférés sur un ton lugubre, en fixant, de biais, ses yeux flamboyants du feu spirituel de la pythonisse sur le firmament. Il tailladait également l'air, ce qui est la marque la plus évidente d'une vertu miraculeuse.

Dans l'aveuglement de mon ignorance, je lui ai demandé de taillader l'air de la prison, qui était pestilentiel pour voir, s'il en faisait de la sorte du baume de cèdre et du santal. Rocha eut la condescendance de me dire qu'il ne tailladait que les mauvaises atmosphères, et moi, je fis preuve d'obstination en lui rétorquant que celle de la prison ne me semblait pas bonne. À quoi il me répondit, avec une séraphique patience, que les mauvaises atmosphères étaient celles qui souffraient d'un maléfice du diable.

Je me le tins pour dit.

Quelques jours après, j'ai eu l'impression qu'un souffle diabolique m'avait effleuré. J'ai demandé à mon voisin s'il me ferait la charité de me bénir. Le saint homme accepta volontiers et me consacra une mystérieuse demi-heure. Il lut, gesticula, se livra à des fumigations de romarin bénit, et se recueillit dix minutes. Quand il émergea de cette léthargie, les ombres furent balayées, qui assombrissaient son visage, et il revint à la bonhomie joviale et lumineuse qu'il affichait d'ordinaire.

– N'avais-je pas vraiment une mine inquiétante ? lui demandai-je.

– Je ne saurais vous le dire, fit-il, mais il me semble que si.

– Pourquoi, s'il vous est possible de le dire ?

– Parce que je vous ai vu éternuer deux fois, à cause des fumigations.

Je suis resté convaincu que le démon m'avait effleuré de son souffle, car je me suis senti mieux après ces éternuements.

Il y avait là un autre prisonnier, moins saint, mais beaucoup plus innocent, condamné à quinze ans d'exil au Cap Vert. C'était monsieur Gouveia de la commune d'Armamar. Il avait été *regedor* dans son pays, négociant et propriétaire. Sa position administrative l'avait amené à prendre parti, et à se distinguer par son zèle dans les joutes électorales. Au cours d'un de ces affrontements autour des urnes, qui ont été à une certaine époque de vraies calamités, avec leurs rancœurs fratricides, Gouveia fut à tort soupçonné d'une tentative de meurtre, jugé et condamné à trois ans de prison. Suivant sa partie, le Ministère Public aggrava sa peine. Sa partie était un personnage riche, qui se signalait parmi les puissants par son influence, et s'était mis en tête de perdre complètement son adversaire politique. Les juges de la Relação confirmèrent cette condamnation en appel ; mais, tandis que le greffier avait l'arrêt entre les mains, le juge rapporteur se fit remettre les papiers, déchira la page que le greffier avait rédigée, et en rédigea une autre, en fixant la peine à quinze ans d'exil. Entre-temps, les témoins qui avaient prêté serment contre monsieur Gouveia, étaient condamnés aux galères, pour faux témoignage. Le prisonnier pensait que, disposant d'une preuve aussi nette de son innocence, la Cour de Cassation annulerait la sentence. Cela ne servit à rien. L'instance suprême lui refusa la révision de son procès ! Gouveia partit en exil, après cinq ans de cachot, ayant perdu tous ses avoirs ; à trente-cinq ans, ses cheveux étaient tout blancs.

Gouveia possédait parfaitement des livres portugais qu'il avait inlassablement feuilletés durant ses deux ans de prison à Lamego. Quand je l'ai rencontré, il lisait et apprenait par cœur João Xavier de Matos, et Dinis, ses poètes favoris, les seuls de sa bibliothèque. Ce qu'il avait d'admirable, c'était l'aisance et la limpidité de son langage, parfois imagé, mais qui rendait remarquablement sa pensée.

Mais le plus étonnant chez cet homme, c'était sa résignation, les baumes pieux dont il adoucissait les blessures infligées par la nostalgie de son passé, et le fait qu'il n'espérait plus rien de la justice humaine.

Il avait un fils de douze ans, dont l'instruction lui prenait quelques-unes de ses heures. La mère de cet enfant était une domestique qui l'avait suivi de cachot en cachot, et dont il a fait sa femme, pour la récompenser de son dévouement, et l'emmener avec lui en exil. Ils ont échangé leurs vœux devant l'autel de l'infirmerie, et j'ai été l'un des invités à cette cérémonie. Je n'ai pas fait attention à la mine des époux à ce moment-là, parce que j'étais absorbé dans la contemplation d'un prisonnier qui avait rendu l'âme dans des râles convulsifs. Quel spectacle que ces deux scènes côte à côte !

Dès son arrivée au Cap Vert, Gouveia se gagna l'estime du gouverneur, qui lui confia des travaux de voirie, pour douze mille *réis* par mois, avec l'espoir d'une augmentation. J'ai vu quelques-unes des lettres qu'il a écrites là-bas. Elles respirent le bonheur et la résignation ; pas un seul mot contre ses ennemis, ni contre la justice foulée à leurs pieds. Il paraît que ce innocent déporté et pauvre reste convaincu que la Divine Providence va le récompenser et assouvir sa faim et sa soif de justice.

Je ne dirai pas la même chose de monsieur Gregório, un autre de mes voisins.

Monsieur Gregório, un particulier de quarante ans, était un fabricant de tissus, associé à un autre qui avait une séduisante fille de vingt ans, traînant à sa suite un cortège de garçons qui la courtoisaient timidement, comme si sa grâce les effrayait. Gregório, lui, jouait de la guitare, et faisait vibrer, dans de mélancoliques *lunduns** les cordes de son instrument, le porte-voix de son âme auprès de la jeune fille, qui dédaignait les douceurs et les vantardises des garçons.

* une forme du mot *lunduns* que nous conservons, car nous la trouvons chez d'autres auteurs portugais, comme Bocage. (*NDE seconde édition*)

Le fabricant était marié et son âge constituait une piètre excuse de sa folle passion ; l'amour est toutefois si ingénieux pour ces magiques incartades qu'il revêtit de fleurs printanières le visage de Gregório aux yeux de cette fille ; il versa dans son sein l'ambrosie frelatée qui enivra son cœur, et dans celui de son galant ce doux poison qui prend longtemps après coup à sortir de notre peau.

L'on ne peut douter que l'aveuglement de la jeune fille ait été un effet de l'ivresse, qui a tourneboulé son cœur et ses sens ; mais, revenue de sa torpeur (huit mois après s'être assoupie), elle ne retrouva plus sur son front sa couronne virginale, et commença à pousser des cris contre le sieur Gregório, et le sieur Gregório fut arrêté.

Il donnait sa version de l'affaire et parvenait à persuader les gens de son innocence. Mais les témoins évoquèrent de faits qui plaidaient tellement contre son innocence ainsi que contre celle de la jeune fille, qu'en fin de compte monsieur Gregório s'en va, en tant qu'innocent, en Afrique, et que la blonde, également en tant qu'innocente, se trouve mariée à un garçon que la condamnation de l'autre a convaincu de son innocence. Nous avons affaire à une espèce si bénie des dieux que la jalousie ne l'atteint pas, et que notre poète épique en fait état.

La moitié du sieur Gregório était une créature sensée, qui avait pardonné à son mari sa trahison, et lui apportait de quoi manger à ses heures, et le meilleur de ses plats : son cœur compatissant. Il semble, et c'est l'avis de l'épouse empressée, que celle qui aurait dû partir en Afrique, c'était la plaignante, qui lui avait volé le cœur de son mari au point qu'elle ne le laissait même plus garder sa guitare chez lui ! L'avocat du prévenu a développé cet argument de la guitare qui, selon moi, représentait un point essentiel de sa défense.

Les nuits d'été, mon voisin s'appuyait à ses barreaux, et jouait des arpèges amoureux, en chantant les poussées d'une nostalgie qui invitait tout autre cœur en des lieux où l'attendrissant chanteur envoyait le sien. C'est ainsi qu'il s'endormait, comme un David pleurant sur lui-même, et il se mettait, au point de jour, à son métier, où il tissaient d'admirables rubans de soie qui lui permettaient d'améliorer son ordinaire.

C'était un bon voisin que le sieur Gregório.

J'en dirai autant de monsieur Teles, lieutenant de José do Telhado, lesté manieur de bâton, fier violoneux, et modeste tailleur. À l'en croire, il était innocent, lui aussi, mais il allait se purifier en Afrique, dont il reviendra, au bout de dix ans, pour mourir dans sa patrie, plus généreux en l'occurrence que le général romain Scipion, lieutenant de brigands plus distingués, qui n'abandonnait même pas ses os à sa patrie.*

Le domestique qui me servait dans ma cellule se trouvait là parce que la Compagnie des Vins lui imputait le vol de dix-huit pipes de vinaigre. C'était une calomnie que le pauvre Pereira m'expliqua scientifiquement. Certaines années, le vinaigre s'évapore dans les pipes plus que d'autres, cela dépend de la chaleur atmosphérique. Il se trouve qu'il y avait eu deux étés torrides ; et dix-huit pipes de vinaigre s'évaporèrent dans les magasins de vinaigre ces deux années-là. C'est on ne peut plus clair. Si le défenseur de José Pereira ouvrait un précis de physique expérimentale devant les jurés, il les convaincrerait de l'innocence de son client.

J'ai toujours tenu mon domestique comme un être d'une exceptionnelle fidélité. Quand il me manquait des chemises, je me suis toujours dit qu'elles s'évaporeraient comme le vinaigre. La calomnie procède souvent de l'ignorance. Une autre personne, moins au fait des propriétés gazeuses des corps, penserait que les chemises étaient moins sensibles que le vinaigre aux variations atmosphérique.

Au deuxième étage de la Relação, était détenue une femme, victime de la même ignorance de la chimie. On l'accusait d'avoir acheté le vinaigre à José Pereira, et d'avoir percé le plancher de sa maison pour transvaser les vins du magasin de la Compagnie dans ses

* Scipion l'Africain a en effet fini ses jours dans sa propriété de Litterne en Campanie, et demandé qu'on inscrivent sur sa tombe : " Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. " (NdT)

tonnelets. Cette pauvre dame a fait deux ans de prison, et elle a eu le temps d'arriver à bon port, échappant à ce déluge de vinaigre où sa réputation aurait été engloutie, si la chimie n'avait pas été plus forte que le jugement des hommes qui l'ont condamnée.

Il ne faut pas que j'oublie monsieur Isidoro, idiot de profession, qui se trouve là, à ce qu'il dit, parce qu'il a été *victime de son ignorance*.

– De votre ignorance, Monsieur Isidoro ? me suis-je écrié. Ce n'est assurément pas l'ignorance qui vous amènerait ici, elle vous hisserait au pinacle des honneurs. Vous ne pouvez vous trouver ici à cause de votre ignorance !

– C'est pour ça que je suis là, parole d'honneur !

– Veuillez éclairer ma lanterne. Quelle sorte d'ignorance a pu pousser un juge à vous mettre en accusation ?

– J'ai pris de petits mouchoirs de soie dans la maison où je travaillais comme caissier, et je les ai donnés à un autre homme, qui les vendait.

– Et vous avez avoué au juge cet effet de votre ignorance.

– Oui.

– Vous avez bien fait, vous avez dit la vérité ; mais la vérité ne s'accorde pas toujours avec la sagesse ; c'est parce que vous ignoriez cela, que vous avez avoué ; c'est ce que vous voulez dire ?

– Non Monsieur ; j'ai montré mon ignorance en prenant ces mouchoirs.

– Ah ! Mais cela ne s'appelle pas de l'ignorance ; cela s'appelle un larcin.

Isidoro s'est exclamé, fondant en larmes :

– Je suis un voleur, alors ?

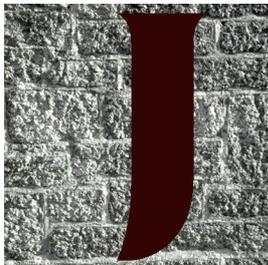
– Oui ; mais, comme vous le faites remarquer, vous ignoriez que prendre des mouchoirs à votre patron, c'était du vol. Je mesure à présent la portée de vos paroles. Vous êtes un voleur ignorant.

C'est pour cela que j'ai dit qu'Isidoro est idiot de profession.

Ce pauvre homme vient de Lisbonne, où il a tenu une boulangerie. Il a fait ses comptes et constaté qu'il y perdait. Il a convoqué ses créanciers, leur a réglé les mille *réis* qu'il leur devait, s'est retrouvé pauvre, et il est arrivé à Porto, à l'incitation d'un petit drôle qui lui a appris à voler des objets au bazar *Boa Fé*, où il avait réussi à se faire engager.

Cet honorable procédé envers ses créanciers se concilie mal avec un tel vol ; il y a toutefois une heure où les vices se déclarent, que les précédents n'absolvent pas. Après un an de prison, ce malheureux sera jugé et peut-être condamné, si le jury n'observe pas cette physionomie sur laquelle le spasme de l'idiotie plaide pour lui. Faites-lui prendre compte de son *ignorance*, de peur qu'il apprenne la *science* dans l'établissement où il se trouve.

XII



JE DONNERAI A MES AMIS ce que je peux : un chapitre du livre qui évoque une époque où l'on reconnaît ses vrais amis.

J'avais l'impression, en entrant dans ma cellule, d'en avoir peu, je me suis senti, à ma sortie, l'obligé de beaucoup. Une poignée d'entre eux, en qui j'avais confiance dans ma bonne foi et ma crasse ignorance de l'humanité, étaient des gens avec qui je m'étais lié à une époque où la fortune m'était favorable. Rares sont ceux d'entre eux que j'ai vus dans ma cellule, plus rares encore ceux qui se sont tenus à l'écart de la bande de mes ennemis. Je leur ai pardonné quand j'ai compris qu'ils étaient tenus en laisse par le besoin d'obtenir des faveurs qu'ils payaient à usure de leur ignominie. Je n'ai même pas été surpris de les entendre vociférer contre la main qui tentait de briser mes fers autour de mes poignets et d'en imprimer la marque sur le visage de ces adversaires, les uns

déchaînés, les autres stupides, tous infâmes. Je me fais honte à moi-même en me souvenant d'eux ; je ne leur souhaite pas de pire supplice que le dégoût que doit leur inspirer, dans des intervalles de lucidité, leur propre ignominie.

Les amis véritables sont ceux qui nous soutiennent alors que nous ne nous y attendons pas, et nous tendent une main secourable quand la tourmente se déchaîne. Ils viennent de Dieu, et accomplissent le message divin qui nous invite à dire aux malheureux qu'en façonnant l'homme, le Créateur ne se pique pas d'exalter sa puissance dans des excès de férocité et de fourberie.

La liste ne tient pas ici des noms que j'ai inscrits pour toujours dans la partie immortelle de mon essence, mon âme qui rend compte à Dieu, je crois, des bienfaits qu'elle a reçus, et porte déjà son témoignage pour la gloire de ses bienfaiteurs.

Ce dont manque le plus un détenu, ce dont il est le plus avide, c'est de quoi alléger le poids des heures. Les heures en prison se traînent comme s'il s'agissait d'une gare par où il faut passer avant d'arriver à cette infernale éternité où il n'existe pas de cadran pour mesurer le temps. C'est là que naît la nuit, qu'elle se déploie en ombres menaçantes alors que le soleil rougit encore les montagnes lointaines. À la tombée du jour, on dirait que les arcades de granit s'abaissent pour écraser la tête du prisonnier, et que les murs, qui distillent goutte à goutte leur poisseuse offrande, vous croyez les sentir dégoutter contre votre poitrine. Les nuits d'hiver y commencent à trois heures ; et les couloirs sont éclairés à six à la seule lumière d'un funèbre lampadaire qui tremblote en éternuant.

Beaucoup de ces hommes, que j'ai dû côtoyer grâce aux attentions des autorités, étaient des scélérats condamnés au gibet. Eh bien, ils fuyaient eux-mêmes l'obscurité des voûtes, et se réunissaient pour parler dans leurs cellule jusqu'à ce que la sonnerie les dispersât.

C'était donc l'heure où je me promenais dans les couloirs en écoutant le bruit lugubre de mes pas, et en contemplant la flamme bleutée de la lampe qui luttait contre la température glaciale de cette atmosphère.

En trois cent quatre-vingts-trois de ces nuits, si mes souvenirs sont exacts, j'ai eu deux fois des amis dans ma cellule. La plupart étaient des personnes distinguées qui avaient leurs visites à faire, leurs théâtres, leurs *toilettes* à ces heures-là, des heures consacrées au devoir sacro-saint de déchiffrer les mystères de leurs cheveux, ou de s'admirer dans un miroir pour ajuster leur col. D'autres, moins curieux de ces manières de dandys, craignaient d'entrer là à cette heure, car, à leurs yeux, la prison était un repaire de voleurs. J'ai du mal à ne pas éclater de rire quand je me souviens d'avoir dû confier la sécurité d'un ami à d'autres qui se sont engagés à le défendre des agressions de bandits de grand chemin sur le parcours allant de ma cellule à la grille de la sortie. Et c'était pendant la journée. José do Telhado, avec sa magnifique grande barbe, avait épouvanté le comte de Vila Pouça, dont j'ai apprécié la visite à l'aune de sa terreur.

D'autres ne craignaient pas José do Telhado ; mais cela les dégoûtait de passer par le réduit obscur qui avait tenu lieu d'oratoire, où les ombres d'une lumière lointaine ondulent le long des murs noirs comme les tuniques de suppliciés pendues là. Ils avaient tous raison, et je les remerciais de tout mon cœur des heures de solitude qu'ils me laissaient.

La mine de mes amis qui entraient là pour la première fois n'aurait pas exprimé un tel effroi s'ils étaient venus m'annoncer que le charpentier était en train de dresser mon échafaud. Certains entraient en pleurant, et sortaient en riant sous l'effet de mon rire contagieux. Soit dit en toute franchise, et avec autant de sincérité que je puis, j'invoque ici le témoignage de mes amis, je laisse gravée ici pour la postérité l'assurance que JE N'AI PAS CESSÉ DE RIRE. J'ai pour habitude de prendre le démon de l'infortune par la queue, et de l'obliger à se lancer devant moi dans d'hilarantes sarabandes, en me gardant bien des trajectoires de sa tête, car elles sont dangereuses, si elles ne sont pas mensongères, les descriptions des légendes infernales.

La rougeur germanique de José Cardoso Vieira s'effaça quand ses pieds glissèrent sur la boue éternelle de ces escaliers. Sur ses lèvres blanches de terreur, on eût dit qu'apparaissait un pli du linceul de son esprit, foudroyé par la puanteur et les nausées. À ce moment-là, les

grilles laissaient filtrer des bruits de voix humaines, et le son mélancolique d'un piano. Vieira reprit ses esprits, comme le rocher à la voix du chanteur thrace. Son visage affable retrouva ses couleurs et le sang qui bouillait dans ses artères, la drôlerie et l'éloquence de ses cocasses hyperboles se déchaîna en imprécations contre mon démon du malheur, dont il saisit la tête pour le secouer, avec moins de ménagement que moi.

Il tomba alors sous l'emprise d'un souffle poétiquement sanguinaire, et il était doux de l'entendre demander à l'infortune de m'achever pour que *mon destin s'accomplît joliment*.

– Quel beau spectacle pour la postérité si tu mourais maintenant ! s'exclamait-il, les cheveux hérissés dans ses accès d'enthousiasme. Quel livre pour les temps à venir ! Quel roman magnifique ! Elle sera on ne peut plus sacrée, ta sépulture ! Comme les cyprès gémissaient en contant ton histoire, et combien de larmes pour offrir tes cendres à la compassion de milliers d'infortunés ! La prison est un malheur vulgaire ; la mort le mettrait en valeur, elle serait un gage d'immortalité, un étendard qui ondoierait toujours au vent des générations futures, avec ton nom gravé, qui servira de légende et de devise à tous ceux qui seront capables de souffrir ton martyre !

J'ai été émerveillé en écoutant mon ami, et je lui ai demandé s'il voulait déjeuner. Puis je me suis habillé, et nous sommes allés dîner à son auberge.

– *Nous sommes sortis ?* s'écriera la postérité. Le *martyr* sortait donc comme ça de sa prison pour aller dîner avec un ami ?

Cette question de la postérité sera cause que l'on ne fera même pas un roman de ma prison ! Vieira de Castro avait raison : il me fallait mourir dans cet ergastule pour que Byron composât des *lamentations* en mon honneur, en me mettant sur le même pied que le prisonnier de Ferrara. Ces *lamentations* assureraient par la même occasion la gloire de l'un de mes ennemis, que le poète comparerait au duc qui fut le bourreau de l'amant de Leonor. Quel sordide pâté ferait dans cette histoire un tel mensonge, si les générations futures tiraient de la boue le visage d'un bourreau illustre, pour souligner la noblesse de mes douleurs en évoquant sa puissance !... Mourir assassiné des mains d'un roi, comme le duc de Viseu, ou de la chute d'une tortue comme Eschyle, ou d'une pierre lancée par un galopin comme un général assyrien, ou d'un grain de raisin comme Anacréon, c'est tout un.

Si les dramaturges du XXVe siècle veulent me célébrer au théâtre en me montrant couché sur une jonchée pleine d'épines, une cruche d'eau à côté de moi, peu m'importe qu'ils mettent en scène un ennemi ; mais qu'ils ne l'enveloppent pas dans un manteau qui traîne et qu'ils ne renversent pas sur son front un chapeau aragonais. Mettez-lui des sabots, laissez-le s'avancer un aiguillon à la main, une tranche de pain dans la poche de son gilet et une gourde de cuir en bandoulière. Voilà qui flatte l'œil, répond aux *usages*, reste fidèle à la vérité et porte le sceau de la vraisemblance. Composez sur ce modèle le tyran de la tragédie, sans craindre d'humilier la victime, sinon la critique littéraire viendra dans ces *Mémoires* creuser le tombeau de mon oeuvre.

Je parlais d'amis si tranquillement et sans retenue, que je me suis laissé glisser dans ce bourbier ; c'est que je n'ai pas vu où je mettais les pieds en leur cueillant des fleurs.

Et s'il n'y en avait pas, qui me donnerait l'occasion de dîner avec Vieira de Castro ? Comment ferais-je prévaloir l'ordre donné aux instances judiciaires par le ministre qui voulait m'empêcher de sortir, en demandant à la justice d'appuyer son dos aux portes de fer de mon cachot ?

Que Dieu me vienne en aide et m'inspire de la modération, je déments sinon la gravité de cet écrit et je m'épuise à découvrir sur certaines figures une fibre intacte où l'on voit ciselée la honte du fouet que me tend à certaines heures un mauvais génie, qui insulte ma faiblesse. Il faut que le lecteur ne trouve pas ici ce qu'il cherche depuis la première page. Soyons toujours Silvio Pélico. Le chemin du Ciel passe par la pente escarpée de la patience.

Je vais vous parler d'un ami attiré dans ma cellule par la sympathie qu'inspire l'infortune. Je m'étais rarement entretenu avec Joaquim Xavier Pacheco. Je l'estimais en tant qu'homme de bien et grand amateur de classiques, se plaisant à écrire des articles substantiels sur des sujets d'utilité publique.

Il est entré un jour dans ma cellule, haletant, hors d'haleine. Chez Pacheco, il existe une seule essence bien plus vaste que le volume de son abdomen ; c'est son cœur, le magnifique moteur de tous ses actes, l'oracle qui lui a toujours prodigué des conseils en usant du langage de la prudence. Quel étrange composé de vertus émanant de la même source ! L'on trouve là peu d'hommes qui n'aient pas besoin de bâillonner leur cœur pour que la prudence parle.

– Je viens vous voir, a-t-il dit, parce que je pense que vous viendriez me voir si je me trouvais à votre place.

Là-dessus, après avoir rapidement évalué et discrètement jugé mon état d'esprit, il considéra que j'étais capable d'écouter des conseils, et ouvert aux exhortations d'une raison instruite par l'expérience.

Et comme il savait que, dans certains cas l'on remplit mal son rôle de conseiller, si l'on ne propose pas quelque avantage, Pacheco m'invita à travailler en m'assurant que je toucherais une rémunération. Il m'acheta des manuscrits et s'adressa à des éditeurs qui les publièrent ; il occupa mes heures et paya mes veilles, en m'évitant de pénibles insomnies.

Il m'envoyait, de son inépuisable bibliothèque, de bons livres, de bons amis, qui me parlaient dans les interminables jours de janvier. C'est alors que j'ai lu et relu des volumes qui, lors de précédentes tentatives, en des années moins réfléchies, m'ennuyaient et me rebutaient à cause du puritanisme des auteurs du seizième. *L'Insurgé de La Vie* d'Heitor Pinto, *l'Orient Conquis*, du jésuite Francisco de Sousa, les *Chroniques de l'Académie Royale des Sciences* et bien d'autres réserves d'un langage d'un tel aloi ne m'ont jamais laissé le loisir d'aborder quatre cents volumes de romans que j'avais achetés, et qui surprirent sa Majesté Dom Pedro V, qui m'a fait remarquer que c'était là une énorme bibliothèque pour un détenu. Je n'ai jamais dépensé beaucoup pour acquérir des romans ; mais ceux-là, je les avais achetés à un amateur qui les avait vendus pour renouveler le mobilier de son cabinet. Je les ai donc achetés, moi aussi, comme du mobilier, pour ne pas démentir le qualificatif que leur avait appliqué le vendeur ; et ils constituent en fait une élégante décoration pour les murs nus de ma chambre, avec des traces de la tapisserie que le plâtre, travaillé par l'humidité, décrochait avec des craquements inquiétants. Et ces bruyantes dégradations méritaient le détour, mises à part les armées de cafards, de mille-pattes et d'autres bêtes qui sourdaient des fentes pour infester le plancher, et se promener sur ma literie, comme si nous étions tous du même monde.

Júlio César Machado, l'écrivain estimé que l'on qualifie déjà de *bon*, comme La Fontaine, par antonomase, non pour avoir donné des leçons de morale aux enfants avec des histoires d'animaux, mais parce qu'il manifeste de la tolérance pour tous les animaux et qu'il répète aux auteurs malfaisants cette maxime du *Trésor des Enfants* sur les mauvais traitements infligés aux animaux, le bon Machado, dis-je, serait bien ingrat si, en arrivant à Porto, il passait distraitement le long de ces murs gris où son ami de douze ans s'entretenait avec les muses et les scélérats.

Qu'il pleure en entrant, je m'y attendais ; mais ce à quoi il ne s'attendait pas, lui, c'est à me trouver en train d'écrire de joyeux petits riens sur un album. Júlio César a cru que les décors du *Trouvère*, et de *Torquato Tasso*, dans les actes où l'on voit des cachots bien noirs, étaient de simples représentations des Rambois et des Cinatti. Il m'a alors avoué que la réalité de la *Relação* de Porto surpassait en horreur ce que ces panneaux inspièrent à son âme de romancier et d'intraitable amant de la liberté. Il croyait aussi qu'un prisonnier enseveli dans des antres à ce point sinistres devait grelotter, accroupi dans un coin de sa caverne, les yeux hagards fixés sur le firmament, demandant comme Pellisson aux araignées de descendre et d'écouter ses monologues. Une chose devait épouvanter mon ami, c'était de ne pas voir à la porte de ma cellule un geôlier à la mine féroce, avec un trousseau de clés à la ceinture, ni,

près de là, mon bourreau, dans sa grotte, couvant des yeux le cou d'un condamné, pour se réchauffer à cette heure à un rayon de soleil, et savourer avidement une gorgée d'air pur.

Ni geôlier à la trogne mélodramatique, ni bourreau, ni condamné sous ce toit en pierre de roche, entre ces murs dont l'humidité donnerait à un poète ultra-romantique l'occasion de la comparer aux larmes congelées de centaines d'infortunés qui ont pleuré tout au long des soixante-dix ans qu'a cet édifice. Ce qu'il a vu, c'est un écrivain assis à sa table de travail, tel qu'il l'avait connu à différentes époques ; en train d'écrire *Anathème* il y a douze ans, *Ce Que Font les Femmes*, il y en a six, le *Morgado de Fafe* et les *Larmes Bénies*, il y en a trois.

Il m'a donc fallu adoucir l'amertume de mon ami, et lui représenter les avantages de quelques mois en prison pour rafraîchir les souvenirs presque effacés de nos lectures, et observer le cœur de l'homme là où il se présente nu et avec ses ulcères à l'anatomiste.

Júlio César Machado trouva stupide cette façon d'étudier les cœurs et de rafraîchir sa mémoire. D'après lui, étudier de la sorte, c'est courir le risque de mourir, comme Bichat, sur les cadavres pourris qu'il analyse.

Cet écrivain estimé revint le lendemain et tira de sa poche quelques livres qu'un acheteur de Porto lui avait données pour un roman.

– Prends là-dessus ce que tu voudras ! s'écria-t-il. Je me contente de peu, moi.

J'ai convaincu cette bonne âme que j'avais plus d'argent qu'il ne m'en fallait, et du mépris de reste pour celui que je n'avais pas. Cela semble un épisode superflu dans ces *Mémoires* ; mais il ne donne aucune idée des grandes réserves d'or que recèle le cœur de Júlio. Celui qui écrira sa biographie devra exprimer ses éloges en peu de mots et simplifier son discours de sorte que tout soit contenu dans ces brèves notations : la douceur d'un cœur de femme, les attachements d'un enfant, de l'amour pour tout, parce qu'il voit dans tout un côté aimable, *le talent de bien dire et de bien faire*, des vertus anciennes sous un extérieur actuel, des grâces mythologiques s'enlaçant à des vertus chrétiennes.

José Estevão s'est appuyé aux grilles de ma fenêtre et m'a dit : — Il y a là de quoi perdre la tête ; mais vous conservez toute la vôtre.

Il estima que la température de ma cellule était la plus agréable de toutes celles qu'il avait trouvées à Porto ; et, quand il est parti, on eût dit qu'il envoyait mon tabernacle.

Le grand orateur ne se croit étranger à aucun des désastres naturels auxquels l'homme est exposé, comme le personnage de Térence. Il fixe dans l'airain les plus grandioses agonies et leur donne une forme artistique, ainsi qu'aux ridicules les plus infimes de l'humanité. Ma disgrâce lui a semblé *artistique* ; mais je crois qu'il ne l'a pas rangée dans la noble galerie des choses de l'art. Disciple de Zénon, ayant assimilé les prescriptions plus humaines de Malebranche, José Estevão ne verse que les larmes d'un cœur de père, et se détourne avec dégoût de l'homme pusillanime, dépourvu de ce généreux stoïcisme qui permet d'affronter le malheur. Mais quelle noblesse d'âme, quelles entrailles de frère réserve-t-il aux douleurs de l'humanité !

Les amis des premières années de notre jeunesse, la vieillesse les tient pour perdus si des années se sont écoulées sans nouvelles d'eux.

Manuel Nicolau Esteves Negrão était venu me voir dans mes rêves de prison ; mais c'étaient des rêves qui n'avaient rien à voir avec la prison que les miens. Mon âme alors rajeunissait et se voyait parmi les fleurs qui s'ouvraient de mes espérances. L'idylle de mes vingt ans résonnait par les mille bouches de la nature, et les chœurs de mes illusions, vêtus comme des anges avec leurs ailes, faisaient leurs rondes dans mon esprit qui les aimait tous. L'âme candide de Manuel Negrão me parlait dans mon Éden, il répondait à mes rêveries amoureuses quand je voulais lui expliquer la beauté morale de la femme. Je voulais alors déjà m'imposer comme un philosophe à mes amis ; mais toute ma philosophie était vaporeuse et impondérable comme le parfum d'une fleur. Negrão était croyant, et je faisais le sceptique dans ses entretiens, et dans des vers où l'on notait rarement la vérité des sentiments, et moins encore une prosodie correcte. Lui, le vrai poète, se cachait de lui-même pour mettre en

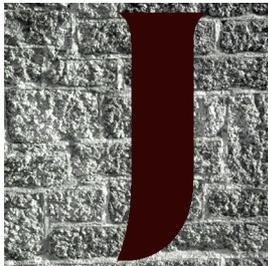
rimes ses soupirs passionnés, et il me les montrait, à moi seul, avec autant de modestie et de pudeur que si j'étais la dame qu'il y sanctifiait. Voilà comment il se présentait à moi dans mes rêves de prison.

Si vous éteignez brusquement une lumière que vous fixiez, vous verriez pendant un certain temps des lueurs informes dans les ténèbres. C'est ainsi que brille la lumière du passé aux yeux de l'âme définitivement clos. C'est dans le sommeil que ces visions réapparaissent ; et l'esprit, toujours neuf, comme le premier jour où il est venu à nous avec les atours éternels qu'il tient du Ciel, se détache des courants de la matière usée, et s'en va rejoindre en volant, comme un oiseau libéré, le climat le plus proche de sa patrie infinie.

Triste serait le réveil si je ne voyais pas là, réel et palpable, Manuel Negrão. Il était descendu des montagnes où il vit, et il m'a raconté l'histoire de son heureuse obscurité. Je lui ai raconté, moi, les délices de mon existence exposée sur la scène des places publiques aux huées des multitudes. Nous avons commencé en évoquant le jour où nous nous sommes liés, et nous nous sommes, pour finir, séparés comme si, en nous serrant la main pour la dernière fois, à ce que je croyais (et Dieu sait si ç'a été la dernière) nous avons marqué un dernier arrêt entre deux tombeaux. C'était l'ami que je n'aurais pas voulu voir dans ma prison. Le seul qui pouvait m'ouvrir le livre de la vie, à une page heureuse. D'autres qui la connaissaient, étaient morts, quand le démon s'était constitué mon chroniqueur pour les pages qui restaient. Ceux qui ne la connaissaient pas n'avaient que des malheurs à me rappeler, cela ne me faisait rien de les voir.

Que chaque homme qui concevra quelque dépit que son nom n'ait pas été cité dans cette page où j'exprime ma reconnaissance, considère que ce livre est un monument de papier ; et que mon âme, où j'ai recueilli le souvenir des consolations prodiguées et des services rendus, est un coffre éternel où la justice rémunératrice de Dieu trouvera beaucoup de noms gravés.

XIII



JE SUIS PARTI de Coimbra pour Vila Real, quand les cours furent suspendus, à cause de la révolution populaire de 1846.

Nous sortions de Penafiel, quand on nous prévint, mon compagnon et moi, qu'il y avait devant nous un groupe de partisans royalistes, commandés par le lieutenant Milhundres.

Mon compagnon voulut revenir sur ses pas ; mais je l'ai convaincu de l'inutilité de fuir les royalistes pour deux pauvres étudiants dont le statut politique et social était en principe indéterminé dans ce monde.

Nous poursuivîmes notre chemin.

C'était on ne peut plus vrai. Il y avait effectivement au creux d'un défilé, une troupe serrée d'individus armés, les armes étant elles-mêmes pavoisées de bandeaux écarlates. Quand nous fûmes à portée de tir, il nous enjoignirent de nous arrêter, et nous nous arrê tâmes, comptant sur la loyauté des parlementaires qui s'avancèrent vers nous, carabines au bras. Ils étaient deux, précédés par leur chef.

Milhundres était un homme à la mine renfrognée. Il avait dans les cinquante ans, et une barbe grisonnante. Il portait une veste de milicien avec des insignes de lieutenant et des épauettes de capitaine. Il arborait son écharpe en bandoulière, et une large miséricorde enfoncée dans un baudrier en tapir.

- Qui êtes-vous, et d'où venez-vous ? fit-il.
- Nous sommes étudiants, et nous venons de Coïmbra.
- Vive qui ? lança-t-il.
- Vive Sa Majesté Dom Miguel !... répondîmes-nous.
- Vive Sa Majesté Dom Miguel *premier* ! reprit le guérillero, en appuyant sur le dernier mot, comme si notre profession de foi, sans cette précision, restait équivoque.

– Vive Sa Majesté Dom Miguel premier ! répondîmes-nous en agitant nos faluches.
– Eh bien, vu que vous êtes des nôtres, rétorque Milhundres, installez-vous à l'arrière-garde ; nous allons entrer à Penafiel. Nous avons besoin de quelqu'un pour écrire des proclamations au peuple ; et si vous êtes étudiants, vous nous sortirez quelque chose qui marque les esprits.

J'ai examiné ma bosse des proclamations, et j'ai dit :

– Allons-y !

Mon compagnon était tout pâle ; il craignait que le chef des guérilleros ne le nommât chef d'état-major ; je trouvais, moi, tout cela fort drôle.

Nous entrâmes à Penafiel.

Quand nous débouchâmes sur le carrefour qui se trouve en haut de la rue, les habitants de la ville commencèrent à fermer leurs portes.

– Quelle ovation ! dis-je à mon condisciple. On dirait que nous sommes une bande de brigands sortis des buissons !

– Ah, si nous pouvions prendre le large ! murmura mon ami.

– Tais-toi, la situation est grave ! lui dis-je.

Milhundres entonna les vivats, auxquels nous répondîmes avec enthousiasme. Au bout de la rue, nos forces grossirent de trois gueux dépenaillés, armés de faux ; et, devant la prison, nous opérâmes notre jonction avec un sous-lieutenant des milices, à cheval, et quelques hommes à pied, en sabots.

Il y eut d'autres vivats.

– Avant tout, dit le chef, nous irons à l'église rendre grâce à Dieu.

C'était un économique *Te Deum*, avec une profusion de ferveur religieuse.

Le Temple s'ouvrit de part en part.

Les braves se prosternèrent, et récitèrent le *bénédicté* en faisant un fracas épouvantable.

Le temple évacué, je dis à Milhundres :

– Est-il nécessaire de faire une proclamation ?

– Oui ; vous allez, vous, m'écrire le texte d'une affiche, et votre compagnon, celui de l'autre, répondit le capitaine.

– Où se trouve le quartier général ? demandai-je.

– Je ne le sais pas encore. Où voulez-vous prendre vos quartiers ?

– À l'auberge du Mulato.

– C'est donc là qu'il se trouve. Je vais nommer les autorités, puis j'y vais. Demain, le brigadier Bernardino doit faire sa jonction avec nous. Mac Donnel est déjà entré en campagne, et il a Cândido de Anelhe comme secrétaire. Dites donc cela dans votre proclamation.

– Fort bien.

Nous galopâmes vers le quartier-général.

– Nous allons la faire, cette proclamation ?

– Fais-la toi. Moi, dès que je serai arrivé en haut de la rue, je plante mes éperons dans les flancs du mulet, répondit-il avec un teint encore cireux.

– Tu ne trouves donc pas tout cela charmant ? Est-ce que par hasard tu t'amuseras plus dans ton village ? Savourons chaque circonstance, tant que ça ne sent pas la poudre. Nous allons contribuer à la rédaction de cette proclamation, dans un style biblique.

– Eh bien, reste, si tu trouves cela drôle ; moi, c'est décidé, je file.

– Moi aussi dans ce cas : cette farce me semble idiote, si tu me la laisses jouer tout seul.

Il était facile de s'enfuir et sans aucun risque, mais cela ne m'a pas semblé très élégant. Je me sentais honteux de mon procédé, et plein de compassion pour ce chef. Cet homme m'a paru malheureux, et c'est de là que vient la sympathie qu'il m'a inspiré dans mes rêveries. De plus, je l'admets sans aucune pudeur, il ne m'aurait pas été difficile de rédiger une proclamation bien sentie ; grammaticalement correcte, je ne l'affirmerai pas. Ma famille était miguéliste, et fêtait, comme dans une synagogue clandestine, les jours solennels qu'a retenus

leur foi. Milhundreds aurait été bien accueilli et honoré dans notre demeure. C'est pour cela que ma conscience me traitait de sans cœur, de lâche, et de vil apostat.

J'ai oublié tout cela quand je suis arrivé à Amarante, et je m'en suis souvenu à nouveau quand j'ai vu, en 1861, Milhundreds entrer à la prison de la Relação.

L'ancien chef des guérillas était méconnaissable. Il avait toujours la même barbe, mais plus un seul cheveu noir. Son dos pesait sur sa poitrine courbée, et les muscles relâchés de son visage semblaient glisser vers le sol pour être savourés par les vers.

Je suis descendu au secrétariat de la prison : je voulais connaître la sentence et le crime de ce brave lieutenant de l'armée royaliste de 1833.

Le crime, c'était un vol dans une église, la sentence, un exil de dix ans.

J'en ai été sincèrement affligé, et j'ai évité de lui adresser la parole pour ne pas l'obliger à parler de lui-même. Un vol dans une église ! Qui l'aurait dit en voyant la dévotion avec laquelle il entonnait le *bénédicté* à Penafiel, au temple du Dieu vivant !

Milhundreds, qui allait sur ses soixante-dix ans, s'était pris d'une grande affection pour la mère d'un enfant de trois ans, une belle plante avec une bonne tête, des manières hardies, et un langage effronté.

Quand les autorités ont sagement interdit aux femmes qui n'allaient pas voir leur mari d'entrer dans les cellules communes, Milhundreds passait des heures, les yeux baignés de larmes, la poitrine collée à un grillage d'où il pouvait apercevoir, dans l'arrière-cour, l'enfant dans les bras de sa mère. Le gamin reconnaissait sa voix, tendait ses petits bras, en pleurnichant et en se débattant au cou de la solide gaillarde.

J'ai vu Milhundreds partir en exil. Tandis qu'entouré de son escorte, il attendait ses compagnons, à la porte de sa prison, les sentinelles lui permirent de tenir l'enfant dans ses bras. Au moment où on lui attachait ensuite le bras droit à celui d'un autre déporté, il le portait encore à son bras gauche. C'était d'un triste !

Un prisonnier de ce groupe m'a inspiré une autre sorte de compassion. Il était sorti d'une des cellules appelées *salles* qui se trouvent entre les cellules collectives et les cachots.

C'était un homme jeune, qui devait avoir vingt-quatre ans, au plus. Les détenus le connaissaient sous le nom de Francisquinho. Je l'ai vu pour la première fois quand il se trouvait déjà au milieu de l'escorte ; il fumait une pipe en terre. Je n'ai plus détaché les yeux de cette belle et gracieuse physionomie masculine. Il portait une veste écarlate et un bonnet de velvet noir ; mais, même dans cette tenue, on remarquait l'élégance de ses attitudes. Il regardait autour de lui avec de la hauteur et de l'arrogance, comme pour décourager les regards de pitié insultants qu'on jetait sur lui tout autour.

Je me suis enquis des crimes de cet homme condamné à dix ans d'exil. Un de ses voisins me raconta que le détenu était le fils de riches cultivateurs de la Beira Alta, d'ascendance noble par sa mère. Il n'avait manqué de rien dans son enfance, chez des oncles riches qui habitaient près de la frontière, et il y avait pris l'habitude de passer en contrebande des cigares, des couvertures, des velours et d'autres produits qui lui rapportaient beaucoup d'argent pour tous les frais qu'entraînait la satisfaction de ses vices. Il finit par tomber entre les mains des douaniers, et ses parents, pour le libérer, avaient dépensé des sommes énormes. Ses oncles ne voulurent plus le voir, et ses parents l'accueillirent rudement : ils lui jetaient tous les jours au visage les dépenses qu'il avait fallu faire et les biens qu'il avait fallu engager à cause de lui.

Habitué à ne pas compter, et privé d'argent, même pour fumer, Francisquinho se mit à voler du pain dans les huches, des charcuteries qu'on faisait fumer avec des roseaux, les viandes du saloir pour les vendre aux voisins. L'on s'aperçut chez lui de ces larcins, et on lui ferma l'accès à toutes les réserves. Son père voulut le frapper, mais rencontra de la résistance ; il voulut s'en remettre à la justice, mais les larmes de la mère apaisèrent la juste colère du vieillard.

Le garçon ne se montra plus dans la région, il rejoignit une bande de brigands, où il s'imposa comme chef. À la troisième attaque qu'il mena à la tête de ses hommes, Francisquinho fut arrêté.

Il se trouva que le cultivateur s'était rendu au district où se trouvait la prison, et qu'il avait vu arriver une milice en armes. Les gens accouraient en criant :

– Ce sont les bandits !

Le cultivateur se joignit à la foule, et reconnut son fils. Il voulut se boucher les yeux, mais ses bras retombaient sans force, sous l'effet d'une syncope. On ramassa le père du brigand à l'article de la mort, et l'on fit venir sa femme, sans autre explication. La malheureuse passa, en arrivant, devant la prison au moment où son fils s'y rendait pour répondre aux questions du maire. Elle dut ralentir le pas, la populace l'empêchait d'avancer. Elle s'appuya à un mur pour attendre que l'escorte soit passée. Voyant cette femme glisser à terre, et rester assise, la foule se pressa autour d'elle. On attribua ce malaise à des vapeurs, et l'on essaya de la remettre debout. Elle se laissait faire sans aucune réaction. Après s'être efforcés de la ranimer avec des anti-hystériques de bonne femme, les plus entendus déclarèrent que la pauvre créature était morte.

Le cultivateur, entre-temps, réclamait sa femme, et s'entendait dire qu'elle n'avait pu se mettre en route, parce qu'elle était tombée brusquement malade. Il insistait qu'on la lui amenât à cheval, même si c'était pour mourir avec lui. Il attendit trois jours ; et, sans quitter sa chambre, il alla la chercher dans l'éternité.

C'est l'histoire que m'a racontée un témoin qui était là au moment des faits.

Francisco fut condamné. On ne lui a rien laissé du patrimoine de ses parents. Il disait qu'une fois passés ses dix ans, il en aurait trente-quatre, et assez de force encore pour demander des comptes aux administrateurs de sa maison. Il vivait du bouillon et du pain de la Miséricorde. Tandis que les autres détenus se plaignaient de l'insipidité des choux, et vidaient leurs écuelles en pestant, Francisquinho mangeait sereinement sa ration et disait en ricanant que jamais saintes n'avaient été aussi maltraitées qu'avec cette canaille de la prison ! Les *Saintes*, c'est le nom qu'on donne là-bas à ces aumônes, parce qu'elles viennent de la Sainte Maison de la Miséricorde.

Je demandai au narrateur si Francisco manifestait quelque remords pour avoir creusé, avec son infamie, la tombe de ses parents.

Le bonhomme ne comprit pas ma question. Je lui demandai s'il semblait ravoir des saudades de son enfance.

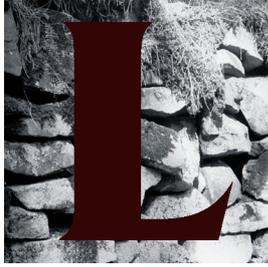
Le détenu eut l'air de saisir et répondit :

– Il n'aurait plus manqué qu'il n'en ait pas ! Qui n'a pas de saudades de sa terre ! Ah, si je pouvais y aller arracher les tripes à celui qui m'a conduit ici !

C'est ainsi que parlaient les soixante-dix prisonniers du 'salon'. Au milieu d'une telle engeance, comment le déporté pouvait-il préserver dans son cœur les fibres du remords et de la saudade, qu'il aurait pu encore attacher à l'étai de la réhabilitation.



XIV



E PERE MANUEL DES ARCOS n'était pas un homme que je pusse oublier ; j'avais l'occasion de le voir dans cette prison, et je le tenais pour un homme qui ne manquait pas de ressource, et digne du plus grand respect quand il arpentait les couloirs sonores en chantant les thrènes de la Semaine Sainte.

Le père Manuel devait avoir dans les trente-cinq ans. Ses yeux reflétaient son âme, que sincèrement j'imaginai mauvaise. Il jetait autour de lui, en biais, des regards fixes, en fronçant le sourcil, qui frôlait la racine des cheveux.

Ce prêtre était condamné aux galères, à perpétuité. Je ne connais pas de peine plus lourde et plus avilissante.

Je lui ai délicatement demandé quel était le crime qui lui valait un tel châtiment.

– C'est à cause d'une plaisanterie, a-t-il répondu.

Je n'ai pas insisté parce qu'il m'a semblé que le prêtre était agacé par cette question et que ses plaisanteries manquaient en général de douceur.

J'ai demandé à des personnes qui le connaissaient de me dire en quoi consistaient les plaisanteries du prêtre. Ils me racontèrent cette histoire qui résume les pièces du procès.

Le Père Manuel s'était entiché d'une jeune gaillarde de la commune d'Arcos ; et la gaillarde avait un frère honnête, opposé à de telles amours.

Le cœur du prêtre l'emportait sur les raisons du frère, et le scandale sur la rumeur publique.

Le prêtre était courageux et craint ; et la jeune fille, enhardie à son contact, bravait les mépris, et elle exposait sans aucune pudeur son concubinage.

Le jeune homme chatouilleux, voulant préserver sa dignité, surmonta la terreur qui protégeait le prêtre. Il sortit une nuit avec une arme, tira sur lui, et reçut, en retour, une balle en pleine poitrine. Le prêtre sortit indemne de cet exploit, mais il tomba entre les mains de la justice qui le jugea et le condamna, en ajoutant aux charges le vol sacrilège d'un ostensor.

Le Père Manuel se retrouva à la prison de Braga, et il estima qu'il s'y trouvait mal.

Un jour de l'année dernière, au moment où les arbres fleurissaient et les oiseaux gazouillaient dans les bois de Notre-Dame-la-Blanche et dans les Chênaies, le père Manuel ressentit la nostalgie de la nature, et la communiqua à certains de ses compagnons. Il se trouvait que tous s'étaient réveillés en rêvant de violettes, d'orangers en fleurs, de ruisseaux tièdes et de tapis d'émeraude. Partageant la même passion du printemps, ils décidèrent de l'aller saluer sous un dais de ciel bleu, sur les pics des montagnes, et dans les prairies des collines. Le géôlier n'était pas un Théocrète, ni un Dellile, il ne pouvait entendre cet amour bucolique, et leur ouvrir les portes à travers les grilles desquelles la nature leur souriait, comme une amante qui se dérobe, et veut se voir poursuivie et aimée d'un amour audacieux qui multiplie les prouesses. Bien qu'elle aimât les fleurs et connût des enthousiasmes poétiques, la fille du géôlier était moins poète qu'il n'eût fallu pour laisser ces lyriques créatures aller se prélasser dans l'herbe.

Au milieu donc de barbares qui contrariaient leurs touchantes aspirations, le prêtre et ses consorts arrachèrent les clés des mains de la fille du géôlier, étouffèrent dans sa gorge l'outrage fait à leurs élans, et s'en furent dans les campagnes se couronner de myrte et de marjolaine. Ce plan put être mené à bien.

Ils furent quatre ou cinq à partir aspirer à grands traits l'air des landes, boire à plat ventre aux sources bouillonnantes des prairies, et chacun s'en alla de son côté courtiser ses fleurs préférées, car il ne convient pas à des amants délicats de rester ensemble pour s'entretenir avec leurs dames.

Le printemps prend à l'occasion la forme d'une femme, ou il la pare de ses atours, et se mire et se rengorge dans les prodiges qu'il accomplit, ou les adorations qu'il reçoit. C'est ce qui s'est passé pour le Père Manuel.

Il prit des chemins de traverse qui le conduisirent à Arcos, et tomba par hasard sur la jeune fille qui filait et humectait sa quenouille de ses larmes, à moins qu'il ne l'ait trouvée absorbée dans ses pensées, assise sur le rebord de l'auge aux cochons.

Je vous laisse imaginer leurs transports, leurs cris de joie, leurs colloques !

Vous croyez peut-être qu'elle a fait d'horribles grimaces comme cette Marguerite dont le frère avait été assassiné par Faust. C'est ce que vous verriez, s'il y avait un roman qui peignît la vie telle qu'elle est en réalité !

La jeune fille s'en fut au saloir, choisit les meilleurs saucissons, glana dans le potager les plus tendres pousses, et prépara le souper comme les femmes diligentes d'Homère, et il s'empiffra comme les héros du même poète, qui connaissait mieux son monde et le nôtre que nous autres romanciers qui donnons une fausse idée du cœur humain.

Le lendemain, le père Manuel, qui avait probablement entendu en rêve l'âpre rugissement des chaînes, s'éloigna d'Arcos, et se rendit chez le *fidalgo* de B***, aux confins du Minho.

Le *fidalgo*, qui était réputé pour sa richesse et son excentricité, a hérité de ses illustres aïeux la coutume d'offrir un asile à des criminels que le bras de la justice n'osait aller arracher de là. Les autorités judiciaires respectaient sa lignée sur des lieues à l'entour, et ne respectaient pas moins les obus dont il armait les tourelles de son palais, ses nombreux serviteurs et le contingent de criminels hébergés dans les greniers de son impénétrable demeure.

Le Père Manuel m'a dit qu'il a trouvé là quinze compagnons. Cette jolie troupe d'amoureux de la nature sortait chasser tous les matins, généreusement pourvue de victuailles pour toute la journée, et revenait la nuit avec des perdrix, des lapins, et des lièvres par centaines.

Le Père Manuel mena durant à peu près un mois cette vie patriarcale et saine. Il songea à passer de là en Espagne, quand il jugea restreints les horizons de son destin, limités au vol d'une perdrix ou à la course d'un lièvre. Mais il ne bougea pas, estimant que le télégraphe, une infernale invention, avait dû demander à l'Espagne des nouvelles des évadés de la prison de Braga.

Entre-temps, le souvenir le rongait de la jeune fille d'Arcos. Il se mit à la voir dans les ombres du crépuscule, dans les lueurs striées de l'occident. Le bruissement des feuillages et le murmure des ruisseaux lui parlaient d'elle. Le parfum aigre-doux des fleurs sylvestres lui évoquait celui de la jeune campagnarde. Les arbousiers s'enguirlandaient de corolles rouges, comme ses guirlandes à elle. Les merles des buissons imitaient le timbre de ses plaintes. La huppe, la tourterelle et la caille gémissaient comme elle, aux heures de saudade.

Le prêtre n'y put tenir.

Il se rendit aux Arcos et, craignant une attaque, il descendit chez un autre prêtre, un ancien condisciple, et un ami d'enfance.

Le prêtre le dénonça au maire. Quels dignes amis que ces deux ministres de la charité ! Ils se valaient.

Le maire l'affronta à la première occasion, collant sa poitrine au canon de la carabine sur laquelle le Père Manuel comptait pour se défendre. Le doigt qui pressait sur la détente, c'est la main de la Providence qui le lui paralysa. L'homicide se laissa lâchement arrêter, sans avoir tiré sur son adversaire, qui était tout seul.

Les autorités, peu convaincues des garanties que leur offraient les prisons provinciales, confièrent le prêtre à la *Relação*, où il attend que l'on fixe à ses pieds les chaînes qu'il traînera toute sa vie, sous les yeux des personnes qui ont reçu sa bénédiction après avoir consommé le sacrifice où le sang ne coule pas.

Le Père Manuel des Arcos mène une vie tranquille à la *Relação*, à moins qu'il ne se cache pour pleurer. Je n'ose vous assurer que cet homme ne pleure pas. Les nuits en prison ménagent beaucoup d'heures de solitude ; si certaines sont blanches, elles doivent être atroces. Mais il est fort possible qu'il dorme toutes les nuits, ou qu'il songe à se débarrasser

de ses fers aux pieds, pour en marquer le visage du gardien, et s'en aller après cela dire pacifiquement la messe dans le Nouveau Monde.

S'il y pense, on s'explique aisément l'usage qu'il fait de sa belle voix de ténor, quand il entonne les leçons de Jérémie, les *Gloria*, et le *Ite missa est*.

Cet homme a un gosier qui le promet à un destin contre lequel les chaînes ne peuvent rien.

Quant à moi, j'ai connu un tailleur condamné aussi à trois ans de travaux forcés pour avoir fait passer de fausses livres.

– Mon père ne m'a pas fait apprendre le métier de tailleur, disait-il, pour que j'aie maintenant pavé les rues de Porto.

On lui mit les fers, on le surveilla. Au bout de quelques jours, le tailleur rompit les chaînes avec un petit levier, et s'enfuit. Six mois après, il écrivit de Rio de Janeiro pour faire savoir à ses amis qu'il allait s'établir dans une province, avec la garantie qu'offrait un frère à lui, et qu'il comptait revenir au bout de quelques années au Portugal, si riche que même ses amis ne le reconnaîtraient pas.

C'est fort possible.

Qui me dit, à moi, que je ne m'approcherai pas un jour de la portière de son carrosse pour me voir anobli aux yeux du monde par une poignée de sa main ?

Et celui qui soutient au lecteur que le Père Manuel des Arcos ne va pas finir par être un évêque exemplaire, et un pénitent sans doute moins criminel que ce Saint Jacques à qui le Père Manuel Bernardes prête tant de méchanceté et tant de vertu dans sa *Floresta*.

XV



QUAND J'AVAIS DIX ANS et que je vivais à Vila Real, j'habitais en face d'un avoué qui avait un fils de mon âge, un enfant très sérieux et très gentil. Quand je l'invitais à jeter des pierres sur un passant, Leonardo refusait cette ignoble intelligence, et se cachait pour qu'on ne pût le soupçonner de prêter la main à mes fredaines de sale gosse. Je me moquais du petit Leonardo quand je le voyais sortir plein de componction et de gravité, évitant autant qu'il le pouvait tout contact avec les garnements qui le prenaient à partie à cause de son sérieux.

Il y a onze ans, un garçon fort bien fait et mal mis vint me voir à Porto. Il m'a dit qu'il était le Leonardo de mon enfance ; il m'a raconté des malheurs dont je ne me souviens plus, et demandé de l'argent pour se rendre à Lisbonne.

Je l'ai vu deux ans après à Lisbonne, moins mal habillé ; si je m'en souviens bien, il dirigeait alors un atelier de tailleur dans une caserne.

Six ans après, je me trouvais à Foz, et j'entrevis le bizarre Leonardo Capela, sur un cheval noir, qui faisait des croupades à l'anglaise, bien en selle.

Je me suis dit que la Fortune absurde, ou peut-être la loterie, avait offert à ce jeune homme un grand destin. Je me suis rappelé ensuite la gentillesse et le bon esprit de l'enfant que j'avais connu à dix ans, et j'en ai déduit que cet homme fortuné s'était engagé sur le chemin de la vertu.

Le surlendemain, la propriétaire de l'auberge où j'habitais à Porto, vint me voir à Foz pour me raconter ceci :

– Hier soi, un monsieur vous a demandé : il présentait bien, et il était correctement habillé. Je lui ai dit que vous étiez à Foz et il a eu l'air contrarié de ne pas vous trouver. Puis il m'a demandé si j'avais une chambre avec deux alcôves pour lui et sa famille, qui arrivait du Douro le lendemain. Je lui ai montré celle que j'avais de libre, et il a trouvé qu'elle lui allait, préférant son inconfort au plaisir de s'installer chez vous quand vous reviendriez de Foz, parce qu'il était un de vos meilleurs amis.

Je l'interrompis :

– Comment s'appelle-t-il ?

– Teotónio José de Sousa.

J'ai réfléchi, et j'ai dit à cette dame :

– Je ne sais pas qui c'est.

– Ça, vous ne devez pas le savoir. Il a demandé un bain, il a pris du thé, puis il s'est retiré.

– Dans ma chambre ?

– Non, Monsieur, dans la sienne, au premier étage, qu'il préférait au second, bien qu'il soit moins bien. Ce matin, la bonne est venue me dire que notre hôte était parti très tôt. J'ai pensé qu'il allait attendre ses sœurs. À neuf heures, je suis entrée dans la chambre, et je n'ai pas vu de linge sur le lit, ni aucun objet dans la petite salle, mis à part les tables et les chaises.

– D'après ce que vous me racontez, vous avez été volée.

– C'est vrai. J'aimerais bien que vous me disiez, Monsieur, à qui je dois me plaindre.

– À personne.

– J'ai donc perdu mon linge ?

– Si vous ne voulez pas engager les frais que vous devriez faire pour le récupérer.

Trois jours après, les pages locales disaient qu'un chevalier d'industrie avait loué un excellent cheval à Miguel du Bonjardim, pour aller à Braga, qu'il était parti sans domestique parce que c'était un client de la maison, et qu'il avait mérité la confiance du gérant. Les journaux ajoutaient que ce monsieur, du nom de Tibúrcio de Lemos, avait vendu le cheval à Braga et avait disparu. On donnait son signalement pour que les autorités l'arrêtassent.

Au bout de six mois, la propriétaire de l'auberge est convoquée à la mairie pour identifier le prisonnier qui disait s'appeler Teotónio José de Sousa. Elle s'y rendit, et dit que c'était lui, bien que sa barbe fût différente. Le loueur de chevaux, également présent, affirma qu'il s'agissait de Tibúrcio de Lemos. Et des gens qui le connaissaient mieux certifièrent dans leur déposition qu'il s'appelait Leonardo Gomes Capela, un nom que les journaux divulguèrent conformément aux registres baptismaux.

Voilà donc ce qu'est devenu cet enfant sérieux de dix ans !

Leonardo se retrouva devant un jury. La propriétaire de l'auberge fut citée en tant que témoin, et s'abstint de prêter serment, à ma demande.

Voici comment il se défendit du vol commis dans l'auberge :

Il avait recueilli dans sa chambre une malheureuse qui vagabondait dans les rues de Porto, dont les dalles étaient la couche habituelle. C'est ce qu'avait dit Leonardo d'un ton peiné, comme un homme qui entame un discours sur la dégradation des mœurs, et contre l'imprévoyance de la civilisation et de la police qui ne fait rien contre la misère des femmes dissolues.

Il ajouta que la malheureuse, en pleine nuit, s'était mise à pousser des gémissements aigus, en se plaignant d'un point de côté ; il l'avait prise en pitié, et il était sorti dans la rue chercher une pharmacie pour acheter de l'huile d'amandes douces afin d'atténuer sa douleur. Quand il était revenu avec le remède, il n'avait trouvé ni la femme, ni le linge. Il était parti dans tous ses états à la recherche de l'astucieuse voleuse, et ne l'avait pas vue. Il regarda s'il avait de quoi rembourser ce vol, et jugea que ce n'était pas le cas. Il s'était demandé s'il devait fuir ou expliquer à la propriétaire de l'hôtel ce qui s'était passé ; mais craignant qu'elle ne vît pas cela à la pleine lumière de la saine morale, qui avait fait de lui une victime de sa charité, il avait préféré ne pas revenir.

J'ignore la défense qu'il a préparée pour le vol du cheval ; ce que je sais, c'est que Leonardo Gomes fut condamné à cinq ans d'exil.

Il attendait au Limoeiro le départ de son navire pour l'Afrique. C'est alors que Sa Majesté Dom Pedro V se maria, et Leonardo fut un des nombreux condamnés que Sa Majesté amnistia à l'occasion de son mariage.

Leonardo alla exercer son métier de tailleur à Bragança et se fit des clients et des amis en racontant à tout le monde, d'un air contrit, les écarts de sa malheureuse jeunesse, et en assurant qu'il se rendrait digne du pardon de Sa Majesté.

Il rétablit sa fortune, se mit à jouer, et perdit ses revenus, sa réputation, son crédit et ses clients.

L'un de ces jours affreux qui suivent les nuits des joueurs irrécupérables, Leonardo apprit qu'un fils de famille qui avait tiré un mauvais numéro offrait vingt-cinq pièces à qui prendrait sa place dans la cavalerie, toucha l'argent et se fit soldat.

Deux mois après, touché par les attraits d'une fille qui était venue de Bragança à Porto, il déserta, raccourcit ses moustaches, changea de tenue, et resta à Porto jusqu'à ce qu'un nouveau crime attirât l'attention sur lui.

Ce nouveau crime, c'était le vol d'une chaîne et de bagues appartenant à une femme dont il avait gagné la confiance en lui promettant le mariage.

Il fut arrêté, jugé, condamné à quinze ans d'exil et resta deux ans dans un cul de basse fosse à la caserne de Santo Ovídio, où il attendait que la justice civile le récupérât pour lui faire purger sa peine.

J'ai vu entrer à la Relação celui qui avait été mon voisin dans mon enfance, et je ne l'ai pas reconnu. J'ai entendu prononcer son nom, et les circonstances de ses crimes ; j'ai alors revu le gamin de 1836, et revécu ces scènes aimables où il se montrait à moi, ses gestes exprimaient l'indignation que lui inspiraient mes bêtises; il était fort applaudi du voisinage lequel lui prédisait un bon avenir, et me trouvait odieux.

L'on connaissait Leonardo en prison sous le sobriquet qu'on lui avait donné par antonomase de *gandin*. Il devait ce qualificatif à ses gilets blancs et à ses cravates de satin, à ses vestes originales avec leurs grands rubans à brandebourgs, et surtout au soin extrême qu'il prenait de ses cheveux calamistrés et de ses moustaches bouclées.

Il passait le plus clair de son temps à fredonner des arias italiennes avec un excellent gosier et beaucoup de goût. Quand il ne chantait pas, il discutait sur des questions de philologie avec le maître d'école José Dias, des discussions qui dégénéraient et l'on haussait le ton pour des problèmes de prosodie. Ils m'ont fait parfois d'un commun accord l'honneur de solliciter mon arbitrage dans ces controverses. L'une d'entre elles portait sur l'accentuation du mot *tácito**. José Dias voulait que l'on prononçât *tacito* et l'autre invoquait l'étymologie latine. Je tranchai en faveur de l'étymologie et demandai au professeur s'il en tombait d'accord. Il ne le faisait pas pour la bonne raison qu'il me donna et que voici.

– Si nous disons *cabríto* et pas *cábríto*, la règle exige que l'on dise *tácito* et pas *tácito*.

À court d'arguments, je me tus et perdis une partie de ma réputation au profit de celle de José Dias, ce dont je me félicitai sincèrement pour la gloire de ce brave homme, car l'on ne me consulta plus sur de telles matières.

Une femme était liée au sort de Leonardo ; elle m'inspirait beaucoup de compassion quand je la trouvais assise sur les escaliers fangeux de la prison, cachant sous sa capote son visage délicat et maigre.

Cette infortunée suivit le déporté à Lisbonne pour passer de là en Afrique. Leonardo était marié je ne sais où et, comme il ne pouvait amener la malheureuse à Lisbonne sans prouver qu'elle était son épouse légitime, il contourna l'obstacle en se mariant une seconde fois, à l'instar de patriarches du peuple de Dieu fort respectables et saints qui en firent autant, de grands rois et de grands seigneurs qui entrèrent dans le giron de Rome, avant et après l'avoir fait.

D'ici quinze ans, le sieur Leonardo Gomes Capela en aura cinquante et un. Il se peut que la vieillesse l'assagisse et le rende aussi honnête qu'il l'a été dans son enfance.

Quels contrastes !

Il y a deux ans, je me suis trouvé chez une sœur du condamné à Vila Real. Elle s'était mariée à un homme de qualité appauvri par des procès. Elle était entourée d'enfants à qui elle distribuait de petites tranches de pain et des nourritures substantielles pour l'âme, en les

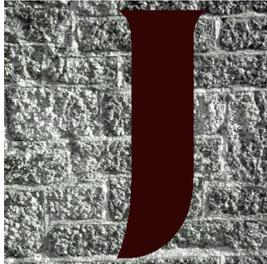
* Nous avons laissé tels quels les mots qui s'accentuent normalement *tácito* (tacite) et *cabríto* (chevreau) plutôt que de chercher des équivalents dans une langue qui n'a point d'accents de mots (NdT).

admonestant avec une patiente tendresse et une grande confiance en la divine miséricorde. Le père de ces enfants, dont les cheveux grisonnent, je l'avais connu il y a vingt-quatre ans : c'était un jeune homme riche et fier de son habit de l'Ordre du Christ, hérité de ses aïeux.

Quels contrastes !

Cela me fait de la peine de me voir confronté avec le temps qui passe à de tels changements, et je m'étendrais volontiers là-dessus, cher lecteur, si vous ne me faisiez pas remarquer qu'il n'existe aucun rapport entre ce Chevalier du Christ et la prison.

XVI



JE SUIS DESCENDU un jour dans les cachots de la Relação. J'ai passé un moment dans l'ancre où habitait le bourreau, un logement vacant depuis que le dernier était mort, en 1833, après être tombé entre les mains du peuple.

Les bourreaux ne vivaient pas tous sans exception enchaînés là comme des tigres indispensables à la vindicte de l'humanité. Un vieil exécuteur des hautes œuvres, attaché au tribunal de la Relação, avait la permission, depuis que la décrépitude lui avait affaibli les jambes, de sortir et de se réchauffer au soleil de Dieu les mains dont il s'était servi pour étrangler des douzaines de fils de Dieu. Les enfants le sifflaient dans les rues, et il disait avec un sourire pénétré de bonté : "Que notre Seigneur vous tienne loin de mes griffes".

J'ai eu l'occasion, au cours de cette visite, de faire la connaissance d'un prisonnier qui venait d'offrir ses services en tant que bourreau. C'était un menuisier condamné au gibet, un homme de cinquante ans, aux manières obligeantes et humbles. Le gouvernement n'accepta ni ne rejeta sa proposition.

Monsieur Abreu avait besoin de travailler à son atelier, et jouissait d'une grande liberté comme menuisier de la maison : il était rémunéré par le cabinet du procureur royal, et surtout par les prisonniers qui lui payaient de petits travaux hors de prix. Le geôlier intérimaire qui dirigeait alors la prison touchait une part des bénéfices et interdisait aux détenus de s'adresser à un autre ouvrier.

Mais cela se passait avant qu'on lui donnât la responsabilité du gibet.

L'aspirant bourreau aimait une prisonnière, une gamine de quinze ans, qui était arrivée là à douze ans, convaincue de vol. Cette fille était jolie, elle venait d'Avintes, parée des gracieux appas que la nature prodigue aux femmes de ces régions. L'air pestilentiel de la prison n'empêcha pas que s'épanouissent les fleurs virginales de l'aimable Maricas ; mais la beauté morale s'était dégradée, comme un cancer qui répand ses apostèmes, et c'est pour cela qu'elle ne se différenciait pas de ses compagnes le plus dépravées.

Elle était aimée du menuisier, aimée avec la rage qu'il mettait à s'aimer, lui, ainsi que sa propre vie qu'il avait cru sauver du gibet en se proposant pour solder les comptes des criminels avec la société.

La petite boulangère lui répondait entre ses barreaux avec des regards industriels, et ne se montrait pas plus farouche aux tendresses de José do Telhado.

Dans l'espoir de l'avoir pour femme en exil ou à l'endroit où l'on cache les bourreaux, Abreu lui donnait tout ce que son travail lui rapportait, tantôt des bagues, tantôt des chaînettes, et souvent des plats cuisinés quand ils banquettaient tous les eux, face à face, à la même table.

L'hydre de la jalousie avait mordu le cœur de José Telhado et ce n'eût pas été surprenant que le menuisier éprouvât, entre les mains de l'illustre brigand, les souffrances qu'il s'était jugé apte à infliger à d'autres.

Le procureur royal eut vent des rixes provoquées par la jeune fille, et fit enfermer le menuisier dans sa prison, interdire à José do Telhado l'accès à la grille de la prisonnière, et verrouiller les volets des barreaux par où elle lui adressait des regards ardents. Le menuisier

rugissait comme un lion dans sa cage, et la petite boulangère poussait la *chansonnette* comme n'importe quelle dame parfaitement éduquée chanterait une aria, tandis que son Werther se mourrait d'amour pour elle.

Pour finir, la jeune fille purgea sa peine, s'en fut à Avintes cousue d'or et richement dotée grâce aux six ans de travail de l'apprenti bourreau. Si un jour cet homme se retrouve avec le brevet qu'il brûle d'obtenir, avec quelle rage ne se vengera-t-il pas des outrages de cette fille sur le cou des suppliciés.

L'on m'a montré un trou en pierre de taille où l'on déposait jadis les têtes des suppliciés mises de côté pour des études analytiques de phrénologie. Je ne suis pas tombé dans le panneau : j'ai fait remarquer que la construction de la prison date du dernier quart du siècle passé, et que les dépouilles des condamnés finissaient toujours intactes dans les tombes de la Misericórdia, après l'exécution, ou une fois passés les jours où les têtes devaient être exposées, une mesure exceptionnelle prise en 1829. En ce qui concerne les études phrénologiques, les leçons d'anatomie à l'amphithéâtre de Porto sont très récentes, et les anciens professeurs de médecine trouveraient stupide que l'on établisse le moindre rapport entre le crime et les irrégularités du cerveau.

Le prétendu dépôt de têtes était à mon avis un de ces cachots que l'on appelait secrets, et rien de plus.

Dans cette descente que j'ai faite aux enfers de la Relação, j'ai pu faire la connaissance du fameux juge des cavernes de Matosinhos, António José de Miranda, la terreur de ses subordonnés, un homme spécialement apprécié par les surveillants de la prison parce qu'il dénonçait toutes les tentatives d'évasion et inspirait assez de crainte pour endosser la responsabilité de ces perfides dénonciations, au milieu de cinquante homicides.

Miranda était le fermier d'un propriétaire des environs de Barcelos. Celui-ci vint un jour chez lui percevoir son loyer en espèces, et lui donna quittance. Il partit ; et à peine franchi le seuil de la porte, il tomba sur son fermier qui le tua et l'enterra dans un pré, avec l'aide d'un domestique. Quelques années après, la charrue passa sur la sépulture du propriétaire, et les moissons blondirent d'une récolte heureuse. D'après Miranda le sol fumé par le cadavre était plus fertile que le reste de la parcelle ; et il réfléchissait à la façon d'enrichir les terres de ses labours avec les maîtres qui prendraient la succession du défunt quand le domestique dénonça par malheur à la police, pour se venger des mauvais traitements de son patron, la sépulture du cultivateur, qui avait souffert de conjonctures diverses. On creusa à cet endroit, l'on exhuma les os, et l'homicide fut condamné à la peine capitale.

Sa férocité le recommanda au geôlier et à la direction de la Relação qui, sur sa proposition, le nomma juge. Si cette profanation ne me coûtait pas, je le comparerais au prophète dans la fosse aux lions. Il était entouré d'homicides rancuniers, condamnés tous au gibet, et pas un ne se risquait à répandre quelques gouttes de sang de plus. Se fiant à son couteau au fil éprouvé, Miranda se promène parmi eux, en se caressant la barbe, et en les tenant tous à l'œil.

Le prisonnier dont il se gardait le plus était le fameux Favaios, un déserteur qui avait décroché une décoration en Espagne, un honneur incapable de lui épargner la peine suprême, convaincu qu'il était de quatre assassinats dans des carrefours par où il était le seul à passer, pour ne pas avoir à se disputer avec qui que ce soit au moment de se partager le butin. Le méfait qui pesait le plus sur sa conscience, disait-il avec d'ironiques remords, c'était d'avoir tué un homme pour s'emparer de son âne, à un moment où lui, le meurtrier, il était fatigué de marcher, les pieds écorchés par les mauvais sentiers où ne se hasardaient pas les forces de l'ordre.

Favaios ne cessait de réfléchir aux moyens de s'évader et il était de toutes les tentatives. Il disait que s'il parvenait un jour à s'enfuir, il ne retournerait plus dans les fers, sans que celui de son couteau ne fit un carnage.

Il était, il y a quatre mois, appuyé aux barreaux de la porte de son cachot, quand il s'aperçut que cette porte était juste appuyée au battant. Cette porte donnait sur la cour centrale de la

prison, où il y avait deux sentinelles. De la cour à la rue, il fallait passer deux portes en fer, de quoi décourager les projets d'un autre homme que Favaios, assoiffé de liberté, et d'un soleil qu'il n'avait pas vu au cours des neuf dernières années de sa vie.

Il s'écarta des grilles en veste et en pantalon, but un gobelet d'eau de vie, colla contre son bras son couteau ouvert et attendit l'entrée dans la cour des familles de détenus, qui avaient l'habitude de venir aux heures de parler.

Il attendit le moment propice, poussa doucement la porte, passa entre les gardiens, trouva ouvertes les deux portes, descendit jusqu'au portail de la prison, passa devant la sentinelle, traversa à pas lents la place de la Corderie, et continua de s'avancer, laissant au fil électrique la magnifique faculté de transmettre aux autorités judiciaires du Portugal la nouvelle de sa fuite et son signalement.

Les gardiens de la prison qui devaient alors assurer la surveillance furent renvoyés.

Au bout de quatre mois, l'on pouvait supposer que Favaios se trouvait au Brésil en train d'organiser sa vie, qu'il avait sauvée de la potence et des chaînes à perpétuité, lorsqu'un détachement le remit au geôlier, si défiguré qu'on ne le reconnaissait qu'à sa voix. Il avait été arrêté près de sa terre, autrement dit près du village qui portait son nom. Il y était allé pour attendre l'occasion de tuer l'ennemi à qui il devait sa condamnation ; mais il avait oublié l'importance qu'il accordait à ce projet, et fêté, la veille de Noël, avec un enthousiasme excessif, la naissance de son Rédempteur, en s'imbibant au point de perdre de connaissance, si bien que l'on n'eut aucun mal à lui passer les menottes aux poignets qui n'étaient plus à même de le défendre, quand il émergea de la léthargie qui avait permis qu'on lui infligeât de telles violences.

Un autre homme mérite d'être cité : c'est Luis António de Brito, juge de la prison de Sao José, détenu depuis 1847. On dit qu'il a fait dix-sept morts ; c'est une calomnie. Brito n'a tué que neuf hommes, il le reconnaît, et il n'y a aucune raison de douter de sa parole. Il me dit à moi qu'il prenait un plaisir particulier à tuer un prêtre, un plaisir qu'il a savouré quatre fois. L'un des quatre, il l'avait tué parce qu'il s'était épris de sa nièce et que sa nièce s'était éprise de lui. Pour justifier sa rancune contre le clergé, Brito me dit qu'un prêtre avait mis la main sur son épouse, aussitôt que la justice avait mis la main sur lui. Quand il disait cela, les yeux de Brito s'injectaient de sang, et montraient clairement à quel point son âme était embrasée du désir de s'offrir un cinquième plaisir.

Luis de Brito était le seul homme que craignît José do Telhado ; et Brito éprouvait autant de respect pour José do Telhado. Cela équivalait à un éloge pour tous les deux.

En tant que juge, Brito représentait un modèle de fonctionnaire, et il avait des accès de générosité. Lorsque le geôlier intérimaire, un certain Guimarães (destitué depuis parce que convaincu de vol ; c'est pour cette même raison que ses confrères sont conduits de vive force à cet endroit) contraignait un prisonnier indigent à vendre sa veste, sa seule couverture, pour payer son droit d'entrée, ce juge charitable le payait de sa poche, ou mettait à contribution les plus riches détenus pour venir en aide au pauvre.

Brito était aimé d'une jeune fille élancée, comme Jean Sgobar l'avait été d'une héroïne de Charles Nodier. Cela saute aux yeux que la violence de la haine qu'ils vouaient l'un comme l'autre aux prêtres les unit à la vie et à la mort. On raconte que la svelte jeune fille avait rossé deux chanoines tentés de la disputer au détenu. Il n'en fallait pas moins pour convaincre Brito que les prêtres lui étaient funestes et s'efforçaient de venger, en s'en prenant à ce qu'il avait de plus cher, les quatre qu'il avait précipités dans le barathre dont il était un pourvoyeur actif, à ce qu'il semble.

XVII



QUELQU'UN m'a été d'une agréable compagnie les derniers mois de mon incarcération, c'est monsieur José Joaquim da Silva Melo, un gentilhomme du Douro, né à Sanhona, dans le district de Peso da Régua.

Monsieur Melo a été accusé, quand il était juge ordinaire à la commune de Santa Marta, du meurtre du *bacharel** Francisco da Natividade de Mesquita e Seixas, sub-délégué de ce district, tué d'un coup de feu la nuit du 27 septembre 1858.

L'accusation reposait sur la rivalité entre les deux hommes, à propos d'une dame de Lobrigos.

On racontait que le bacharel avait convaincu une jeune fille à la fleur de l'âge de quitter sa famille pour le suivre chez lui ; l'on ajoutait que quelques mois de vie commune avaient lassé le possesseur de la fugitive ; l'on disait encore que, rebutée par de mauvais traitements et des insultes publiques, celle-ci avait fui son amant dégoûté, cherché refuge chez ses parents, et accepté les galanteries de Silva Melo.

Jusque là tout est naturel et ordinaire.

L'on ajoutait encore que, nonobstant le fait qu'il fût marié, Silva Melo s'était pris de passion pour cette femme exquise, et conçut le projet de la venger des injures qu'elle avait essuyées en dédommagement du sacrifice de son honneur et de sa réputation. D'autres disaient que Dona Ana Amália Peixoto de Cabral se demandait si elle devait renoncer à son premier amant, et agréer le second, une indécision qui poussa le second à se débarrasser de son rival.

Il est sûr qu'en rentrant chez lui, Seixas fut fauché par une balle, et emporta le secret de son assassin, s'il l'a vu.

Voici au demeurant la version que Melo m'a donné de cette histoire :

– J'ai joué au jeu de l'*hombre* dans la boutique de Santa Marta avec le bacharel Seixas et d'autres gens. À dix heures du soir Seixas est parti et je suis resté jusqu'à minuit, après quoi je suis revenu chez moi en compagnie de quelques amis. Le lendemain matin, j'ai reçu, en qualité de juge ordinaire, une dépêche du juge élu, m'informant que le bacharel avait été assassiné à sa porte. Je me suis rendu sur les lieux, j'ai interrogé ses voisins et je n'ai obtenu aucun renseignement me permettant d'identifier l'assassin. J'ai fait mon rapport au juge officiel du district afin qu'on pût procéder à l'enquête, et il me l'a confiée. J'ai convoqué ses parents pour qu'ils m'indiquent les ennemis du mort, ils m'ont répondu qu'il en avait beaucoup, mais, invités à me donner des noms, ils m'ont dit qu'ils soupçonnaient un intendant du domaine où habitait le bacharel. J'ai donné l'ordre d'appréhender cet intendant, mais on ne l'a pas trouvé.

"Un particulier de la région qui voulait se venger de quelques ennemis vint me voir avec une liste de témoins mettant en cause certains individus pour le meurtre du bacharel. J'ai refusé de la prendre, parce que le dénonciateur n'a pas pu me dissimuler son infamie.

"Ce même homme a répandu le bruit que les assassins de Seixas étaient mes domestiques, et l'on en avisa le secrétaire-général de la préfecture de Vila Real.

"L'un de mes domestiques fut appréhendé et interrogé par le secrétaire civil. Ses dénégations entraînèrent des violences, et on le conduisit à la prison de Vila Real.

"L'on menotta mon domestique à minuit, on l'amena à une pinède où il se trouva en présence d'un homme masqué et d'un autre habillé en prêtre. L'homme masqué se fit passer pour un bourreau, le prêtre devait absoudre le condamné : mais on lui accordait la faveur de le laisser partir pour le purgatoire, grâce à cette absolution.

* Nous nous résignons à ne pas traduire le terme *bacharel* qui désigne tout homme parvenu à un certain niveau à l'université ou dans une école supérieure. (NDT)

"Mais mon domestique avait la vie sauve à condition de dire que c'était moi, le meurtrier de Seixas. Le garçon hésitait, et il avait déjà l'instrument de sa mort appuyé contre sa poitrine, quand le prêtre lui demanda de s'agenouiller pour le confesser. Il s'agenouilla et se crut mort. Quand le représentant de l'ordre lui posa cette question une dernière fois, le jeune homme à l'article de la mort répondit : «Si vous voulez que je vous dise que c'est mon maître qui l'a tué, voilà, c'est dit : c'est mon maître.» Le bourreau baissa son couteau, le prêtre leva les bras au ciel, et mon domestique fut remis en prison.

"Le lendemain, le préfet en poste demanda qu'on le lui amenât, il l'interrogea et le fit libérer.

"Le garçon arriva à Santa Marta et s'en alla faire à la mairie une déposition où il relatait la scène ridicule de la pinède. Le maire dressa un procès verbal qu'il remit au préfet, et le secrétaire demanda l'abandon des charges, pour éviter l'humiliation de se le voir imposer.

"Il était de mon devoir de solliciter une entrevue avec le juge pénal. Il accepta ma requête et, tandis que je me justifiais, l'ex-secrétaire et d'autres notables répandaient le bruit que j'étais l'assassin de Seixas, pour fonder une mise en accusation sur la rumeur publique. Mais le juge refusait d'entamer une procédure sur une telle base, ou sur une fausse lettre d'amour écrite à Dona Amália, que l'on m'attribuait. Ils firent tellement la guerre au juge qu'il fut obligé de passer le relais au substitut. Celui-ci, déjà prévenu, s'empessa de me mettre en accusation, inculquant en même temps que moi cette malheureuse femme.

"Je me suis enfui.

"Six mois passèrent ; je m'efforçai d'obtenir un sursis car j'étais dans l'impossibilité de me présenter, et je parvins à être jugé au bout de deux ans, tellement les autorités me suggérèrent d'obstacles !

"La malveillance ayant épuisé tous les recours auxquels les lois se prêtèrent, je parvins à être jugé et acquitté par manque de preuves.

"Je commis l'imprudence de me rendre à Porto pour prendre des mesures contre un appel, craignant que mes ennemis creussent sous mes pieds un abîme qu'ils n'étaient pas arrivés précédemment à rendre aussi profond qu'ils l'auraient voulu.

"Je fus dénoncé par deux *amis* à qui j'avais confié où j'allais ; j'ai été arrêté.

"Il ne me reste plus rien à raconter. J'attendrai ici ce que feront de moi les hommes, convaincu que la Providence est étrangère à de tels événements.

Jusque là, c'est Silva Melo qui parle. Voici à présent une lettre que Dona Amália Peixoto Cabral m'a adressée, il y a quelques heures :

– Je me trouvais dans ma famille à Lobrigos, le 27 septembre 1858, quand nous avons appris que le bacharel Francisco da Natividade de Mesquita e Seixas avait été assassiné. J'ai demandé à qui l'on attribuait le meurtre ; on m'a dit que l'on suspectait un intendant du domaine où résidait Seixas, qu'il avait menacé.

"Le bacharel m'avait raconté ses conflits avec l'intendant, et je lui ai naturellement conseillé de se méfier des guet-apens. Il m'a sèchement répondu qu'il ne craignait pas ses ennemis.

"Des personnes qui m'entendirent prononcer ces innocentes paroles en ont tiré l'horrible conclusion que je connaissais le danger qui menaçait l'homme que j'avais aimé, et qui était à l'origine de ma déchéance.

"Avant que le cadavre fût enseveli, je fus convoquée chez le secrétaire de la préfecture de Vila Real. Avant même de parvenir au bâtiment où l'on m'attendait, j'ai su qu'on avait préparé une monture pour me conduire à la prison de Vila Real.

Je répondis aux questions avec la spontanéité que me donnait la surprise en l'occurrence. On me demandait, à moi, qui étaient les ennemis de Seixas et qui pouvait, selon moi, l'avoir tué.

"Ils voulaient que je dise, comme la rumeur publique, que Melo était l'assassin. Je ne pus répéter ce que la rumeur publique ne m'avait pas encore annoncé. On s'est excusé du dérangement qu'on m'avait fait subir, et l'on m'a congédiée.

"Le bruit courut ensuite que c'était moi, la raison de cette mort, parce que Melo me soupçonnait d'être la maîtresse de Seixas. Le public jugea ce bruit plausible, et les autorités entamèrent une action contre moi. Des témoins ont déposé, et j'ai moi-même été citée à comparaître pour témoigner contre Melo. J'étais une faible femme de vingt ans ; j'ai craint un tel spectacle, et je me suis cachée pour ne pas prêter serment. L'ordre de mener une enquête

est resté longtemps valable, jusqu'au moment où, sur les instances du prévenu lui-même, je me suis présentée pour prêter serment. J'ai enduré, au cours de cet interrogatoire, de pénibles vexations. L'on a scruté jusqu'au fond de mon âme, comme si l'on me croyait incapable de pudeur. Le juge me prit en pitié et fit observer au délégué que certaines questions étaient insultantes pour une femme, et ne permettaient pas d'éclaircir les faits. Le délégué réagit en disant que c'était moi qui détenais le secret du crime. Le juge répondit qu'il serait plus indiqué de me donner un émétique. Il fallait, pour satisfaire celui qui m'interrogeait, que je désigne Melo comme le tueur, ou que je dise que la rumeur publique le considérait comme tel.

"Quelques jours après, j'appris une triste nouvelle : j'étais inculpée dans la même affaire que Melo. Je me suis réfugiée chez une parente, chez qui je suis restée quinze jours, et j'ai pris des dispositions pour mettre plus de distance entre moi et les autorités.

"Le 22 décembre, je me dirigeai vers Porto où je comptais me faire engager comme préceptrice de petites filles.

"À l'entrée d'Amarante, je rencontrai un homme à la mine inquiétante qui m'a examinée attentivement. Mon cœur battait la chamade.

"Je ne me suis pas arrêtée dans cette ville, j'ai mis pied à terre en haut de Pildre, pour demander une ration de nourriture pour ma monture. Je pleurais sur mon sort quand je vis un homme s'approcher de moi, qui descendit de son cheval et me demanda où j'allais. Un autre est arrivé tout de suite après ; il disait que le maire me donnait l'ordre de me présenter devant lui. Un autre homme encore arriva avec un mandat d'incarcération.

"Je revins à Amarante, où l'on m'interrogea minutieusement sur mes intentions, et les personnes qui m'accompagnaient. L'édile me demanda mon passeport et, comme je ne l'avais pas, il en profita pour procéder à mon arrestation ainsi qu'à celle du domestique qui m'accompagnait.

"L'on me mit en prison, j'y passai la nuit. Au bout de vingt-quatre heures, je présentai une requête pour que l'on me libérât, cette requête resta sans suite.

"Trois jours après, je fus convoquée à huit heures du soir chez le maire, et interrogée ; il ne fut satisfait par aucune de mes réponses. L'édile me prit à part, et je fus aussitôt priée de dire ce que je savais ; l'on me promettait de ne pas coucher mes réponses par écrit. J'ai dit ce que je n'avais cessé de dire.

"Je fis le chemin d'Amarante à ma terre sous escorte. L'on me présenta au substitut, et je fus encore interrogée.

"J'ai beaucoup pleuré alors, parce que je n'en pouvais plus. J'ai demandé à être relâchée, puisque j'étais innocente, et que je ne savais rien sur la mort de Seixas. Le juge se montra compatissant, il me promit que je serais bientôt libérée, et me donna le choix entre la prison de Mesão et celle de la Relação de Lamego. J'ai demandé qu'on m'emmenât à celle de Pesa da Régua, mais ma partie alléguait qu'une telle prison ne présentait pas assez de garanties s'agissant de moi, qui suis une pauvre femme ! Je me retrouvai à Mesão Frio. Je fis circuler une pétition dans tout le canton ; je n'étais coupable de rien ; je m'appuyai sur cette pétition pour demander qu'on me libérât.

"Le juge déclara que l'on ne prenait aucun arrêt les jours saints. Ces jours n'étaient saints que pour moi. Entre-temps, le ministère public entendait des témoins. Deux témoignages m'accablèrent : d'après l'un, je m'enfuyais vers Porto, et une innocente ne s'enfuit pas ; d'après l'autre, mes relations avec le présumé assassin étaient de notoriété publique.

"Huit jours après, je fis une autre requête, alors que j'étais déjà mise en accusation. Je restai donc dix-huit jours en prison, en attendant qu'on m'inculpât. Il me semble que la loi ne permettait pas de le faire.

"Je fus transférée à la prison de Pesa da Régua, et les autorités judiciaires essayèrent d'assouvir leur curiosité avec moi, en me demandant des détails sur mes relations amoureuses avec Melo ; elles avaient la bonté de me dire que, si j'avais besoin d'argent, je pouvais faire appel à leur bonne volonté, une offre qui m'a beaucoup froissée dans ma pauvre dignité de femme accablée par le sort.

"L'on me posa d'autres questions auxquelles je ne répondis pas : j'avais demandé un curateur, en tant que mineure de moins de vingt-cinq ans.

"Les autorités judiciaires, qui m'avaient proposé une aide financière, exigèrent mon transfert à Lamego, en alléguant que les Melo avaient assez de bravoure et d'audace pour m'arracher à cette faible prison. Je nommai quelqu'un qui pût me servir de caution, pour ma détention, et l'on me le refusa.

"Je partis pour la Relação de Lamego. Je pris quelques lettres pour des gentilshommes de cette région, à qui je demandais qu'on les remît, quand je me suis retrouvée enfermée avec onze femmes en haillons dans la même cellule. Personne ne s'intéressa à mon cas ; les protections ne me furent d'aucune utilité. Mon malheur rebutait les heureux de ce monde, si leur conscience leur permettait de se sentir heureux, en repoussant les prières de l'infortune.

"J'y restai quatre jours, et je rendis grâce à Dieu qu'on me laissât prendre, pour toute nourriture, quelques tasses de thé.

"Je retournai à la prison de Peso de Régua, et j'interjetai un appel de cette injuste mise en accusation.

"La copie de la pièce, pour cet appel, prit trois mois et autant de jours ! On ne pouvait pousser plus loin la cruauté ! On le pouvait, on le pouvait. L'on me tint enfermée trois mois dans une cellule, sans pouvoir parler à personne.

"Quelqu'un me prit en pitié et demanda au délégué de se conduire avec moi d'une façon plus humaine ; de montrer de la compassion pour ma situation d'orpheline de père et mon jeune âge ; de me laisser au moins me promener dans la salle qui tenait lieu de tribunal ; la prison était suffisante ; ma mère avait songé à venir s'agenouiller devant l'autorité pour lui demander de ne pas m'infliger un traitement aussi humiliant tant que ma culpabilité ne serait pas établie.

"Le délégué répondit que si elle s'était directement adressée à lui, elle aurait peut-être tout obtenu.

"Ma fierté avait été brisée par mes malheurs ; j'ai résolu de faire moi-même cette démarche ; mais quelqu'un me conseilla de ne pas m'exposer à quelque outrage. J'acceptai de prendre mon mal en patience.

"J'attendis mon procès vingt jours de plus, et j'écrivis au juge pour me plaindre de la malveillance du greffier. Le juge força le mauvais fonctionnaire à lui remettre mon dossier, constata l'injustice de ma mise en accusation, prit mon appel en compte, et me fit mettre en liberté le 15 mai 1859.

"Deux jours après, j'arrivai à Porto, où m'attendait la suite de mes infortunes.

Ana Amália Peixoto Cabral "

XVIII



OILA LES FAITS tels que les expose le prévenu, et la lettre de la co-inculpée, qui a bénéficié d'un non-lieu.

J'ai eu l'occasion de demander au représentant du Ministère Public, dont Dona Amália se plaint amèrement, s'il était convaincu que Melo était l'assassin de Seixas ; il m'a répondu, comme il le devait, en m'assurant que telle était son intime conviction. Toutefois, le juge qui a établi une ordonnance de non-lieu pour Ana et acquitté le prévenu les a sûrement jugés innocents.

Quelles sont donc les preuves qui inspirent des jugements aussi tranchés aux consciences des deux magistrats ? Je ne sais pas ; je ne les ai pas lues dans le procès-verbal du procès.

Le tribunal de la Relação devait en décider, mais l'innocent joue tellement de malchance ou la Providence se montre si intransigeante à l'encontre du coupable, qu'au moment où Silva Melo est arrêté à Porto, surgit comme par miracle un homme cousu d'or, qui demande à se porter partie civile, et qu'on le lui permet, au mépris des articles les plus explicites du Code Pénal. À quoi ne parviendra pas cet homme, s'il est revenu riche du Brésil, pour y repartir en laissant une firme prospère en guise d'arrhes pour les services qu'il sollicite ? Quelle importance qu'il eût été le frère du mort, s'il était revenu, pauvre, demander justice ? Le

bacharel Seixas avait un père et des frères ; mais pauvres, mais sans appui, mais incapables de faire valoir le bien-fondé de leurs plaintes, ou les moyens d'imposer une injustice !

L'inculpé se trouvait donc en prison et son interjection en appel au Tribunal de la Relação. Le prisonnier nourrissait l'espoir justifié de voir confirmée la sentence du juge, quand la Relação jugea que le procès était frappé de nullité sans qu'on puisse revenir là-dessus, parce que l'on n'avait pas signifié au curateur du prévenu la mise en accusation.

Or la loi ne l'exige pas. Ce sont les juges qui ont inventé un *curateur*, là où la loi parlait d'un *prévenu*, et que l'on ne pouvait rien signifier à celui-ci, puisqu'il était jugé en son absence. En outre, dans l'esprit de la loi, si l'on signifie cette mise en accusation, c'est tout à son avantage : il peut interjeter appel, et présenter de nouvelles preuves de son innocence. C'est le prévenu qui avait lieu de se plaindre qu'on ne lui ait rien signifié, et non l'auteur de cette démarche, à qui sont favorables les omissions qui se révèlent être au détriment du prévenu. — mais la loi ne fait pas cette distinction — répond l'herméneutique juridique ; en ce qui me concerne, moi qui pouvais m'obstiner à voir la loi se débattre en étouffant sous la toge des juges, je les envoie, ceux-ci et l'herméneutique avec eux, au diable, ainsi que le Brésilien, dans lequel s'est insinué le démon tentateur, qui fait des juges des énergumènes.

Monsieur Melo a demandé la révision de son procès, et attend dans les fers que la cour d'appel... l'envoie, chargé de chaînes, aux cachots de sa terre natale, et l'y fasse juger de nouveau. La maladie de la famille des gens de toge est semblable à cette infection qui touche les membres d'une même famille, éparpillés en divers lieux. Ce sont des loqueteux en fait de morale, comme ceux dont parle Frei Luis de Souza dans la *Vie de l'Archevêque*. Ils tombent quand ils sont bien pourris ; mais ils tombent dans un éclat de rire, de la mort de ceux qui ont absorbé une certaine herbe de la Thessalie. Voilà bien de l'érudition pour ces onagres qui lâchent leurs arrêts comme autant de braiments, s'épongent dans la fange comme font les sangliers, se barbouillent de vase afin que le trait de la satire ne trouve pas un seul lambeau de peau à découvert qui pourrait servir de cible.

Donnons à ce triste sujet de plus douces tonalités.

Dona Ana Amália est une créature que vous pourriez croiser dans les rues de Porto, seule, plus pauvre que ne le laissent supposer ses vêtements, avec un voile épais sur le visage. Les plus grandes afflictions ne sont pas encore arrivées à effacer les derniers vestiges de sa beauté. La lumière de ses yeux s'est presque éteinte dans les larmes. La transparence de sa peau a perdu tout son charme, parce qu'elle est aride, et sert surtout à souligner les contours de ses os délicats. Elle a des vibrations dans la voix, mais ce sont les tremblements de sanglots que le cœur ne peut plus endurer. Son élégance naturelle transparait dans ses manières ; il est cependant certain que la fortune détruit les ornements de la nature, et qu'à force de supplier, les corps les plus fiers se courbent.

Cette pauvre femme vit et se meurt en quémendant, d'avocat en avocat, de protecteur en protecteur. Sa malchance tenace ennuie tout le monde, et tous l'accablent, ainsi que les incertitudes de la justice, cette capricieuse dévergondée qui accroche tous les masques à ses oreilles, et enlève de ses yeux son bandeau, qu'elle offre, comme une corde pour se pendre, aux pauvres gens qui ne peuvent l'acheter.

Pauvre femme ! Elle n'a pas délaissé les grilles du prisonnier. Et il est marié, et son épouse a de l'estime pour cette dévouée créature qui sollicite la liberté de son mari.

Quel passé pour aucun avenir ! Quelles nuits dans la solitude de sa pauvre chambre, et quelle perspective que celle d'une probable déportation pour lui et pour elle, si le Brésilien fait traîner jusqu'à eux la justice par douze de ses nègres !

Le lendemain de son incarcération, José Joaquim da Silva Melo était grossièrement insulté par la plus grande partie de la presse à Porto. Les journalistes locaux n'hésitèrent pas à le traiter d'*assassin*, et demandèrent sa tête en paiement de leur style épouvantable nourri par leur imagination. Comme il fut arrêté chez Dona Amália, ils choisirent pour la qualifier le terme le plus précis, et n'eurent pas à s'en repentir parce que cette malheureuse n'avait aucun appui, ni père, ni frère. J'ai appris qu'elle avait vu comment on la qualifiait dans les journaux, avait avalé l'injure, et avait caché les journaux du prisonnier, pour qu'il ne se vît pas conquis de lèvres qu'il aurait pu fermer avec le goulot de quelques persuasives bouteilles de sa cave. L'on apprit plus tard que le Brésilien avait infligé à des amis la tâche de répandre dans les

bureaux des journaux la nouvelle de l'arrestation de l'assassin, chez la prostituée, des épithètes qu'on met en location, et Dieu sait à qui on les vole !

Silva Melo fut incarcéré dans une cellule collective avec un voleur et un homicide. Il s'accommoda patiemment de ses compagnons, et il y resta jusqu'à ce qu'on lui donnât une cellule infecte où il vit seul.

La veille de Noël, l'année dernière, grâce à mes relations avec le geôlier, il a obtenu que Dona Ana Amália pût venir souper avec lui dans sa cellule. Un prisonnier opposé aux privilèges voulut donner un monumental exemple d'égalité, et le frappa à la poitrine avec un couteau, qui glissa sur ses vêtements. Melo ferma sa porte et dit à la pâle convive de son festin de larmes :

– Soupçons. En prison, un coup de couteau est le cadeau le plus naturel que je pouvais recevoir la veille de Noël.

Quelle nuit de fête !

La pauvre femme se souviendrait-elle des réveillons dans sa famille ?

Reverrait-elle ses quinze ans ?

La profondeur semble incroyable de l'échelle de l'infortune.

Moi, ce qui me surprend le plus, c'est la force de la vie humaine !

Et l'on vit cette vie-là !

Gloire à Dieu au plus haut des Cieux !*

XIX



'UN DE MES PLUS PROCHES VOISINS était monsieur Cruz, condamné à la peine capitale pour avoir assassiné un homme, dans les faubourgs de Coïmbra, sur l'ordre d'un gentilhomme de haut lignage. Dans le résumé des témoignages, le nom ne figure pas de celui qui a stipendié le sicaire ; ce qui fait naître les soupçons, ce sont les attentions auxquelles a droit le condamné, grâce à la générosité du chatouilleux gentilhomme.

Quoique le sieur Cruz, jugé à Coïmbra, eût des protecteurs importants, les jurés ont estimé que sa culpabilité avait été prouvée, et la Relação a confirmé cette sentence.

Ce voisin m'a fait peur et, longtemps, le soir, je suis sorti armé de ma cellule comme quelqu'un qui s'aventurerait à traverser la nuit une pinède notoirement infestée de brigands. Je savais que monsieur Cruz servait d'exécutant au procureur, lequel, stimulé par un aiguillon en or, travaillait à ma perte avec un zèle féroce. Des avis m'étaient parvenus de l'extérieur, qui me mettaient en garde contre une tentative d'empoisonnement ou une agression de l'un des scélérats qui m'entouraient. Je savais en outre que le condamné correspondait avec le procureur et déchirait aussitôt les lettres qu'il recevait. Je faisais surtout attention aux regards en coin de mon voisin, et à son embarras quand il s'approchait de moi timidement, en hésitant. Il me semble que cet enchaînement de circonstances était de nature à inspirer de la méfiance à un lecteur moins craintif assurément que moi.

Monsieur Cruz est brusquement entré, un soir, dans ma cellule, entre chien et loup. Il avait déjà passé la porte quand il m'a demandé la permission d'entrer, et je la lui ai libéralement donnée, en saisissant sur ma table un poignard au demeurant incapable de percer l'épaisse veste de peaux de monsieur Cruz.

Il s'est approché de ma table, assis à ma demande, et m'a dit :

– J'ai une femme qui est en train de mourir à Lisbonne, et je viens vous demander de me faire la faveur de rédiger un message. Je veux savoir avec le télégraphe comment elle va.

* M. Melo se trouve encore en prison, et sans espoir de retrouver la liberté (*Note de la deuxième édition*)

J'ai allumé la lampe, en observant toujours les mouvements de l'époux consterné. À la lueur des premiers rayons de la lampe, j'ai vu que les yeux de monsieur Cruz étaient baignés de larmes. Je finis par me convaincre à peu près que cet homme pleurait. Mes soupçons se dissipèrent et je l'écoutai attentivement.

– Ce que vous me demandez est fort simple, lui dis-je. Écrivez :

Je rédigeai son message et lui demandai si sa femme était jeune.

– Elle a dix-huit ans, répondit Cruz en essuyant ses larmes. Elle est belle comme les fleurs, et s'est mariée avec moi il y a deux ans, quand j'étais heureux comme ceux qui le sont. Je suis allé m'occuper à Lisbonne d'affaires de mon ancien patron, et suis tombé amoureux d'elle ; elle vivait heureuse et sans manquer de rien chez ses parents. Elle est tombée folle de moi qui ai vingt ans de plus qu'elle. Au bout de trois mois, je me suis fait arrêter sans savoir pourquoi. Un cadavre est apparu sur la route par laquelle je suis passé, et l'on a dit que c'était moi qui avais tué cet homme. Quand elle a appris cela, ma femme est tombée malade, et ça n'a fait qu'empirer jusqu'à aujourd'hui où j'ai reçu une lettre de sa mère, dans laquelle elle me dit que ma femme est en train de passer. Si un éclair avait pu me foudroyer à l'heure où j'ai fait perdre la tête à cette pauvre enfant qui était si jolie et avait tant de chances de profiter du monde !...

Après ce discours empreint d'une douleur sincère, Cruz envoya son message à la station télégraphique, et revint dans ma cellule pour me conter l'histoire de son procès et de sa condamnation sous de telles couleurs que j'ai cru à l'innocence de cet individu. Cette conviction ne fut pas entamée par l'histoire qu'on m'a racontée d'un autre meurtre, pour lequel il a fait dix ans de galère. J'ai même imaginé qu'il avait pu être innocent du premier ; mais un gentilhomme qui travaillait au tribunal de la Relação consulta les pièces du procès à ma demande et m'assura que Cruz avait tué deux hommes moyennant salaire.

Je fus pris de nouvelles inquiétudes, justifiées par des stations répétées de mon voisin auprès de ma cellule. J'ai confié un jour mes soupçons à José Teixeira do Telhado qui me dit :

– Soyez tranquille. Si quelqu'un attentait à votre vie, trois jours et trois nuits ne suffiraient pas pour enterrer les morts.

Ce programme de José do Telhado me rassura. Je ne le trouvai pas trop hasardeux, ni irréalisable, ni dépourvu d'intérêt dramatique. Il est vrai qu'à partir de ce jour, José Teixeira se promenait chaque jour à proximité de ma cellule. À une occasion où je traversais de nuit les couloirs, je m'aperçus que j'étais suivi par Cruz, qui n'avait peut-être aucune intention particulière. Je m'arrêtai et m'adossai au mur pour voir ce qu'il allait faire ; mais, quand il s'approcha de moi, José do Telhado marchait deux pas derrière lui. Cruz passa et le célèbre sergent de la Junte me dit à l'oreille : "Il me semble qu'aucune précaution n'est à présent inutile." On publia, à ce moment-là, dans un journal de Lisbonne, un article où l'on faisait allusion aux menaces qui pesaient sur ma vie dans ma cellule. Monsieur Camilo Aureliano, un fonctionnaire dont les intentions sont toujours bonnes et honorables, dit que je me faisais un roman. J'ai sincèrement apprécié que monsieur le Procureur du Roi ne se fût pas trompé. En fait, ma peur, c'était du roman : il est maintenant parfaitement établi que je n'ai pas été le moins du monde assassiné par le sieur Cruz.

Mon voisin ne se tenait pas de joie quand il vint me voir dans ma cellule pour me dire que sa moitié était rétablie, et qu'elle allait bientôt arriver à Porto. J'ai fait l'éloge du dévouement de son épouse, et l'heureux mari en pleura d'attendrissement.

La jeune femme est effectivement arrivée avec sa domestique et son bagage.

Son mari n'avait pas exagéré sa beauté. C'était la Lisboète dans tout son éclat : grande, svelte, mince, noble dans ses manières, et s'exprimant avec élégance. La cellule représenta pour Cruz le Paradis sur Terre. L'atmosphère se remplissait d'un arôme de benjoin, et même les colonnes de perles de Dona Branca n'avaient pas pour le Maure un aspect plus riant que les murs noirs aux reflets verts de la cellule de mon voisin.

Deux mois passèrent à tire d'aile dans ce ravissement. L'épouse loua une maison aux environs de la prison, d'où son mari la voyait coudre à sa fenêtre ou s'activer dans sa maisonnette .

Mais, au bout de deux mois, Cruz s'imagina que sa femme aimait un gardien de la prison et, à partir de ce moment-là, il paya à usure au malheur ses joies de ces deux mois.

L'on me racontait qu'il se jetait à genoux devant elle en lui demandant de ne pas le trahir, et elle s'agenouillait elle aussi devant lui en le suppliant de ne pas l'outrager avec sa jalousie. Une jolie scène, digne d'un meilleur théâtre.

La jalousie de Cruz était une maladie. Aucun raisonnements, aucune preuve ne dissipait ses soupçons, il était lacéré par d'infemales vipères, comme si la Providence ne voulait pas lui infliger d'autre châtement pour ses crimes. Si cet homme avait entendu parler du Maure de Venise, on l'aurait traité de vil imitateur ; et encore plus si l'on avait appris à quels excès le conduisait sa jalousie, bien qu'il n'ait pas étouffé sa Desdémone sous ses oreillers.

Voici ce qui s'est passé. La pauvre femme calomniée ne pouvant plus endurer ses insultes, dit à son mari qu'elle allait retourner chez ses parents. Cette menace exaspéra son mari, qui cria :

– Tu ne partiras pas d'ici vivante ! Je vais te tuer avec cette chaîne que je t'ai donnée.

C'était une grosse chaîne d'or qu'elle avait à son cou, et par laquelle il la tirait avec une frénésie de possédé. L'épouse étranglée cria ; les voisins accoururent et la lui arrachèrent des mains ; il ne restait plus dedans que la chaînette en morceaux.

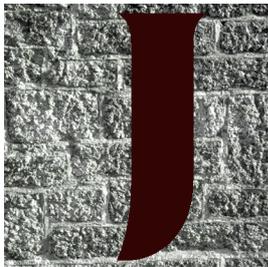
Le lendemain, la plus aimée des épouses partit pour Lisbonne : elle doutait que la jalousie fût la preuve irréfutable d'un grand amour.

Cruz, l'Othello à la manque, ne voulut plus offrir de prise à la tragédie. L'on peut croire qu'il a vendu les fragments de la chaîne conjugicide pour la manger, convertie en mouton aux patates, un plat qui sortait de ses mains comme de la cuisine des anges.

Je ne me suis jamais fait une idée claire des amours conjugales de mon voisin.

Ce dont j'ai pu me rendre amplement compte, c'est qu'il était passé maître dans le maniement du couteau, auquel il s'entraînait avec José do Telhado qui rivalisait de dextérité avec lui. Ils avaient tous les deux donné des preuves de leur habileté en la mettant en pratique. Ils disaient à leur façon qu'entre voir et dire il y avait un monde. Ils voulaient dire que les théories sur le maniement du couteau étaient sacrifiées à un coup moins artistique. Et ils illustraient leur raisonnement de faits qui ne plaidaient pas pour leur innocence.

XX



'AI TIRE AU SORT le héros ou l'héroïne de ce chapitre : il est tombé sur Joaninha.

Pour commencer par le début, l'on connaissait sous le nom de *madame Joaninha* une charmante jeune fille, dont les parents étaient des artisans. C'était il y a cinquante ans ; elle en avait seize.

L'archidiacre de Lamego (puissent ces *Mémoires* ne point rappeler au diable les anciens péchés du chanoine !) faisait des yeux de merlan frit à la gamine et lui tendait toutes les embûches que l'amour inspire à un chanoine riche et indolent. Joaninha avait le défaut de jeter des regards d'envie aux jupes et aux plumes des fidalgas de Lamego, et, dans les moments furtifs où il pouvait essayer de la circonvenir, l'archidiacre disait qu'elle pouvait avoir des plumes et des jupes en soie noire.

De plus, le prêtre n'était ni repoussant, ni vieux. Bien des gens, se disait Joaninha, accepteraient des deux mains ce qu'elle refusait par un reste d'encombrante pudeur. C'est par cette brèche que s'insinua l'esprit immonde et que s'échappa la pudeur virginale de la jeune fille. Ses parents étant partis un matin à sa recherche, l'archidiacre les prit à part pour leur dire de se ménager une vie meilleure avec son argent, et de ne pas en faire des gorges chaudes, ce qui serait pire parce qu'inutile.

C'est ainsi qu'il y a cinquante ans, un prébendier d'illustre lignée de Lamego faisait taire et convainquait un pauvre ouvrier, un menuisier.

Joaninha eut les plumes et les satins qui lui faisaient tant envie. Elle se rendit souvent aux Bains avec l'archidiacre. Elle assista à Lisbonne aux fêtes accompagnant la proclamation de Dom João VI. Elle alla au Théâtre de São Carlos, et rue dos Condes. Elle revint à Lamego avec des airs de cour et résista aux avances de fidalgos qui enviaient le chanoine. Elle resta

quarante ans fidèle, et dorlota la vieillesse du prêtre, qui mourut gavé de plaisirs, et comblé dans sa carrière : il s'en fallut de peu qu'il obtînt la mitre de la cathédrale de Lamego.

Joaninha hérita de la grosse fortune du prêtre et se retira dans un domaine qui faisait partie de son héritage pour se fermer complètement à toute impression mondaine.

C'était une précaution excessive pour ses cinquante-six ans ; mais son tempérament, elle était bien placée pour le connaître.

Elle dut faire face aux entreprises conjuguées de six prétendants qui en voulaient à sa main. Joaninha prit beaucoup sur elle en résistant à cinq d'entre eux. Le sixième était un cultivateur d'âge mûr, veuf, dont les terres se trouvaient près des siennes, et père de jeunes filles qui se montraient aimables avec elle, et lui promettaient de l'aimer comme une mère.

Madame Joana se maria donc et prit chez elle ses belles-filles et ses beaux-fils.

L'un de ces derniers était un garçon qui avait suivi des cours de théologie à Lamego où il avait été recalé. L'autre avait rempli les fonctions de commandant dans la marine, et vivait chez lui après avoir obtenu son congé. Ils avaient pris l'un comme l'autre de vilaines habitudes et ne craignaient pas leur père qui n'était plus capable de les tenir.

Quand elle se vit harcelée par les exigences de ses beaux-fils, Joana regretta de s'être mariée. Elle demanda à son mari d'éloigner de lui ses mauvais fils, et obtint qu'on les fit embarquer pour le Brésil.

Au bout d'un an, ils revinrent, en alléguant que le climat ne leur réussissait pas. Leur marâtre les reçut mal, leur père tendrement, prenant le parti de ses fils dans les conflits qui éclataient entre eux et elle. Joana jetait au visage de son mari la dilapidation de ses biens par des enfants qui n'étaient pas à elle ; et son mari lui disait qu'il n'était pas question dans la maison de ce qui est à *toi* et à *moi*, que tout cela faisait partie du patrimoine.

– Le patrimoine de monsieur l'Archidiacre ! criait-elle.

– Un peu de pudeur, femme ! rétorquait-il. Ne va pas nous dire d'où vient ton capital.

– Tu ne le connaissais pas ? Pourquoi m'as-tu voulue ?!

– J'ai été tenté par le diable. Je n'ai plus qu'à gémir dans mon lit, où il fait chaud, et à supporter ton avarice et ta vieillesse.

Il la traitait de temps à autre de *fontaine* ; ce qui faisait de la peine à Joaninha, et elle montrait qu'elle était une fontaine par de nouveaux torrents de larmes.

Les garçons, à qui l'exemple de leur père donnait de l'audace, se moquaient de leur marâtre quand elle leur reprochait de lui avoir volé un cadeau de valeur, qu'elle avait reçu des mains de l'archidiacre, au cours de ces moments de tendresse qu'elle regrettait. Ils lui parlaient de ses anciennes amours ; et, dans des accès de pétulance, ils en vinrent à lui donner le titre de *révérende archidiaconesse* et poutre vermoulue du chapitre de Lamego.

Traiter de *poutre* cette pauvre femme qui s'était vu applaudir pour sa beauté au théâtre São Carlos, et rue dos Condes !

Une existence amère que celle que menait la malheureuse, tout le monde l'abandonnait chez elle !

Elle pensait qu'elle adoucissait son destin cruel en mariant les deux garçons. Elle laissa vendre une partie de ses biens pour les doter, et fit tout ce qu'elle put pour se concilier l'estime des brus de son mari.

Peine perdue. Les garçons se brouillèrent avec leurs beaux-pères, et vinrent s'installer avec leurs femmes chez leur père. Elle avait doublé le nombre de ses ennemis à ses frais.

Poussée par le désespoir, Dona Joana s'enfuit de chez elle, et alla se réfugier chez des parents. Cité dans une procédure de divorce, le mari feignit le repentir, et obligea ses fils à demander pardon à leur marâtre.

Joana rentra chez elle et fut émerveillée du changement. On la respectait, l'on était aux petits soins pour elle, on ne la laissait pas se lever avant le déjeuner, et on lui réservait au dîner les meilleurs morceaux.

Au bout de quelques mois, cette femme dorlotée sentit des douleurs à l'estomac ; elle pensa qu'on l'empoisonnait lentement. Elle cacha ses soupçons et se mit à fouiller, quand elle ne risquait pas de se faire surprendre, les recoins de la maison. Ayant trouvé une petite cartouche d'arsenic, elle la cacha, et ne déjeuna plus qu'avec sa famille.

Son mari lui demanda pourquoi elle ne prenait plus son déjeuner au lit ; et elle commit l'imprudence de sourire.

Tous les commensaux comprirent son sourire et jetèrent leur masque.

Aux mauvais traitements d'avant s'ajoutèrent les coups, parce que Joana refusait de signer la vente d'autres propriétés. Elle tenta de s'enfuir une seconde fois ; mais elle n'y gagna que d'être surveillée et de nouveau battue par ses beaux-fils. Elle voulut résister à ces violences, et fut traînée et enfermée dans une chambre où elle resta quelques mois, s'attendant à chaque instant à être tuée par ce qu'on lui donnait.

Joana demanda qu'on la laissât parler à son mari. Estimant que son plan avait réussi, le cultivateur gagna la chambre de sa femme et la vit humiliée et à genoux, prête à accepter toutes les conditions, et disposée à signer toutes les ventes, pourvu qu'on ne la laissât pas enfermée.

On lui lâcha la bride à l'intérieur de la maison, tout en ne la quittant pas des yeux.

Joana feignit d'être résignée à tout, et elle était la première à suggérer des dépenses et des caprices à ses beaux-fils.

– C'était une très bonne leçon ! disaient-ils triomphalement à leur père qui trouvait ce trait fort spirituel.

Elle dit un jour à l'un de ses beaux-fils :

– Je vais vous confier un secret, mais je vous demande de ne le dire pour rien au monde à votre père, ni à personne. Je vous donne ma montre, si je peux compter sur vous.

– Vous le pouvez, dit le beau-fils, d'excellente humeur.

– Je veux me tuer, reprit-elle ; j'en ai assez de vivre et je ne manquerai à personne. Je me moque tout à fait que l'on sache après ma mort que je me suis tuée. Pouvez-vous me procurer un peu de mort-aux-rats ?

– Moi ! fit-il. Vous n'y pensez pas ! Vous vous moquez de moi !

– Je ne plaisante pas ; faites ce que je vous demande, c'est un secret qui disparaîtra avec moi. Qu'est-ce que cela vous coûte ?

– Franchement, je ne vois aucune raison pour que vous vouliez en finir !...

– Trêve de discours. Voici ma montre. Est-ce que vous irez me chercher cette mort-aux-rats ?

Le beau-fils prit la montre, et demanda :

– Mais si l'on apprend que c'est moi qui vous l'ai donnée ?

– Personne ne le saura. Si je meurs demain, l'on m'enterre après. Qui ira chercher dans une fosse de quoi je suis morte ?

Ce dialogue se poursuivit de la sorte jusqu'à ce que le beau-fils donnât définitivement son accord. Joaninha m'a dit qu'elle soupçonnait son mari d'avoir été prévenu par son fils de ses intentions ; je ne le crois pas, vu ce qui s'en est suivi.

Le fils du cultivateur réussit à se procurer de la mort-aux-rats à Lamego, et la remit à sa marâtre, qui la prit en manifestant beaucoup de reconnaissance. La veille de Noël était toute proche. Les filles du cultivateur mariées à l'extérieur vinrent en ce jour solennel souper avec leur père. En plus du vin de la maison, le vieillard avait rapporté de Lamego quelques bouteilles de vin du Douro pour faire passer le pain perdu et le riz au lait.

Joana s'en fut prendre sur une étagère le poison qu'elle versa dans deux des trois bouteilles.

L'usage veut, dans les provinces du Nord, que l'on consacre la veille de Noël à la préparation du souper, et que les familles prennent une légère collation à midi pour laisser de la place au repas du soir.

Mais le cultivateur, qui avait jugé trop inconsistant le beignet de morue que lui avaient servi ses filles au déjeuner, chercha à se rattraper sur le vin vieux. Il ouvrit l'une des trois bouteilles à l'insu de ses fils. Il se trouve qu'il but un bon trait d'une des bouteilles empoisonnées, puis un second pour s'assurer que le vin avait tourné.

Une demi-heure après, le mari de Joaninha se roulait par terre dans les affres de la mort, en criant qu'on l'avait empoisonné.

L'héritière de l'archidiacre se rendit au chevet de son mari, et cette scène aurait pu être plus dramatique qu'elle ne l'a été. Si c'était un roman, Joana aurait dû dire des choses effroyables à l'oreille du mourant, croiser les bras et rire sarcastiquement des râles de son époux empoisonné grâce à son propre fils, et mort dans les souffrances qu'il avait voulu lui infliger à elle.

Rien de tout cela. Elle fit mine d'être affligée, si elle ne l'était pas sincèrement de voir échouer ses projets. Son plan, c'était d'empoisonner toute la famille, elle comptait que les

bouteilles seraient ouvertes au dessert. Qui dirait que là-bas, dans un petit coin de la Beira, l'on mijotait un festin digne des Borgia !

Le cultivateur mourut en maudissant sa femme, contre laquelle toute la famille poussa des cris, exceptées les épouses de ses fils aux moments où elles allaient à la cuisine manger en cachette des soupes de *grelas** et des œufs brouillés.

Joaninha fut incarcérée dans les cachots de la Relação de Lamego, où elle rencontra Benedita, dont nous avons déjà parlé.

Elle nia le crime ; mais les preuves rendaient superflue la confession de la prévenue. Elle fut condamnée à la peine capitale, et transférée de Lamego à la Relação de Porto, où, au bout de quelques années de prison, sa peine fut commuée en détention à perpétuité en Afrique.

J'ai parlé à la condamnée, et je me suis entremis pour qu'on la laissât mourir en prison, sans la déporter, vu qu'elle avait soixante-six ans et souffrait de maladies qui la conduiraient sous peu au tombeau. Cette requête se heurta à la loi, qui ne dispensait pas la condamnée de purger sa peine.

Joaninha avait pu sauver de l'héritage naufragé de l'archidiacre un petit sac de pièces d'or, d'une taille raisonnable, qu'elle emporta avec elle.

C'est là une occasion de méditer sur le destin de ce qui restait des avoirs de l'archidiacre de Lamego !... Le cachot d'une garnison en Afrique !... Quelqu'un de plus rompu que moi aux moralités qu'inspirent les événements, pourrait tirer de ces circonstances bien de pages de religieuses considérations, pleines d'admonestations aux jeunes filles, pour qu'elles n'acceptent pas d'héritages des prêtres, et aux prêtres pour qu'ils ne laissent pas d'héritages aux jeunes filles.

Il me suffit à moi de dire que l'infortunée Joaninha aurait pu mourir tranquille en jouissant des biens de l'archidiacre, si l'ennemi secret des héritières trop fières n'était pas apparu sous les traits de son voisin, lequel, pour être une figure du démon, n'en est pas moins mort sans que cela me chagrine.

Il y avait une foule de gens bien décidés à faire de la pauvre Joana une criminelle ! Dieu sait quelles tortures elle a dû subir avant de se résoudre à expédier tant de familles.

Fin du Tome Ier édition 1862



René Biberfeld - 1012

* les *grelas* sont des tiges de navet ou de chou cueillies avant la floraison, dont on fait des potages. Ils servent de garniture à certains plats (NdT).